

*à la louange de
de son liba son
cub. de la effo
reine de la cour de la gerbe*

LA

MAISON QUI DORT

EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à 3 fr. 50 le volume.

Thérèse Monique	1 vol.
L'Hystérique	1 vol.
Madame Lupar.	1 vol.
Happe-Chair	1 vol.
Le Possédé	1 vol.
L'Amant passionné	1 vol.
La Vie Belge	1 vol.
Tante Amy	1 vol.

*Il a été tiré du présent ouvrage
5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande*

MA 14991

CAMILLE LEMONNIER

LA

MAISON QUI DORT

AU BEAU PAYS DE FLANDRE

MON MARI

PARIS


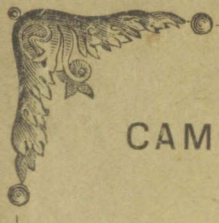
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGENE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

Tous droits réservés



CAMILLE LEMONNIER

LA
MAISON QUI DORT

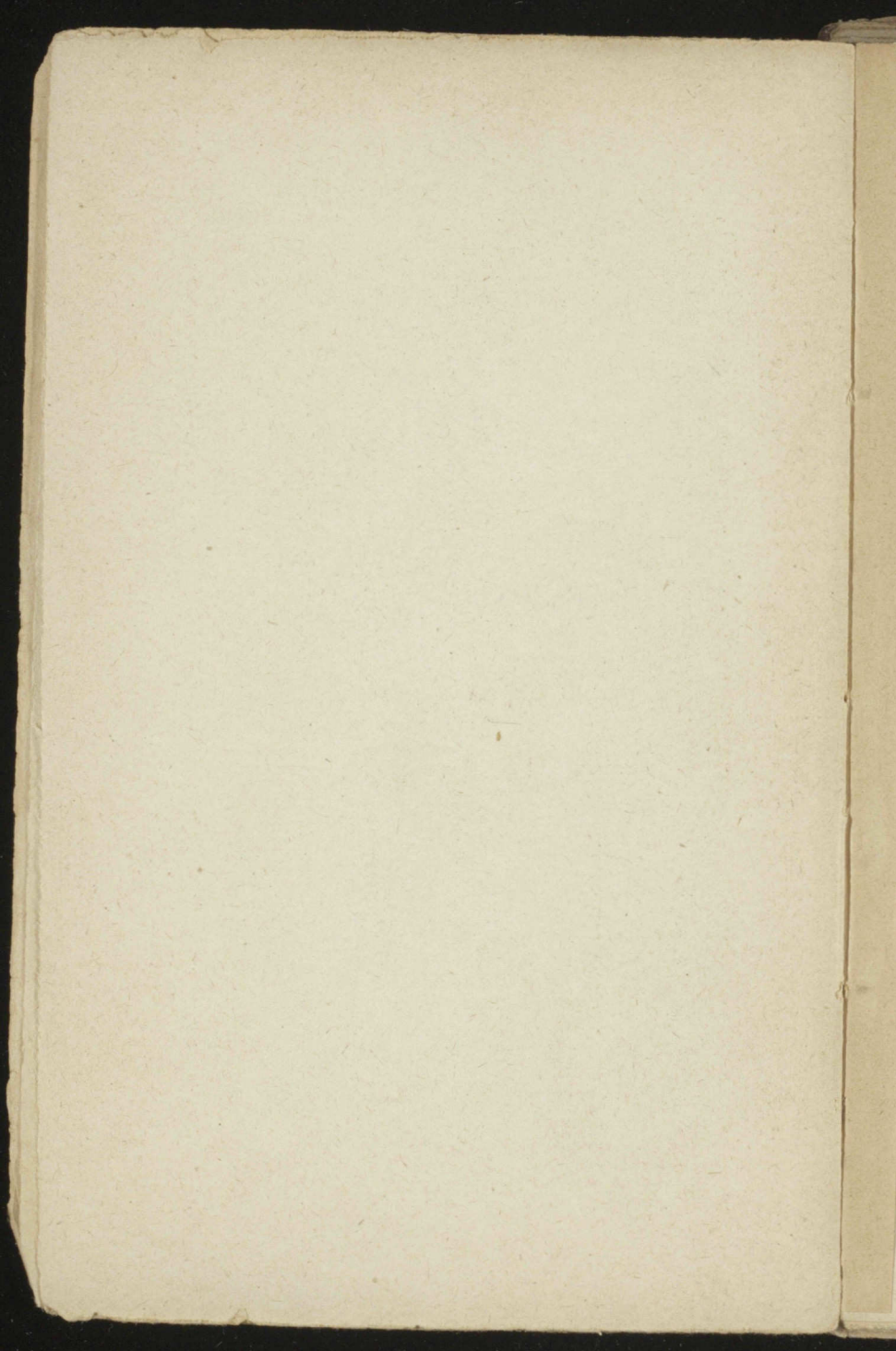
AU BEAU PAYS DE FLANDRE
MON MARI

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909





LA MAISON QUI DORT

[LA MAISON QUI DORT

I

Dans le grand silence matinal, il entendit sonner l'horloge du vestibule, un son discret, voilé, comme assourdi du regret d'avoir à rappeler le temps dans une maison où le temps comptait si peu.

« Six heures ! ils sont déjà tous au travail », songea-t-il avec un réel chagrin.

C'était, dans cette petite ville aux maisons comme des joujoux peints, un logis d'heureuses gens, clair, vernissé et chaud, un vrai œuf de Pâques en ouate et en sucre. Comme tout le monde dans le quartier se levait tard, les fumées ménagères étaient lentes à monter des toits. Discrètement ensuite, les portes s'ouvraient pour la petite promenade des chiens ; ils étaient bien élevés et couraient tout de suite au ruisseau,

sans aboyer. On était là comme en paradis, avec des rêves doux sous la couette. Même, les jours de marché, les maraîchers faisaient un détour pour ne pas déranger le sommeil des habitants : ils entraient par l'ancienne porte des remparts, longeaient la distillerie de Pietersen en Zoon, passaient par la grand'rue, puis débouchaient sous le jaquemart du beffroi, devant les halles.

« Poucke dort dans une corbeille ouatée, pensa encore le bon M. Jasper Joost, mais eux ont passé la nuit sur des grabats misérables, dans des logis sans feu. S'il y avait une justice, ce serait à nous, les riches, à souffrir un peu à leur place. »

C'était une chose qui lui était venue il y a près d'un an, comme il vient des petites plantes vertes sur l'eau. Et Dieu sait si la maison, la coite et benoite maison en avait été troublée ! Vingt fois il avait promis à sa femme de s'amender ; c'était une si douce et si tendre petite femme ! Il fallait vraiment avoir l'âme endurcie pour lui faire de la peine. Mais voilà, c'était entré chez Jasper et maintenant cela ne voulait plus sortir.

Il retira lentement la jambe gauche de dessous l'édredon ; la droite en même temps évitait le contact des jambes de Josina. Selon le pa-

triarcal usage, ils partageaient fidèlement la même couche, un grand lit recourbé, ample comme un carrosse, avec l'allégorie, sur les panneaux, d'une couple de petits amours joufflus tenant le flambeau d'hyménée. C'était un don de la mère de M^{me} Joost ; elle leur avait remis aussi l'acquit du peintre, un vieux maître à dessiner des écoles de la ville qui, moyennant une somme d'argent et une cuvelle de beurre, s'était chargé des quatre peintures. La chair rose des Amours, d'un ton un peu frêle, s'était partiellement dégradée ; mais les torches continuaient à brûler d'un vermillon intégral, comme un symbole de leur affection sans nuages.

Un laborieux effort enfin extirpa des draps, trop bien rentrés, l'orteil du pied gauche. Celui-ci palpa la couche d'air légèrement réfrigéré de la chambre où, pendant le jour seulement, entraient les souffles chauds du calorifère. Une petite peur lâche du froid un instant le laissait hésitant ; la quarantaine, non moins qu'un durable bien-être, l'avait rendu douillet. Mais encore une fois il pensa au port là-bas, où maintenant les plus heureux déchargeaient les bateaux, passant et repassant par la passerelle glissante, des sacs de charbon aux épaules, où les autres,

les sans-travail et sans paye, le nez rouge et les mains dans les poches, tassés l'un contre l'autre comme des moutons, battaient la semelle sur un sol gelé.

A cette idée, le bon Jasper Joost résolument allongea toute la jambe ; d'une secousse ensuite, il coula ses reins jusqu'au bord du lit.

Josina, sentant refluer insolitement les molles et élastiques laines du matelas, étendit la main, mais si faiblement, si languissamment ! En minutes lentes, lourdes, subitement la demie s'ébruita, métallique, de la caisse de l'horloge. Oh ! comme il se mettait alors à soupirer ! Chaque fois, c'était pour lui le même regret d'avoir à déjouer la confiance de son aimable femme. Les sommeils de celle-ci heureusement étaient comme des naufrages : la vague tôt se refermait sur ses éveils furtifs ; elle replongeait en l'immense et total vertige du dormir, comme coulée bas en une petite mort heureuse. Cependant, là-bas, dans les chantiers, les maillets tapaient dans le plein du bois ; les bons garçons ne savaient pas quels verrous, plus durs à ouvrir que des serrures de prison, sont les bras d'une femme.

Du bout du pied, Jasper put enfin frôler les

toffes pileuses de la peau d'ours : du talon il prit son point d'appui. Hélas ! des bruits menus déjà circulaient par les escaliers ; des pas, comme en rêve, refoulaient le silence vers leur chambre, ce dernier refuge de la paix muette de la maison, ce havre de torpeur où la vie, avant d'ouvrir ses voiles, encore un instant se raccrochait aux amarres du sommeil. Jasper Joost entendit la voix étouffée des servantes, messagères de la vie.

A peine une clarté transparissait à travers les doubles stores, comme le petit feu sourd d'une veilleuse derrière un écran. A tâtons il s'appliqua à ne pas heurter le corbillon de Poucke et, étant allé à la fenêtre, il vit une petite solitude vierge, feutrée de neige, à travers le givre léger qui guipurait les vitres. Un peu à droite, un saule, par-dessus une clôture, ressemblait à la pluie d'un jet d'eau filigrané par le gel. C'était très doux et immatériel comme, en mai, la floraison d'un champ de tulipes blanches, à Haarlem. Mais encore une fois, M. Jasper repensait à cette chair d'humanité qui, sur les rives du fleuve, peinait dans le matin glacé. « Oh ! qu'ils sont tristes ! qu'ils sont malheureux ! songeait-il. L'onglée leur déchire les doigts comme des épines ; ils traînent des pieds morts dans leurs sabots ! »

Il craignit d'avoir parlé tout haut, soudain transi de peur, son gilet dans ses mains figées. Le rythme d'un souffle égal montait du rebord des draps où s'évasait, au bout du pelotonnement de son quiet sommeil, la bouche en cœur de pomme de la grosse petite dame. Il respira, ouvrit, avec quelles précautions ! la porte, et seulement sur le palier, passa les manches de sa jaquette.

Un larmoiement de jour, filtré par le lanterneau le long de la rampe de chêne ciré, s'égouttait sur le velours ras du tapis des marches. Du sommeil d'honnêtes gens restait blotti dans les angles et modelait la sage Minerve en sa niche, au tournant de l'escalier ; c'était un legs de mynheer Douwe, le père de M^{me} Josina, « pharmacien de son vivant, » ainsi qu'elle-même disait en évoquant l'officine de son enfance, froide et luisante comme une salle de bain. Une seconde il éprouva le regret subtil de la bonne nuit encore attardée sous les plafonds. Une voix en lui l'objurguait : « Rentre donc, pauvre fol, regagne l'édrédon sous lequel Josina, ta bonne petite femme en sucre, si confiante, si heureuse, dégage un si enviable calorique ! »

Mais surtout l'arome du café, volatilisé de la cuisine, manqua l'amollir. Café, baume suave et

nerveux ! cordial du monde ! joie et stimulant du déjeuner matinal ! Aussitôt il eut un remords : est-ce qu'ils déjeunaient là-bas ? est-ce déjeuner que de casser à coups de dents un croûton fossile, qu'on poivre d'une gorgée de genièvre frelaté ? Déjà, en bas, la table était mise : sur le napperon festonné, fleuri de broderies délicates, les trois fromages coiffés de leurs cloches, les deux tasses à lettrines d'or, la panetière en paille tressée, les argenteries bleuies de reflets froids et dans les petites bouteilles de cristal les cyclamens, les tulipes, les jacinthes, ornaient un petit coin de joies gourmandes, d'intimités douillettes et reposées où dans un ronron finissait la terre.

Ah ! que d'heures passées là autrefois, avant que cette chose lui fût venue ! L'été, on ouvrait la porte qui communiquait avec la miniature de petite maison en verre qui était la serre. Celle-ci, toute large, prenait l'air et le soleil sur le jardin agrémenté de rocailles, prismatisé de boules de verre, égayé d'une minuscule girande bruissant en une vasque de marbre où l'or de quatre cyprins sinuait. Et il entraient des frissons parfumés, des effluves de roses, d'œillets, de résédas, d'héliotropes, un vrai bouquet de petites âmes de fleurs dans une chaleur blonde, un vent joli de petits papillons vivants, beaux comme des éclats de jaspe. Jamais on n'en finissait de siroter son café, de saupoudrer ses beurrées de grains d'anis, de goûter aux trois fromages, de savourer les viandes fumées et les petits anchois dans leur tonnelet. Puis il grillait une pipette de tabac fin

haché, et pendant des heures à se rien dire, demi-assoupis tous deux, près du miroir accroché au dehors et où de loin on voyait venir les passants, ils se croyaient vivre des bonheurs de caramel.

Vite M. Jasper décrocha son paletot ; mais justement Liesje, la petite bonne, remontait de la cuisine. Elle le regarda drôlement, sans impolitesse, d'un air de le plaindre. Vraiment il faut qu'un homme ait perdu la tête pour songer à sortir à pareille heure et par un temps pareil, quand il y a là les trois fromages, les émincés de viande fumée, les biscottes aux grains d'anis et tout le bonheur de la vie en Hollande ! Jasper ne connaissait plus la fierté. C'était une âme devenue humble et craintive comme celle d'un homme qui aurait quelque chose sur la conscience.

Il tira sur ses talons la porte de la rue, ou plutôt en douceur, d'une passe magnétique, de peur d'en faire tinter les vitres, il sembla l'inviter à se refermer sans bruit ; il la referma comme un malfaiteur l'eût ouverte, d'une main secrète et sûre.

Toute une semaine de neige capitonnait le pavé, capuchonnait les toits, duvetait de plumes de cygnes les jardins ; et le clocher de l'église, par-dessus les maisons en dentelles, avait un air de pierrot malade. Le bon petit rentier vit tout cela

sans rien voir, les yeux errants et soupçonneux, pressé, content de quitter cette rue où il se figurait les voisins au guet derrière leurs fenêtres. Une petite honte lui coulait entre les épaules comme à un masque de carnaval surpris par le jour, comme à un père de famille rentrant de dé-coucher. Les mains dans les poches, son collet relevé jusqu'aux oreilles, traînant le claquement spongieux de ses pantoufles (il avait oublié de passer ses bottines), et tout blême, le bleu du froid aux pommettes, le pauvre homme, en effet, semblait s'évader d'une débauche.

Le voilà qui débouche sur la place ; les mai-sons, frileusement, se tassent sous leurs couettes de neige blanche, comme un dortoir de petites convalescentes pâles. Le beffroi, fruste, en moel-lons moussus, avec son campanile en pot à mou-tarde, grimace par le trou noir des abat-sons, mais tout cela estompé d'un reste d'ombre, dans la pâleur du jour hésitant, couleur de neige fon-due. Même le bureau de police, au haut du grand escalier de l'Hôtel de ville, garde encore de la lu-mière, trois fenêtres rouges comme des yeux qui ont trop veillé. Un petit trèfle, clair aussi, pa-pillonne derrière la vitrine de l'apothicaire, re-quis sans doute pour une ordonnance pressante.

Cependant la carotte du débit de tabac, sous son pied de blanc, somnole encore au-dessus des volets clos. La mercière non plus, une bonne vieille dame en cornette, n'est levée, ni le quincaillier. Le haut commerce, qui tient ses assises sur la place, gras, renté, vivant dans un fromage, ne se décide à ouvrir un peu plus tôt que les mercredis et vendredis, jours de marché. Or, c'était jeudi ; la vente ne viendrait que demain et tout ce petit monde, en attendant un profit gagné sans peine, s'accoisait au lit. Ceux-là s'entendaient à vivre.

Un frais petit saxe, en jaquette de jaconas à fleurs, les basques tuyautées, traversa tout à coup la place, portant un panier de cuivre au bras. Jasper, pour son malheur, reconnut la petite servante de l'oncle de sa femme, une futée au nez à l'évent. « Heu ! aïe ! pensa-t-il, toute la famille avant une heure sera informée. » Elle le salua d'un petit coup de tête familial en l'appelant par son prénom ; il lui rendit son bonjour timidement, sans la regarder.

La vie ne croissait un peu sensiblement, que dans les ruelles d'autour du port ; étroites et torves, elles ouvraient de minces fissures entre le resserrement des pignons, bordées de façades

de guingois, de petits débits sales, de vitrines en carreaux cul-de-bouteille ajourant des corderies, des triperies, des chandelleries, des saboteries. A cause de la neige les bruits avaient l'air de monter d'un tas de petites maisons mortuaires.

Il se jeta dans un étroit boyau au bout duquel enfin s'ouvrait le port, une petite marine sous les arbres poudrés à frimas et rayée par la toile d'araignée des cordages, tout blancs aussi, filigranés comme une orfèvrerie.

Aussitôt son cœur se gonfla comme du pain au four ; il oubliait tout, dans la bonne pensée d'être là avec eux. Malheureusement, ce jour-là, à cause de la gelée, personne ne travaillait ; les bateaux étaient emprisonnés dans les glaçons, et une solitude morne pesait comme un hiver des pôles. C'était pis encore que ce qu'il s'était imaginé en se levant.

— Hé ! Jasper Joost !

Voilà que maintenant, du fond d'une des petites cantines où se vendaient du thé et diverses sortes de tord-boyaux, les sans-travail l'appelaient, venus là se cuire à la chaleur d'un brasero rouge. On lui tendait les mains, on était heureux et il faisait apporter un saladier de rhum chaud.

Ce n'était pas là tout de même une vie pour un homme de l'importance de M. Jasper Joost.

III

Tout le sommeil de la maison se rentassa dans les coins, au petit cri de Josina ouvrant les yeux et palpant le vide du grand lit où n'était plus son cher Jasper. Un jour trouble indécisait aux oreillers un creux refroidi ; elle vit dans la demi-teinte blafarde le fauteuil déblayé de ses habits.

« Encore une fois parti ! » gémit-elle. C'était après tout une petite âme sans méchanceté, une âme fondante, comme un bonbon mou dans de la ouate. Un ennui tiède l'occupa un instant ; elle se rappela le bon temps où, à ses côtés, il aimait prolonger les chaudes paresse sous l'édredon. Ah ! oui, ils avaient eu longtemps ensemble un ménage d'honnêtes petites perruches se bécotant, picorant de gourmandes dinettes, un ménage où c'était tous les jours la gaieté et le rayon de soleil des dimanches. La maison pourtant avait toujours son air de nid dans du duvet ;

rien ne semblait changé : il n'était survenu que cela... Mais cela, c'était justement le grain de sable dans un mécanisme, la petite poussière qui arrête les aiguilles sur un cadran de montre, l'atome logé entre les ressorts et qui en suspend le rythme.

Ainsi pensait M^{me} Joost, son clair regard de faïence bleue tourné vers la fenêtre, comme si elle eût tenté de percer les soyeux rideaux pour suivre là-bas, au cœur du dur hiver, un pauvre homme égaré qui peut-être un jour ne reviendrait plus. De légers soupirs dégonflèrent à la surface des draps comme des bulles d'eau sur un étang. Se pouvait-il que Jasper encore une fois eût cédé à ses tristes entraînements ? Mais presque aussitôt, comme rentrés d'un long voyage, ses yeux pâles, mal essuyés de sommeil, s'en allaient effleurer la commode ventrue aux cuivres torsés en lianes et où elle serrait ses bijoux, pour revenir mourir ensuite aux capitons des deux grands fauteuils de velours d'Utrecht, dans les retours de la cheminée. Une si tendre paix conjugale traînait aux pénombres mousses, comme de la vie stagnante et blottie ! Tout y apparaissait si rond, si heureux, si bienveillant, si en correspondance avec son aimable petite personne beur-

rée et dodue, d'une chair de très jeune volaille nourrie au grain !

Une senteur de petits pains chauffant au four s'insinua par la porte ; ses narines battirent : elle vit en pensée la table mise, la fumée blonde spirant de la bouilloire, les tasses, la soucoupe aux anis et un spasme léger lui mourut à la bouche. Voilà qu'elle dépendait en hâte, dans la grande armoire à vantaux, la toilette du lever, un jupon de soie citron, le caraco mandarine et la petite capeline en vair fourrée, ainsi qu'il se voit chez les dames de Terburg et de Metz. Les pieds vite glissés dans ses mules, elle trottait ensuite à petits claquements de talons le long des tapis de l'escalier. La Minerve, dans l'escalier, avait quitté sa tunique d'ombre ; elle régnait toute blanche, à présent, jouant le marbre antique. Et d'en bas, avec la douce chaleur du calorifère, monta la chanson joyeuse de Fifi, le canari, qui, pour la saluer, se mettait à filigraner ses sons les plus longs et les plus ténus. Le bonheur et la vie s'éveillèrent devant Josina, comme devant la princesse d'un conte d'Andersen. Elle sourit à ses deux servantes qui arrivaient lui faire cortège. Poucke sur ses pas descendait en sautillant et agitant la queue.

Sur la nappe, quand elle entre, les deux tasses, l'une en face de l'autre, ont un air de bonne confiance mutuelle ; elles se regardent presque avec des visages humains, comme deux êtres habitués à se rencontrer à la même heure pour un tranquille et grave devoir. Cependant ce n'est là qu'une apparence : personne, cette fois, ne viendra s'installer de l'autre côté de la table, devant l'autre tasse. Alors le frêle édifice de sa joie s'émiette ; la bonne petite femme se sent un pincement au cœur pour l'illusion de ce tête-à-tête d'où l'un des deux si souvent déjà resta absent.

— Ach ! fait-elle en exhalant le vent léger d'un soupir de Hollande.

Liesje, en jaquette à basque longue d'une claire nuance fleur de pêcher, a monté le plateau de métal estampé aux dessins de givre. La théière contourne son col de cygne minuscule, le pot au lait s'arrondit à côté, d'une courbe de gros fruit. Il y a aussi le joli sucrier en Chine, une porcelaine azuline où vermillonnent des œillets aux pistils d'or. Et la bouilloire commence à glousser sur le réchaud tandis que mevrouw Joost s'assied aux plis de sa jolie jupe de soie citron, sans qu'on puisse dire à quoi elle rêve. L'accorte « meisje »

alors met sa tête sur le côté et la regarde doucement, et les yeux de la dame remontent jusqu'aux belles joues peintes de la petite servante ; ils s'emperlent de clarté humide, à moins que ce ne soit le reflet des argenteries qui se joue sur leurs orbes pareils à des boules de verre. Toutes deux à présent se dévisagent avec sympathie ; la petite servante a un petit mouvement discret, la nuance d'un peu de pitié respectueuse, comme si entre sa maîtresse et elle existait un secret partagé, et Josina à son tour incline à plusieurs reprises la tête, d'un air de lui dire :

— Voilà, oui, après huit ans de mariage !

Cependant Fifi, avec le frétillement de sa queue en éventail, file sa musique de verre. Il habite une cage en cuivre dont les minces treillis s'ajourent sur les vitres de la serre qui encadrent le jardin tout blanc comme un petit paradis artificiel. L'aimable hiver, avec ses ramures d'arbres filigranés, ses délicats guillochages orfévrant les tamarix et les lauriers d'un air de petite forêt d'archal, s'avive au charme des jacinthes rose-clair et gris-perle ; grâce à leur parfum frangipané, il règne un leurre doux de Floride et comme le riant mensonge d'un paradis de fleurs et d'oiseaux. Et le poêle de faïence blanche ronfle, fait une base

aux ramages du canari ; une vapeur s'effume du thé versé : le cristal des cloches à fromage se prisme d'un arc-en-ciel de reflets où se brise, au gré des facettes, la perspective des verrières et du jardin.

Tout à présent s'anime d'un égoïsme subtil de moite vie au chaud. De fluides, aériennes, consolantes images s'interposent dans la vision de la petite dame triste de tout à l'heure ; elle n'a plus les mêmes yeux humides, ses yeux de fleurs du bord de l'eau, et les yeux de la « meisje » aussi ont changé, un rien de malice se joue en leur cristallin. C'est que quelque chose a passé qui les prédispose l'une et l'autre à l'oubli et à la mansuétude. Josina agite avec la cuiller les petits ronds de sucre dans sa tasse, souffle en enflant les joues sur la fumée blonde, puis de nouveau regarde Liesje et sourit en haussant légèrement les épaules. Aucune des deux n'a rien dit.

Elle lève ensuite une des cloches et se sert une mince découpure de gouda, transparente comme une feuille de mica.

— Un peu trop jeune, Liesje... fait-elle.

Encore un silence, un long silence ouaté où ne s'entend que le bruit léger de la déglutition. Et puis, d'une voix doucement morte, elle dit :

— Après tout, qui n'a rien à se reprocher ?

IV

L'indéfinissable nuance d'aveu qui perce en cette voix, dont Josina a l'air de se parler à elle-même, sans doute la lénifie, car, après l'ombre d'un pli entre ses sourcils, son front presque aussitôt se sérénise, uni et brillant comme le cristal du beurrier devant elle. Elle découvre maintenant le fromage au cumin, prend aussi une fine tranche de filet de bœuf fumé. Et Liesje, un sourire heureux sur les lèvres, un sourire où s'épanouit tout le bonheur de cette chambre musicale et parfumée, la regarde manger avec une tendre joie émerveillée.

Autour d'elles, des nattes de paille blonde tapissent le mur, comme un paysage d'été ; l'hiver n'est suggéré que par les plaques de faïence qui quadrillent l'âtre, froides, luisantes, bleues d'un bleu de neige au soleil. Ce sont généralement des vaches au bord d'un canal, un pont où un

pêcheur laisse couler sa ligne à l'eau, des patineurs sur une rivière gelée. Ces images rendent plus appréciable l'atmosphère balsamique et mollement torpide de la pièce. Et afin que l'œil soit partout amusé, il y a encore çà et là des miroirs, des étagères chargées de figurines en Delft, des valves roses de coquillages, des meubles en laque poudroyés d'or. Mevrouw Josina, en jupe citron et caraco mandarine, ses quatre papillotes tortillées aux tempes, la chair laiteuse et potelée sous ses cheveux de beurre frais, a vraiment l'air de fleurir dans un tableau de maître hollandais, comme une tulipe animée. Elle finit par étaler sur de la biscotte une couche d'anis pareils à du grésil teint et grignote ces dragées minuscules qui craquent sous sa dent. Elle n'a presque plus faim d'ailleurs et, à présent que Liesje est repartie pour sa cuisine, elle regarde, mi-assoupie, un filet de sueur à la nuque, la neige qui s'est remise à papillonner à gros flocons dans le jardin.

« Il serait si bien là, de l'autre côté de la table, se dit-elle. Et puis nous aurions refait ensemble, après le déjeuner, un petit sommé... »

C'est un dernier regret ; ses yeux ont de petits battements d'oiseaux blessés. Mais Poucke aboie, le timbre de la rue sonne. Quelqu'un essuie ses

pieds longuement aux fibres de paillason. Et une voix semble chuchoter, discrète et ecclésiastique, de l'autre côté de la rue. Les pas ensuite se rapprochent, en effleurant les dalles. Un petit vieux au visage gris, couleur de craie mouillée, un gros nez piqué de trous noirs sur une bouche en estafilade, le crâne oblong entre deux grandes oreilles velues, une calotte noire à l'occiput, s'aperçoit dans la porte qu'ouvre Liesje.

— Oncle Faas ! dit Josina avec ennui.

Mais il ne souffre pas que personne se dérange, le dos en boule, humble et doucereux, avec le geste de se défendre contre un accueil trop empressé. Ils s'assied sur le bord d'une chaise, dépose à terre un chapeau de forme démodée, ramène les pans d'une longue lévite sur ses genoux, comme un pauvre. Pourtant tout le monde dans la ville sait bien que l'oncle Faas perçoit les loyers de toute une rue, soixante maisons de petites gens bâties par lui, sans compter les fermages de ses deux métairies. Il tousse faiblement dans ses mains ratatinées aux peaux roses d'écaflottes d'oignons, et ne se presse pas de dire ce qui l'amène. Sa minable figure fait tort à la joyeuse chambre ; une tristesse étiole les atomes de bonheur en suspens ; le canari seul garde sa

gaieté et s'égosille à railler le pauvre paletot et le vieux chapeau. Poucke, après avoir dédaigneusement flairé les pantalons humides, se rencogne en éternuant dans l'âtre.

— Oncle Faas, y a-t-il quelque chose de nouveau ? dit à la fin la bonne petite femme, que ce silence gêne et qui, par contenance, s'est reprise à croquer des anis.

Il évite toujours de la regarder, les yeux ternes et bas, comme mangés par des taies ; mais sa bouche d'anguille se remue comme si elle déglutinait des paroles. Et ensuite il parle en hoquetant, d'une voix de poule qui a la pépie.

— J'étais venu... vous savez... on l'a vu, hou... non pas moi, mais Suze, ce matin sur la place, en pantoufles et courant là-bas, hou, hou... Je n'y suis pour rien, moi, il ne peut pas dire que c'est moi qui l'ai vu... Je ne sais rien, rien, hou... Je ne voudrais faire de tort à personne, hou, humpf... C'est Suze qui a vu et pas moi. Allez, c'est bien pénible...

L'oncle Faas, maître des pauvres, jaune comme un coing, toujours frottant ses mains l'une dans l'autre, semblait s'être exprès choisi ce langage entortillé pour dissimuler sa pensée. Il laissa mourir le dernier mot dans un hoquet, et tout à

coup, virant sur sa chaise puis se tournant vers Josina avec autorité, il la vrilla d'un regard pointu et froid comme un acier chirurgical et siffla :

— C'est même injurieux pour la famille.

Tout de suite après, le petit œil en éclair de bistouri s'éteignait, atone, oblique ; il reprenait au bord de la chaise son attitude humiliée de parent pauvre et se mettait à tousser dans ses doigts lie-de-vin, raides et pelés. Il n'avait rien dit, en somme, qui pût être retourné contre lui, il n'avait émis qu'un peu de vent articulé. Mais cela avait suffi : sans rien dire, il avait fait passer dans le ton de la voix toute l'horreur du scandale, la calamité, la déconsidération, la part de responsabilité qui retombait sur la femme.

Mevrouw Josina Joost remua longuement les yeux vers les menus Delfts de l'étagère, vers la fine pluie d'or bruinant aux laques du cabinet japonais, vers la cage en cuivre où le canari, comme étonné de la voix insolite, à présent se taisait. Un nuage sembla avoir passé dans l'air brillant de la chambre ; l'âme de frangipane des jacinthes expira ; il n'y eut plus que le triste hiver des plaques de faïence et, dehors, la neige en vols de longues peluches tintant aux vitres, comme un pauvre qui demande à entrer. C'était

trop brusque pour ce cœur de pâte tendre, comme un joli saxe sous globe. La petite fontaine intérieure grésilla ; elle cueillit du bout du doigt une moiteur tiède à ses cils.

— O ciel ! ô Dieu ! fit-elle, il n'est peut-être qu'égaré ; il ne faut pas désespérer trop tôt, oncle Faas.

Le cri secourable grelotta comme un appel aux pitiés des hommes et du ciel : il monta éploré, confiant, pardonnant ; il fut le jet d'eau du jardin du vieil amour. Mais presque aussitôt, dans la maison chagrine, toute morte, l'horloge gravement sonnait la demie après onze heures. L'horloge aussi semblait reprocher à l'absent, prodigue de ses heures au dehors, le temps follement dissipé loin du mutuel devoir conjugal. Le silence, après, devint presque accablant ; quelque chose parut mourir dans le solitaire escalier et le lointain des chambres... Cette fois, c'en était bien fini du bonheur. Et Josina eut en elle l'image d'un homme qui s'en allait loin, très loin, à pas lents et pensifs ; la ville avait sombré à l'horizon, ensevelie sous les flocons, et il marchait toujours, il marchait sans tourner la tête, comme fuyant un pénible souvenir.

Ses larmes alors coulèrent abondamment ; elle

ne pensait plus à les retenir. Une voix lui chuchotait :

« Voilà ce qui était à redouter. Comment as-tu pu espérer, trop faible femme, qu'il t'aimerait toujours, toi qui fis si peu pour le retenir ? Maintenant il est trop tard et le mal est irréparable. »

L'oncle Faas, verrouillé dans son mutisme comme dans une tour dont ses yeux ternes étaient les fenêtres sans vitres, n'avait plus desserré la bouche, collé en deux au bord de sa chaise en la raideur d'une momie. L'intime mystère de la chambre, sa paix de bon éden moulée sur la sécurité des âmes, son air de petit paradis en sucre candi gisaient là, cassés par lui comme un négligeable joujou.

Une seconde encore s'écoula, et puis il se mettait à passer ses mains violettes sur la longueur de ses cuisses, en clignant les paupières.

— Je n'ai rien dit... Jasper est libre de faire ce qu'il veut... Sa conscience endurcie est la honte de la ville... mais ce n'est pas moi qui le dis, je ne me permettrais pas de le dire, hou, humppf !

Il parla plus bas encore, sans nulle apparence d'acrimonie, les doigts déjà sur le bouton de la porte. Mais cette fois toute l'honnêteté de la petite

femme se souleva. Elle eût voulu regarder en face l'homme qui avait douté de la conscience de Jasper ; elle ne vit que son nez bulbeux en profil, mi-caché par une de ses grandes oreilles jaunes et velues.

— Ne parlez pas de conscience ici, oncle Faas... je n'ai plus le droit d'entendre un tel mot... cela me rappelle trop les torts que j'ai pu avoir moi-même envers lui.

Un bruit de porte refermée, en ce moment, s'étouffa dans le vestibule, les paillassons furent minutieusement foulés en sourdine. On était entré, on se débarrassait d'un paletot changé en fourrure d'ours blanc, mais avec tant d'infinies précautions, de pauses, de reprises qu'il semblait que c'était l'Enfant prodigue qui, après de longues caravanes, enfin réintérait le logis, oh ! si repentant, si las, si à bout de tout ! « Ciel ! ô ciel ! c'est lui ! » pensa-t-elle, dans un élan. Son cœur monta, fut tout en haut dans la joie, la confiance et le pardon. Il lui revenait, le cher ingrat qu'elle avait cru à jamais parti ! Elle n'était déjà plus très sûre qu'elle lui eût manqué en quelque chose. Et tout le reste, le pauvre homme cheminant, l'exil, l'hiver, mensonges, folies !

Le bon petit rentier ouvrit la porte, pâle et défiant comme un coupable. Voyant là l'oncle Faas, il crut tout perdu ; mais déjà, avec ses yeux clairs comme des miroirs, lui souriait sa tendre Josina. Jasper alors eut un regard spécial, un regard à la fois nébuleux et limpide où l'œil gauche tout à coup se fixait avec un éclat d'émeraude, tandis que le droit vacillait derrière une buée grise. Même à l'état habituel, d'ailleurs, un certain écart les empêchait de converger ; ils étaient de couleur différente et le droit, sous un sourcil très haut, semblait toujours perdu dans le rêve. Mon Dieu ! c'était bien là tout l'homme, indécis et subtil, timide et chaleureux, distrait et présent, un peu dissimulé et droit tout de même au fond.

— Il faut tout dire, Josina, bredouilla-t-il : j'étais

avec des amis ; nous avons bu un petit coup de trop...

Il riait, tâchant de l'amadoué par cette explication saugrenue. Doucement, les yeux baissés, oncle Faas hoqueta :

— C'est lui qui le dit... il a bu un petit coup de trop. Ah ! le gaillard !...

Personne ne parla plus ; mais le canari fila soudainement sur sa chanterelle ses sons les plus aigus, ce qui fit un peu diversion. Oncle Faas en profita pour ramasser son chapeau et détalé, sans que personne s'en aperçût. Aussitôt les atomes de bonheur en léthargie se réveillèrent dans la chambre, l'âme des jacinthes s'évapora, décompressée ; le tiède éden chassa l'hiver. Et tranquillement la bonne dame passa l'eau de la bouilloire sur le filtre à café. Car M. Jasper, le matin, préférait le café au thé. Il regardait sa femme avec ses yeux chauds et humides, des yeux où pétillait à la fois une braise et perlait une rosée. Jamais il ne l'avait trouvée plus désirable ni plus sucrée. Elle était bien toute la joie de la vie, dans leur petit paradis de miel et de caramel. Il dit :

— Ma bonne femme, j'aurais voulu vous dire quelque chose, mais les mots ne viennent pas, ce sera pour une autre fois.

A peine elle parut l'avoir entendu, toute fondue dans la sympathie des choses.

— Ach ! fit-elle, voyez comme c'est bon chez nous... Pourrait-on jamais quitter ce qui est si tendre et si doux ?

Encore une fois se volatilisa l'évent des petits pains chauffés au four, tandis que Liesje ouvrait la porte. Josina voulut elle-même le servir : elle tailla une fine tranche aux trois fromages, beurra les tartines, anisa les biscottes. Et il s'était assis à sa place, le visage tourné vers la serre, regardant alternativement tomber la neige, puis bouillonner à la surface du café les bulles du sucre. Il y eut un silence, comme un mystère ; le canari dormait en boule sur son bâton. M. Jasper alors s'écoutait vivre.

— Oui, dit-il au bout de quelques minutes, c'est vraiment du bonheur, quand on rentre, une chambre bien chaude, une tasse de bon café et surtout, surtout, une petite femme comme vous, Josina, bien qu'on soit parfois tenté de se reprocher toutes ces douceurs.

Il but trois « coptje » de café, mangea six petits pains avec du fromage de « présent, » de Gouda et de Delft au cumin, mit par là-dessus un émincé de viande fumée, une dizaine d'anchois et toutes

les biscottes à l'anis que sa femme lui avait préparées. Il s'en voulait de ne ressentir nul remords. Au contraire, il lui paraissait que la plus infime des papilles de son être goûtait là une somme de délices bien faites pour donner de l'humanité une idée confortable.

VI

De tranquilles journées passèrent : depuis l'autre matin, le bon petit rentier, patiemment, attendait au lit que Mevrouw s'éveillât, et à peine il sortait une petite heure vers le soir. Il emportait toujours un lourd paquet sous le bras. Il arrivait aussi que dans l'après-midi, pendant que sa femme faisait son petit somme près de la fenêtre, un de ces types patibulaires, comme il y en a dans tous les ports, s'en vint s'entretenir mystérieusement avec lui dans le vestibule. Ces jours-là, c'était l'homme qui partait avec un paquet sous le bras.

Une fois, dans l'après-midi, Jasper Joost monta faire sa barbe devant la petite glace, près de la fenêtre. Il avait des gestes coulés et réguliers, tendit son cuir dont il tenait le bout serré entre les dents, passa son rasoir dessus sans brusquerie. Une poudre de savon aux amandes trempait

dans le bol d'eau tiède, il la battit avec complaisance jusqu'à ce que l'eau se figeât. Ces menus détails l'amusaient : il y avait bien huit jours qu'il ne se rasait plus.

Il éprouva un réel plaisir à oindre sa peau en y promenant le blaireau ; elle était rude, hérissée de picots : il les racla ensuite au fil de l'acier, les yeux sur le brillant de la lame, dans le miroir. Mais le crin résistait : il fit mousser de nouveau la savonnée, s'en barbouilla grassement le visage, et elle écumait jusqu'à ses yeux comme une neige fouettée. « C'est curieux, pensait-il, comme un peu de bien qu'on fait aux autres vous fait du bien à vous-même. » Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti si léger d'esprit. Justement il était venu quelqu'un qui lui avait apporté des nouvelles du port et qui ne s'en était pas allé les mains vides.

Quand Jasper redescendit, ses joues luisaient, toutes lisses, et Josina prit plaisir à les tapoter, disant :

— Oh ! à présent, vous avez tout à fait l'air du vrai monsieur Jasper Joost, mon chéri !

Une ombre déjà noyait les coins ; les plaques de faïence seules gardaient le brillant d'une nappe d'eau gelée dans un paysage crépusculaire. C'étaient, aux angles du plafond, de fines soies

grises, comme une toile d'araignée : d'impalpables cendres glissaient, blutées à travers les rideaux. Elles descendirent plus bas ; toute la clarté bientôt fut concentrée sur la table où chauffait le samovar pour le thé. La journée, ainsi, pour la bonne dame se coupait de menues collations, du thé et des gâteaux à midi, des biscottes et du thé avant le dîner, du thé encore le soir, avec les viandes fumées, les fromages, la confiture, les anis, quelquefois des gaufrettes, ou du poumpernickel. Elle y avait gagné sa chair un peu mollette de brioche, sous l'air de soufflure d'une pâtisserie qui lève. Elle sortait peu d'ailleurs, aimant la maison, le coin de la fenêtre à regarder passer le monde dans le petit miroir accroché au dehors, les minutes régulières de la vie et le charme du superflu.

Liesje avait mis la table dans la petite salle à manger dont la fenêtre s'ouvre sur la rue ; il y en avait une autre, plus grande, de l'autre côté du vestibule et qui donnait aussi sur la rue. Mais celle-là ne servait que l'été. On était plus au chaud dans la petite, entre les murs tendus de nattes de paille comme en une cabane indienne. Un écran échancré en cœur faisait éventail derrière la vitre : les passants ne les voyaient pas et ils

pouvaient voir les passants. Il en passa bien six, cette fois-là, sur une heure. A petits pas de souris, Liesje, dans ses basques longues, doucement leur offrait des crevettes, des anchois, de la sole, un entremets de crème, sans compter les fromages, les fruits et les petits gâteaux. Quand ce fut fini, Mevrouw s'essuya la bouche avec sa petite serviette en dentelle de papier ; puis elle alla décrocher la pipe de Jasper, et l'ayant bourrée d'une pincée de tabac au miel, la lui inséra dans les dents ; c'était un soin qu'elle aimait prendre, et, presque sans avoir fait un mouvement, il se mettait à tirer sur le cumer figurant une tête de cheval marin.

Le regard attaché à l'« espion », ils espèrent longuement voir se détacher des profondeurs noires du petit miroir le septième passant ; mais celui-là sans doute demeurerait chez lui, craignant de s'aventurer à la rue par cette intempérie : comme des laines d'agneau sous les ciseaux du tondeur, à gros flocons tombait la neige, un peu moins blanche à mesure dans le soir qui s'abaissait. Cependant ni l'un ni l'autre ne se pressaient de faire venir la lampe : une blquette de jour un instant encore tremblota à la circonférence du samovar de cuivre rose, et c'était très doux, comme

au bout du monde, comme aux portes du paradis. Le canari, dans la petite pièce, avait cessé de chanter ; Poucke, roulée en colimaçon, soufflait de bien-être dans l'âtre. On entendit d'autant mieux le chant aérien, tendre comme un air de flûte, fluide comme un gaz, qui, avec la vapeur, spiralaît du bec du samovar. Une bonne paix de conscience, chez M. Jasper, s'égalait à celle de la maison, toutes deux confortables, moelleuses et sans reproches. Il se sentit dériver vers des régions où tout le monde était heureux ; il ne savait plus bien s'il était encore éveillé, s'il ne dormait pas. Tout à coup la vapeur déborda avec impétuosité ; Mevrouw, endormie dans son fauteuil, poussa un cri, comme si la sirène d'un bateau sifflait dans le vestibule. Mais Liesje apporta la lampe : la rassurante évidence seule régna.

— Ah ! se plaignit M. Jasper, voilà qu'il fait trop clair à présent. Un homme comme moi voit trop bien alors qu'il n'est bon à rien sur la terre, puisque la lumière est faite pour éclairer le travail des hommes et que moi, je ne sais pas travailler.

Sans se presser, la bonne dame jeta une cuillerée de thé dans la théière, passa l'eau, mettant à chaque chose le temps voulu, évitant la fatigue de

penser pendant que ses mains étaient occupées. Et seulement après qu'elle vit s'évaporer l'eau, elle haussa l'épaule et dit :

— C'est encore là une de vos idées... Comme s'il n'y aura pas toujours des gens qui se croiseront les bras pendant que d'autres travailleront.

Jasper Joost réfléchit une seconde et, secouant la tête :

— Non, voyez-vous, femme, cela n'est pas juste, et je le dis ainsi parce que je le sens.

Elle souleva le couvercle de la théière, passa le reste de l'eau. Et, appuyée des poings sur la table, dans la clarté rose du grand abat-jour, elle le considérait avec une commisération tendre.

— Enfin, n'êtes-vous pas mynheer Joost, le rentier ? Y a-t-il quelqu'un qui oserait dire que vous ayez besoin de travailler pour vivre ? Moi, j'ai aussi mes petites idées là-dessus. Je sais bien que si le bon Dieu avait voulu cela, il n'aurait pas fait de vous le fils d'un homme riche.

— Non, ne dites pas cela, Josina ; mon père a fait sa fortune en travaillant. Il était cordier et d'abord il a travaillé comme ouvrier pour les autres. Puis il a eu des ouvriers à son tour, il a pris un petit enclos où du matin au soir il torsait, il torsait... Voyez-vous, cela, je ne puis l'oublier ;

moi, j'ai simplement recueilli sa fortune sans avoir jamais rien fait pour la mériter. J'ai mené ensuite la vie oisive des hommes qui ont de l'argent. On me trouvait toujours au café... Ma vie à moi n'aura servi à rien, ni à personne.

— Vous avez fait bâtir des maisons. Votre argent a donc servi à quelque chose. Les maçons ont gagné leur pain en travaillant pour vous. N'est-ce pas comme si vous aviez travaillé vous-même ?

— Non, ne parlez plus de cela, je vous en supplie ; car voilà justement la chose horrible : s'ils y ont gagné leur pain, ils ont manqué aussi y laisser leur vie.

Une senteur d'été, un fleur léger de foin au soleil monta de la théière. Sur le plateau, de minces tasses de porcelaine en Chine transparent et bleuté avaient la forme de calices. Josina les remplit ; la paroi à mesure s'obscurcissait jusqu'à ce qu'à la fin un étroit disque pâle cerclât seul le rebord. Un bonheur plus intime flotta alors ; le fin vibration de la clarté rose-aurore de l'abat-jour, le crépitement des houilles sous la faïence blanche sensibilisèrent l'atmosphère comme les pensées d'une âme frileuse et blottie. Tous deux, enfoncés dans leurs fauteuils, lapaient du bout des lèvres

l'infusion brûlante. Elle, par moments, allongeait les doigts vers la corbeille aux biscottes ; Jasper, lui, regardait de son œil de rêve on ne sait quoi très loin. Ses idées continuellement repassaient comme de hauts et légers papillons. Oh ! comme il les voyait nettement maintenant sous la lumière rose de la lampe ! Il lui semblait qu'il n'y aurait jamais assez de clarté pour les vérités qui s'agitaient en lui.

— Voilà, chère femme, dit M. Jasper en soupirant après un long silence, il y a trop de bonheur ici. Une mouche vient au bord d'un pot de crème et elle est grisée : alors elle se met à descendre : elle est tout au bord de la crème et il arrive un moment où c'est trop tard, où il faut qu'elle s'y noie...

Il disait cela lentement, à mi-voix, comme se parlant à lui-même, et dans sa pensée il était bien cette mouche qui goûtait dans le petit pot de crème un vertige sucré duquel résultait pour elle la mort. La grasse petite femme n'eût pas manqué de trouver que c'était là encore une de ses idées à lui, si elle-même, doucement grisée de thé, de biscottes et de confiture, ne s'était, elle aussi, dans le moment, comme la mouche, sentie tomber au fond du pot de crème. La tête renversée. ex-

pirant de légers souffles du bout de ses lèvres entr'ouvertes, elle offrait l'image de la petite morte du sommeil dans une mer de délices.

Jasper, étonné qu'elle ne répondît pas, tourna la tête et, la voyant si mollement endormie, ferma à son tour à demi les yeux, gagné par l'air de bonheur de la chambre. Une petite âme joyeuse chantait toujours dans le samovar ; Fifi, comme un rêve, jetait quelques notes ; les jacinthes émettaient de subtils esprits bariolés, et même les fromages, sous leurs cloches, avaient un rire d'onctueux visages hollandais. Que tout était bon, désirable et accompli ! D'invisibles présences, comme tous les saints du calendrier réunis, multipliaient l'illusion d'un anniversaire de famille, où il venait de petits anges avec des drageoirs, des harmonicas et des bouquets en fleurs de papier. Et sous l'abat-jour rose palpaient des parcelles de vie heureuse, comme de la poussière d'or. Jamais M. Jasper Joost n'avait eu avec plus d'évidence le sentiment que vraiment il avait été mis au monde pour connaître un total et permanent bonheur. Il sentit que la mouche toujours plus bas descendait vers le petit lac de crème, au fond du pot.

Mais soudain une ombre passa sur la vitre, une

ombre maigre et si frêle ; elle regarda un instant dans la pièce, et puis tourna sur elle-même, d'un geste de petite marionnette qui va casser. Il sembla que tout le froid de l'hiver fût entré. Jasper pâlit, toussa, ferma les yeux. Finie, la petite musique du samovar et fini le rêve ! Ah ! il la reconnaissait bien, la petite ombre ! C'était une de celles qu'il voyait traverser ses sommeils bourrelés et qui, au matin, lui faisaient signe de quitter son grand lit douillet pour courir là-bas, vers la souffrance humaine.

Jasper maintenant était debout ; son cœur battait de regret, d'espoir, de secrète honte. Il soupira longuement en enveloppant d'un regard circulaire le poêle de faïence blanche, la table et ses anis comme une giboulée rose tombée du paradis. Une main sur la pomme de cristal, il s'attarda une seconde, regarda dormir Josina...

Dans le soir blanc de la rue, ensuite, il marchait à grands pas ; les petites maisons peintes, sous leurs calottes de neige, ressemblaient aux bonshommes en spikelaus que le pâtissier tirait du four à l'époque de la Saint-Nicolas, perruqués d'étoupe blanche et les joues glacées du reflet rose d'une aurore du pôle. Il dépassa la place, enfila trois petites rues où des coulées de lumière

filtraient des contrevents, longea le port, et finalement s'en vint frapper à la porte d'une maison basse où une femme se mettait à crier que si c'était enfin lui qui arrivait, il n'y avait vraiment pas de raison pour qu'un jour il n'arrivât plus du tout. Et avec bonté il répondait, de l'autre côté de la porte :

— Voyez-vous, bonne femme, ce n'est pas toujours de ma faute ; je fais ce que je peux, et malgré tout il y a des jours où il vaudrait tout autant prendre la lune avec mes dents.

Il riait pour l'attendrir. Il ne lui parlait pas, à celle-là, de la petite mouche dans le pot de crème et patiemment il attendait qu'elle eût retiré le verrou.

VII

Mevrouw possédait une âme claire et reluisante comme sa maison, une âme où on pouvait regarder dans les petits coins avec la certitude de n'y trouver aucune tache. Et voilà justement : c'était surtout un sentiment de propreté hollandaise qui lui faisait regretter les fréquentations de Jasper avec le pauvre monde. « Pfoü ! Pfoü ! » soufflait-elle d'un air dégoûté, et machinalement elle faisait le geste délicat d'épousseter avec un plumeau. Elle aurait eu une petite âme en porcelaine qu'elle n'aurait pas agi autrement.

Au surplus, dans ce jardin des petites vertus de la bonne dame, il en était une qui était sa confiance dans la Providence, dans l'avenir et dans tout. « Il arrivera un jour où il ne s'en ira plus », pensait-elle. Et encore une fois il faisait beau temps dans son ciel.

Pendant des années Jasper jamais n'avait manqué d'aller faire à l'Amicitia sa partie de dames avec les notables de la ville. C'était, à l'angle de la place, le vrai estaminet hollandais, bas, long comme un entrepont de bateau, avec des stores discrets qui, le soir, sont tirés comme des écrans sur le mystère intérieur. En ce temps-là rien n'était encore survenu dans sa vie : comme les petits poissons rouges de la serre, il allait d'une paroi à l'autre du bocal, piquait une tête, remontait d'un petit coup de queue, content de ce qu'il apercevait de l'univers à travers la frêle cloison du verre. On peut bien dire qu'à cette époque il avait été un homme parfaitement heureux, sortant, rentrant, prenant ses repas, faisant toutes les choses honnêtes et régulières de la vie, sans rien voir au delà. Chaque jour il arrivait faire sa partie, s'asseyait à la table, poussait ses pions noirs ou blancs sur le damier et vidait ses deux petits verres de schiedam au bitter, jamais trois : c'était de la sobriété pour un Hollandais comme lui. Généralement la partie était terminée quand le petit carillon de la pendule, d'un grésillonnement d'or, sonnait le quart avant l'heure de son dîner. Alors le bon petit rentier se levait et mettant un pas devant l'autre, à petites fois il arrivait chez

lui exactement au moment où Liesje déposait sur la nappe à dessins orange la belle soupière de Delft nervée de côtes comme un gros melon. Il semblait, tant sa satisfaction d'être assis à la table près de Josina en jaquette fanfreluchée était vive, que toutes les heures antérieures de la journée eussent été une préparation à cette petite fête quotidienne.

Oui, c'était là le temps heureux de leur vie. Mais comme certaines gens ont la manie de toujours compliquer l'ordre naturel des choses, il s'était mis en tête de bâtir des maisons. Dans la matinée il allait fumer une pipe ou deux en les regardant monter ; après quoi il rentrait régulièrement prendre avec sa gentille Josina, soit un « advokaat » aromatisé d'un goût de cannelle, soit une de ces innombrables « coptje-tea » pour lesquelles l'eau bout jusqu'à la nuit dans le samovar.

Et puis voilà, tout à coup il s'était senti pris par ses fameuses idées comme par une mauvaise fièvre ; on ne pouvait expliquer autrement le changement qui s'était fait chez cet homme sain, jovial et de bonnes mœurs. C'était venu vers le temps où Tone, le jeune maçon, avait été à demi tué dans une de ses maisons

en construction. Un inexplicable état d'esprit lui fit dès ce moment désertier l'estimable consistoire de bourgeois gras et fleuris qui jusqu'alors avait été sa société constante. Il n'alla plus à l'Amicitia et cessa de bâtir des maisons ; un petit grain de folie avait pénétré dans l'engrenage et fait tourner le moulin à rebours.

On ne pouvait pas dire pourtant qu'il était malheureux, au sens réel du mot... En dehors de ses intermittences de crises, c'était plutôt un homme comme tout le monde, aimant les longs sommeils sous la couette, les déjeuners de miel, de marmelades et de biscottes à l'anis, les petits dîners délicats où se prolongeait l'amusement parfumé et substantiel d'une joyeuse cuisine. Lui aussi, dans ces moments, semblait loti d'une petite âme de pâte tendre, toute fraîche et clairement émaillée. Ensemble, dans l'heure réconciliée, ils ressemblaient au berger et à la bergère en porcelaine de Saxe qui, derrière la vitrine du salon, se faisaient vis-à-vis et échangeaient d'amoureux sourires vermillon. « Ah ! pensait-elle, si seulement il pouvait se décider à retourner voir les amis à l'Amicitia ! Peut-être il serait sauvé... »

Leur vie était comme une vitrine remplie de petits objets précieux ; elle avait la symétrie d'une

mosaïque faite de petits morceaux égaux et ronds. En Hollande, du reste, tout est rond, les âmes, les fromages et la terre, plus qu'ailleurs.

Or, une fois, ils faisaient la même chose que la veille et que toutes les autres fois. Ils avaient fini de dîner ; Liesje n'avait laissé sur la table que les pots de marmelade, la coupe aux anis, la caisse de biscottes et le pain d'épice, et maintenant ils prenaient le thé. L'hiver du jardin venait regarder par les vitres ; il aurait bien voulu se chauffer un peu à leur feu, les pieds dans la chancelière.

Qui avait parlé le dernier ? Fifi seul aurait pu le dire. Mais voilà que la grosse petite dame, tout à coup, avait l'air de sortir d'un nuage.

— Est-ce qu'il n'y a pas du temps déjà que « tu » n'as vu tes amis ? disait-elle en parlant avec une nuance légère de gravité. (Comme ils n'ont pas le « tu » dans leur langue, ils éprouvent là-bas le besoin de le dire en français sitôt qu'ils se parlent de cœur à cœur.)

Dans la pièce aromatisée de tabac et de fine fleur de thé, la lampe coula une clarté à ses joues fraîches et elle ajouta en souriant, sans malice :

— Je répondrai pour toi : c'était hier cinq mois déjà, par un soir de l'été, et alors vous avez eu ensemble une dispute.

Lui, devenu sérieux à son tour, secoua la tête en vidant les cendres grises de sa pipe ; et à présent, encore une fois, il regardait devant lui avec cette étrange divergence de ses yeux dont l'un, clair et pensif, se fixait au plafond, tandis que l'autre, furtif, inquiet, tournoyait comme la pointe d'un vilebrequin.

D'un sifflement du bout des lèvres, il appela Poucke : elle quitta sa corbeille en s'étirant, et doucement, avec le plat de la main, il lui lissait le poil pendant un peu de temps. Et il n'avait encore rien dit. Toute chose en lui se faisait lentement, comme s'il avait l'éternité pour se décider à celle-ci plutôt qu'à celle-là. A la fin, des idées bienveillantes se nouèrent : il embrassa sa femme avec une sensibilité si vive que les bandeaux beurre frais en furent dérangés.

— Oh ! oh ! s'écria Josina en se regardant dans le samovar et les faisant bouffer de petites tapes de la main.

— Ma chère femme, dit-il, le passé est le passé : il n'y aurait plus de raison pour que je n'aille pas faire ma partie avec les camarades, comme autrefois.

Mais ce n'est pas cela que pensait Jasper Joost.

Il se leva, fit sauter de l'ongle un peu de bis-

cotte restée à sa manche, tira son gilet, comme un homme qui va réellement aller faire sa partie. Josina aussitôt songea à lui passer au cou la moelleuse écharpe de laine qu'elle lui avait achetée l'autre semaine ; mais ni elle ni Liesje ne purent la trouver. Une gêne paralysait le petit rentier ; il tourna son visage du côté de l'ombre ; l'ombre elle-même, dans cette chambre tiède, onctueusement baignée des clartés de la lampe, était si transparente que Josina vit distinctement trembler ses lèvres dans le trouble de la mauvaise conscience.

— Oh ! fit-elle, cela aussi, l'auriez-vous donné comme tant d'autres choses qui plus jamais ne sont revenues ?

— Oui, dit-il, voilà, je dois le dire... Il y avait au port l'autre jour un si pauvre homme qui toussait dans le creux de ses mains...

Et puis M. Jasper se taisait. Mais Josina se désolait :

— Liesje, son écharpe, sa belle écharpe en fine laine ! N'est-il vraiment pas à plaindre ?

Le canari réveillé par les voix sautilla en fredonnant sur son perchoir, dans la cage en cuivre, et aussitôt cette petite vie joyeuse de l'oiseau jaune fit dériver ses idées :

— Ah! le mignon! Quelle folie! Croirait-il que c'est déjà le jour?

Jasper Joost, craignant qu'elle ne lui reparlât aussi des moufles qu'elle lui avait, vers le même temps, données, se dépêcha de tirer sur lui la porte. Mais elle le rappela pour lui dire qu'elle l'attendrait avec du thé chaud et de la galette parfumée d'une odeur de vanille. Et puis il se trouva dehors, dans la belle neige blanche de la rue.

VIII

Maintenant Jasper vivement marchait le long des maisons, effritant avec ses talons le sucre blanc qui poudrait les petits klinkers du trottoir. Le froid pinçait, sec et dur, raidissait les poils de ses narines ; mais il allait devant lui, insensible aux cinglades de la bise. Les dernières boutiques, avec leurs vitres claires, piquées de minces trèfles de lumière, projetaient des carrés orange sur les micas brillants du givre. Devant l'officine du pharmacien, la neige, enflammée par le reflet des bocalux contenant des liquides colorés, semblait se diaprer d'un grésil d'arc-en-ciel. Tout près, par delà les écrans en cœur des fenêtres, trois stores hermétiquement abaissés s'infusaient d'une clarté blonde, heureuse, évoquant des âmes tranquilles dans un nuage pâle de fumées de pipe.

C'était bien là cette cordiale taverne de l'Ami-

citia où dans le ronron du grand poêle de faïence, les pieds réchauffés par d'épais paillassons, en lampant des houblons frais, d'honnêtes notables comme lui, devisant ou jouant aux cartes, s'en venaient attendre les bénignes approches du sommeil.

Du même mouvement des doigts que par le passé, il fit jouer la gâchette. A travers la buée des pipes il reconnut le comptoir aux plaques de faïence émaillée, les archelles aux encoches garnies de fluettes pipes de terre, les peintures des murs déroulant des épisodes cynégétiques et sur les tables rondes, reluisantes comme des miroirs, les petits seaux de cuivre où se vident les culots. Il sembla qu'il était venu là la veille, qu'il n'avait jamais cessé d'occuper ponctuellement sa place à la large table ronde qui était la plus rapprochée du poêle. D'onctueux visages, mortifiés de paix, aux pâleurs jaunes et dodues de chapons patiemment engraisés, se considérèrent avec étonnement. Il y eut des gestes en déroute, les mains cessèrent de porter aux lèvres les longues pipes, comme pour l'apparition insolite d'un personnage auquel personne ne pensait plus. Mais lui, Jasper, doucement leur tirait son coup de chapeau avec gravité et simplicité, et les têtes maintenant s'in-

clinaient pour lui rendre son salut, mais sans bienveillance. Si dans ce moment M. Joost n'avait subi une force indépendante de sa volonté, et qui annulait en lui le pouvoir de la réflexion, il se fût avisé que son entrée brusquement dérangeait la bienfaisante torpeur de ces cerveaux oints d'opiat et macérés dans des baumes.

La stillation des paroles s'interrompit ; une gêne visiblement régna et lui seul, M. Joost, n'était pas troublé. Il parut évident qu'il avait quelque chose à leur dire et que c'était pour cela qu'il était entré dans cette taverne. L'hôte, sans qu'il eût besoin de rien demander, posa devant lui, sur une rondelle de toile cirée, le verre de bière frangée d'écume qu'il avait coutume de boire autrefois. Cet homme rond et empressé fut visiblement, de tous ceux qui étaient présents, l'unique qui lui montrât de la cordialité. Un grand silence tomba ; on n'entendit plus que le ronflement du poêle et le claquement léger des bouches humides autour des pipes.

Jasper n'éprouvait presque pas de gêne ; au contraire il se fortifiait dans la pensée que le moment était venu de leur parler avec sincérité. C'étaient d'anciennes connaissances, des amis d'un commerce éprouvé et que jusqu'aux sacre-

ments sans doute il eût continué à visiter, si depuis l'autre année il n'eût incliné à un genre de vie que leur honorabilité et leur position sociale n'avaient pu accepter. Il y avait là des marchands enrichis dans des trafics divers et qui ne croyaient pas avoir démérité de leur propre conscience ni de l'estime des gens de bien pour avoir vendu à faux poids ou altéré les denrées qu'ils débitaient. Jeffers, cet agent d'émigration, une jûteuse canaille si on le jugeait au taux des primes moyennant lesquelles il envoyait de pauvres diables mourir au loin, était aussi de la petite tablée. Depuis vingt ans celui-là drainait les campagnes de leurs forces vives, mais jamais personne n'avait élevé la voix contre lui, et ses victimes n'étaient pas revenues dire de quelle mort elles avaient péri dans les bouillantes contrées paludéennes qu'elles étaient parties coloniser avec l'espoir d'y faire fortune. Et puis il y avait là encore ce vieil aigrefin de Katwyck, un personnage pharisaïque qui poussait à l'excès la rigueur des principes et dont la main s'était retrouvée dans toutes les entreprises véreuses du temps. Cependant personne non plus n'aurait osé lui cracher au visage et sans doute il s'acheminerait vers la mort du juste, honoré de la considération publique.

Jasper se serait bien gardé autrefois de nourrir de telles pensées à l'égard de ces hommes considérables. Mais à présent une taie lui tombait des yeux : il les voyait dans leur infamie, comme si tout à coup ils eussent été retournés, la peau en dedans et l'âme au dehors, — leur vieille âme chargée d'iniquités. Et il songeait : « Ceux-là, avec leurs faces de moutons, sont pires que des chacals et des hyènes. » Justement il avait pris place à côté de l'homme en qui longtemps il avait eu une confiance pétrée. Hoefnaegel et lui s'étaient trouvés de moitié dans des affaires qui à tous deux leur avaient rapporté des profits enviabiles. C'était le principal bâtisseur de la ville ; tout un quartier du côté du port lui appartenait, — près de trois cents maisons qu'il louait à la semaine et qu'habitait un ramas famélique. A force de pressurer ce pauvre monde, il en tirait l'or et le sang d'une immense vigne humaine. C'était chez lui un principe que l'humanité était pour le spéculateur sans préjugés un abondant et fructueux bétail dont la viande, à mesure dépecée, inépuisablement se reforme. Ce petit homme jovial et gras, aux bajoues de porc primé rabattues sur les épaules, d'une visqueuse couenne jaune picotée de poils de barbe rousse, développait ses arguments avec

une bonne humeur homicide tout à fait amusante.

Jasper, gagné à ses idées, l'avait chargé de construire pour son compte les petites maisons qui lui permettaient chaque matin d'aller fumer sa pipe sur les travaux, comme un homme qui a vraiment quelque chose à faire ici-bas. Et puis était arrivé l'accident : une des petites maisons, toute fraîche encore d'un mortier gâché avec plus de sable que de chaux, s'éboulaît sous le poids des pièces de charpente, estropiant pour la vie le maçon Tone, un jeune homme de vingt-deux ans.

M. Jasper, sur les conseils de Hoefnaegel, se refusait à indemniser le pâtre, prétextant que la maçonnerie était terminée au moment de l'accident : le pauvre Tone, revenu là pour chercher une truëlle oubliée, ne pouvait être considéré comme une victime du travail. Un procès suivit et les juges encore une fois avaient donné raison au riche contre le pauvre.

C'est alors que tardivement la bonne conscience s'éveillait chez Jasper : sans doute il avait eu le droit pour lui, mais l'humanité ? Et petit à petit il s'était mis à penser, sur les devoirs des hommes entre eux, autrement qu'il n'avait pensé jusque-là. On apprit un jour qu'il visitait réguliè-

rement ce Tone, lui apportant des secours et, sitôt qu'il put quitter son grabat, l'aidant à se mouvoir en le soutenant sous les bras ; un frère ne l'eût pas autrement fait pour un frère. Encore s'il s'était arrêté là ! Mais bientôt il se mettait à fréquenter les petites gens de métier, les hommes du port, les sans-travail et ce qui pouvait être considéré comme la racaille de la ville.

Le grand poêle de faïence ronflait, puissamment chargé de houille. Quelquefois le petit claquement sec d'un ongle au fourneau des pipes faisait tomber les cendres dans les seaux de cuivre. Des salives jetaient au sable des crachoirs. Chaque fois qu'un des buveurs portait le verre à ses lèvres, un léger grésillement de mousse bruissait, le frissement d'une écume de neige qui fond au soleil. Et le silence était sourd, feutré, comme dans les lieux de dévotion, un silence où les derniers bruits du dehors s'émoussaient, vagues, tout de suite éteints ; des voix semblaient parler dans le ciel, très loin.

Tout à coup, dans la volière de bronze du beffroi, les oiseaux du carillon gazouillèrent. Un floconnement de notes rouillées frileusement tourbillonna dans la petite mort blanche de la place. Puis, du bout de sa niche, le jaquemart avec son

épée d'or frappa dix coups. L'heure tomba lente, lourde sur la ville comme au fond d'un puits. Alors Jasper, un peu affaissé sur lui-même, leva soudain la tête comme s'il eût ouï une voix surnaturelle qui lui commandait de parler.

— Je voulais vous dire quelque chose, fit-il, c'est pour cela que je suis entré. Voilà, oui, l'un va à droite, et l'autre va à gauche. Ainsi l'on se perd de vue. Cependant tous les chemins ne sont pas bons. Il y a toujours quelqu'un qui marche avant les autres dans la voie de la vérité. J'ai été longtemps un homme qui faisait le mal et qui se croyait en paix avec sa conscience. Mais alors je n'avais pas de conscience. Je vivais d'une vie machinale et pour moi seul. Et c'est seulement à présent que je commence à voir les choses comme elles sont.

Il y avait tant de temps que son cœur lourd se taisait ! tant de temps qu'il acceptait d'être la fable des bonnes gens sans se plaindre ! Mais l'heure avait sonné là-haut, les dix coups du jaquemart, comme l'avertissement d'un personnage fatidique. Et maintenant les paroles lui venaient, pressées, faciles, sans qu'il eût besoin de les chercher, lui dont la voix péniblement remontait du fond de son habituelle taciturnité, comme le

renâchement rouillé des chaînes d'une vieille horloge quand on tire les poids.

— Oui, fit hypocritement Hoefnaegel près de lui, c'est seulement à présent qu'il commence à voir les choses telles qu'elles sont.

M. Jasper but une gorgée à son verre et puis, regardant le petit homme rond, il lui dit sans colère :

— Moi, aussi, dans le temps, je me serais moqué de celui qui aurait parlé comme je le fais à présent. Je ne croyais pas alors qu'il pût y avoir pour des gens comme vous et moi, autre chose que le plaisir de boire, de manger et de gagner de l'argent. Mais quand le toit est tombé sur le pauvre Tone, j'ai compris que le riche avait une part dans les malheurs du monde. Et dès ce moment d'autres idées me sont venues.

Hoefnaegel retira de ses dents la longue pipe de terre qu'il tenait par le milieu avec un geste délicat, laissa couler à ses pieds un jet de salive et dit tranquillement :

— C'est une affaire jugée. Le maçon n'avait pas besoin d'entrer dans la maison. C'est sa faute s'il a reçu la charpente dans le dos.

— Mais la maison, monsieur Hoefnaegel, était la mienne. Il y avait laissé une truëlle, et cette

truelle, elle avait servi dans ses mains à élever les murs. C'était comme une petite chose de son travail et de sa vie qui était restée là à votre service et au mien. Les juges ne sont pas toute la justice.

— Il est bien hardi, celui qui ose se mettre au-dessus de la Justice, opina sévèrement le vieux Katwyck, cet homme juste qui, dans ses plus scabreux trafics, s'était toujours arrangé de manière à ne pas franchir les marges du Code.

La majorité goûta cet avis, et malheureusement pour Jasper, elle n'était pas uniquement composée de sacripants comme ce Katwyck et ce Hoefnaegel. Il y avait aussi à la table le notaire, le percepteur des postes et le doux petit M. Jack, un rentier de mœurs paisibles, auquel il n'avait jamais retiré son estime. Ceux-là, après tout, représentaient une somme de vertus et de probité qui leur donnait le droit d'affirmer que la justice, telle qu'ils la comprenaient, était la seule dont il pût être question entre honnêtes gens. Mais Jasper hocha la tête et à mi-voix, comme se parlant à lui-même, il dit :

— Tant qu'il y aura de pauvres gens, personne n'aura le droit d'affirmer que la justice est descendue sur le monde.

Oui, c'était bien là une de ses idées nouvelles et peut-être celle qui s'offrait le plus nettement à

lui quand il descendait au fond de sa conscience. Seulement il manquait d'arguments pour la développer. Et maintenant il demeurait là, le front courbé, un peu humble, avec le vibrionnement de son œil gauche, tandis que le notaire, l'évigeant lentement une pincée de tabac qu'il venait de puiser dans sa tabatière d'argent, exprimait cette vérité générale, à savoir qu'il y a toujours eu des pauvres et qu'il y aura toujours des riches. De nouveau un silence tomba comme dans un tribunal quand, après le réquisitoire, le juge demande à l'accusé s'il n'a rien à répondre. M. Joost répondit simplement :

— Christ ne parlait pas ainsi, lui qui donna sa vie et mourut sur la croix pour les pauvres.

— Eh bien ! dit Katwyek, que notre ami Joost — et il insista un peu dédaigneusement sur ce qualificatif obligeant, — que notre ami jette dans le plateau des pauvres juste assez de ses revenus pour établir la balance avec le plateau de sa conscience ; ce sera déjà un bon pas de fait.

Le canari, stimulé par le bruit des voix, tira tout à coup dans la petite cage de cuivre suspendue au-dessus du comptoir.

« Le canari chez nous file de plus jolis sons, » pensa Jasper Joost.

Mais, tout de suite après, le propos de M. Katwyck lui rentra bourdonnant dans la tête, comme un bruit d'écluses levées entendu de la campagne. Aussitôt il songea à la vie coite de Josina dans la petite maison heureuse, à ses longs sommeils dorlotés sous l'édredon, à son goût pour les assiettes de gâteaux. Il songea aussi à Poucke, aux servantes et aux sveltes poissons d'or dans le bocal. Il songea à tout le monde, excepté à lui-même. Et une grande lâcheté molle lui coula au cœur, comme si déjà le moment était venu et qu'il fût là, près du lit de sa bonne femme Lea, prenant ses mains dans les siennes et lui disant avec un tremblement dans la voix :

— Ma chère femme, nous avons vécu jusqu'à ce jour dans le mensonge. Nous avons mangé de la chair et du sang des pauvres. Il est temps de revenir à la vérité en leur abandonnant cet argent qui nous rendait si vains de nous-mêmes.

Son œil gauche parut fixer avec contrition cette éventualité redoutable, pendant que son œil droit tournait désespérément comme une mouche sous une cloche de verre. Des minutes passèrent et puis baissant la tête, le dos en boule, il murmura :

— Voilà bien, oui, ce qu'il faudrait faire.

Encore une fois le carillon ébruita ses vols de notes par-dessus la ville endormie. Les vieux amis de la taverne eux-mêmes, après les fatigues de cette veille où le cerveau avait été mis à une si longue épreuve, retombaient à une quiète somnolence, les nuques veules et les paupières battantes, tenant en leurs mains gourdes des pipes mal assurées qui l'une après l'autre avaient cessé de fumeroler. Le jaquemart ensuite glissa jusqu'au bout de sa niche et frappa onze coups, mais si faiblement, si lentement, comme si maintenant il désespérait de la bonne conscience de Jasper. Tout le monde se lève et lui-même, par la belle rue claire de gel et d'étoiles, s'en va, songeant à la courte-pointe de soie couleur fleur-de-pêcher sous laquelle Liesje tient chaude la boule. Les petites maisons font ronron au bord du trottoir, derrière leurs volets rejoints, blanches comme des petites chapelles guipurées de givre. Chacun tout le jour y mena la vie bonne ou mauvaise, faisant à sa manière le devoir quotidien ; et maintenant, toutes sont pareilles, avec leurs stores retombés comme des paupières ; toutes dorment d'un sommeil de petits enfants. Et la neige mousse à la pointe de ses bottines tandis qu'à pas rapides, l'âme chavirée, trotte le bon

M. Jasper. Il pense au thé et aux biscottes qui l'attendent dans la pièce où Josina, endormie aux capitons de son fauteuil, une petite bulle de salive au coin de la bouche, ronfle si gentiment, à moins que ce ne soit la bouilloire ; et à la fois il s'en veut de n'avoir pu trouver l'argument décisif pour ébranler ces cœurs coriaces. Là-bas, cependant, du côté du port, montent des voix, voix en détresse, voix comme pendant un naufrage, voix de misère et d'agonie. Il lui semble alors que toute cette foule misérable gémit en tendant vers lui les bras comme vers un sauveur. Il sent palpiter contre son cœur leurs poitrines gonflées d'amour. Et petit à petit l'effusion tardive jaillit ; il bat l'air de grands gestes, il retrouve les paroles qu'il eût fallu dire, les belles paroles ardentes et persuasives, selon le cœur des vrais apôtres.

Mais voilà qu'il est chez lui : doucement il insinue la clef dans la serrure, il referme la porte sans bruit. Dans la petite pièce tendue de nattes, la lampe éclaire les petites tasses en porcelaine du Japon, l'assiette aux biscottes, le drageoir aux grains d'anis, brillants et légers comme du grésil. La théière, avec son filtre d'argent au bout du col, lui sourit d'un air bienveillant. entre le

sucrier et la boîte à thé. Toute une famille, de théières en Chine et en Delft s'aligne derrière la vitre du buffet, honnête et réjouie, de tailles inégales, comme une maman parmi ses enfants, et les unes sont fleuries de jolis bouquets or et vermillon, les autres déroulent un paysage bleu de ponts, de jonques et de kiosques à toiture retroussée.

Jasper regarde les théières par delà la vitre, et puis il regarde la petite théière sur la table. Celle-là dans ce moment prend pour lui un sens mystérieux et tendre. Il l'a donnée à Josina en réparation de ses torts, un jour qu'elle dut l'attendre pendant près de deux heures avec une amoureuse et délicate cuisine. Ses idées ne l'avaient pas encore pris en ce temps ; il s'était attardé simplement à regarder passer les grues dans la campagne. Et il lui semble que la théière à son tour le regarde, mais d'un air de malice, comme si elle lui disait :

« Voilà, tu es resté le même homme qui s'oubliait à regarder passer les grues. Autrefois elles filaient par-dessus les marais, et à présent elles te passent par la tête. »

Une fumée mince floconne au bec de la bouilloire de cuivre sur le réchaud et à petits coups

L'eau qui bout bat la paroi avec un bruit léger qui lui rappelle sa chère bonne femme soufflant dans ses joues pendant ses petites sommes. Encore une fois il pense aux pauvres diables qui, par ce dur hiver, là-bas grelottent dans leurs grabats sans draps. Mais la bouilloire ronronne, musicale et si inviteuse. Du bonheur est resté blotti dans la tiède douceur de la chambre, un air d'intimité ouatée comme pendant une traversée la sécurité douillette d'une cabine sous la coulée discrète des lampes. Il passe l'eau sur la pincée de thé, sème de grains d'anis les biscottes ; et il espère que Josina ne s'éveillera pas avant qu'il ait fini. Mais tout à coup elle pousse un soupir et la petite bulle crève au coin de sa bouche. Alors ils se mettent à rire tous deux et ensemble ils prolongent ce léger goûter parfumé, en paix avec leur conscience. Et puis l'heure tinte à la pendule, l'heure claire de minuit, à la petite voix d'or qui grésillonne comme le grillon de l'été, ah, si différente du tintamarre bourru du jaquemart cognant de son épée les cœurs endurcis !

Un dimanche de la fin de février, comme généralement à peu près tous les dimanches, ils partirent pour l'office. Les petites maisons, derrière leurs écrans de guipure festonnée, avaient un air symétrique de bonnes pensées, qui s'accordait avec la mine placide des vieilles dames qu'on apercevait par delà les vitres, en vieilles soies d'une couleur passée, buvant leur « coptje tea » et mangeant des macarons. Il pouvait bien grésiller dans la rue une douce petite pluie comme la rosée d'un jet d'eau, elles ne s'en préoccupaient pas, quiètes et immobiles comme de vieux portraits de famille parmi les petites tables cirées, les petits paillassons de sparterie, les petits miroirs biseautés et les grosses armoires vitrées du temps de mynheer van Olden Barnevelt. Voilà, oui, c'était comme cela, on l'eût dit, depuis des siècles : elles étaient là lapant à petites fois leur

thé et regardant passer la rue, avec les mêmes gestes un peu plus usés et les mêmes visages un peu plus lointains, tandis que là-haut, par dessus la ville, le jaquemart, toutes les heures, lève son tronçon d'épée et frappe sur son bouclier. Et puis une fois, l'une ou l'autre de ces vieilles petites peintures qui ressemblaient aux régentes de maître Franz Hals à Haarlem, cessait d'être vue derrière l'écran de dentelle, comme un portrait qui est tombé de son cadre. Alors on pouvait être sûr que le corbillard était venu la chercher, avec des hommes noirs qui ont de si singuliers chapeaux.

C'était donc dimanche des cloches et de bonne paix fraîche dans la ville. Il pleuvait doucement une bruine mince qui rendait les trottoirs luisants. Après avoir entendu l'office, ils passèrent commander des petits plats sucrés chez le pâtissier. Il sembla à Jasper que cet homme pâle, aux mains poudrées d'un fin nuage de farine, le regardait avec une pointe de malice dans l'œil tandis que Josina, frileusement ébouriffée sous ses fourrures comme un moineau sous sa plume, une légère salive gourmande à la bouche, dans cet air aromatisé de vanille et de frangipane, faisait d'un doigt de sa main gantée son choix parmi les blancs d'œufs mousseux, les onc-

tueuses crèmes et les tartelettes aux confitures.

A deux ensuite, sous le perlement de ce matin humide, ils s'en retournent par la place, croissant en chemin des groupes qui discrètement se retournent avec des chuchotements sur la belle toilette de la grasse petite femme et le pauvre paletot rapé qui l'accompagne.

On sait bien dans la villè qui porte à mesure les vêtements neufs du petit rentier : ils se promènent là-bas quelque part sur le dos d'un de ces pauvres diables qui ont toujours faim et qu'on voit rôder autour de la maison des Joost. Josina, cette tendre épouse, en a pris son parti ; elle n'ignore pas que, quand le tailleur vient pour les mesures, il ferait tout aussi bien d'aller les prendre chez Tone, l'ancien maçon, ou chez les innombrables amis de Tone. C'est celui-ci à présent qui est surtout le vrai rentier : lorsque le temps est clair, sa mère, la vieille femme, le promène en le soutenant sous les bras, comme tout un temps l'a fait Jasper Joost ; mais si c'est neige ou pluie, Tone demeure assis dans un bon fauteuil près du feu.

On peut dire que son accident l'a plutôt servi dans la vie. Sans doute il sautille entre ses béquilles comme un grand faucheur sur trois pattes.

Mais il faut dire ce qui est : il n'a plus besoin de monter aux échelles, ployant sous le poids d'un bayard empli de mortier ; il est assuré contre la mort, de ce côté. Tout le monde n'en pourrait dire autant, et Tone rit quand on lui parle à présent de son ancien métier. C'est d'ailleurs un brave garçon et qui apprécie ce qu'il doit à la malchance et à M. Jasper. Le jour où celui-ci est arrivé et lui a remis des papiers en règle qui l'instituaient le propriétaire de sa petite maison, le bonheur a été complet.

Tone dès ce moment est devenu un personnage dans sa rue : il échange une poignée de main avec le médecin, le douanier, le collecteur d'impôts. Mais surtout les galfats du port sont toujours là à lui demander des « stuivers » pour s'acheter du tabac ou se payer un petit schiedam. Après tout, comme c'est Jasper qui donne l'argent, on ne se gêne pas.

Tone, au surplus, est un brave garçon ; quand Jasper arrive le voir, ses yeux se mouillent et il lui tient les mains dans les siennes d'un air humble et malin. Alors le bon rentier, dans sa joie, rit de tout son cœur, et Tone rit aussi, comme une mouche sur un morceau de sucre. Des deux c'est encore Jasper le plus reconnaissant ; il en

oublie Josina, les trois fromages et les biscottes, toutes les joies de leur chaud petit paradis. S'il n'y avait pas cette vieille femme grondeuse, la mère de Tone, il serait tout à fait heureux ; celle-là jamais ne lui a pardonné le malheur arrivé à son fils.

Jasper Joost peut se vanter d'être maintenant l'idole du petit peuple de la ville ; il s'est mis du côté des sans-travail contre les riches et il n'y a pas un de ces sans-travail qui ne se ferait tuer pour lui. Il n'ignore pas ce qu'il lui en a coûté et ce qu'il lui en coûte chaque jour encore pour leur venir en aide, mais du moins on peut bien dire qu'il en a pour son argent. Aussitôt qu'on l'aperçoit, on sort des maisons pour lui faire cortège. Il ne tiendrait qu'à lui s'il voulait être nommé quelque chose quelque part. Mais voilà, il n'a pas le talent de la parole ; il s'est bien essayé : seulement ça n'est pas venu. Et puis Joost, au fond, est modeste.

Jamais pourtant les sans-travail n'auraient eu plus besoin d'un homme pour les défendre. L'hiver avait été mauvais pour eux ; quand enfin ils avaient pu se mettre à la besogne, les patrons avaient décidé d'abaisser les salaires. Il y avait eu une petite révolte au port : on avait décidé la

grève ; une cinquantaine de déchargeurs chômaient. Le pis, c'est que les Katwyck et fils avaient fait venir des Flamands de Bruges qui, moyennant l'ancien prix, s'étaient chargés de la besogne. Une grande effervescence régnait depuis ce moment dans le quartier maritime.

Naturellement on avait fait appel aux bons sentiments de M. Jasper : celui-ci avait pris dans le tiroir de la commode une poignée de « gulden ». Mon Dieu ! après tout ce qu'il y avait pris déjà, cela n'avait plus d'importance. C'était Tone qui s'était chargé de la répartition. Toute l'affaire était de faire durer la grève encore un peu de temps.

On ne sait pas ce qui peut se passer dans la tête d'un petit rentier comme Jasper. Joost lorsque tout à coup les événements le désignent à la faveur publique. Voilà qu'un nouveau parti resuscitait le nom glorieux de Gueux avec lequel, il y a trois siècles, les Pays-Bas avaient tenu tête à l'Espagne. Jasper, la veille, s'était trouvé à un meeting où nettement Flip Passebronder, l'un des meneurs, lui avait demandé de se mettre à la tête du mouvement. Il s'était réveillé, un malin, en y songeant favorablement : après tout il y aurait toujours quelqu'un pour lui faire ses discours. Même il lui semblait que ses talons, depuis,

avaient grandi sous lui ; il était obligé de regarder de plus haut.

C'était, d'ailleurs, un vrai dîner de circonstance qui les attendait ce jour-là à la maison. Les huîtres, d'une belle chair fraîche et brillante, juteusement trempaient dans de la nacre de perle, à côté des citrons et des beurrées en pile. De la cuisine se volatilisait le fumet d'une poularde à la broche. Il y avait aussi, sur le plateau d'argent, des poires d'or et du raisin comme dans les natures mortes du peintre Kalf. Jasper se mit à table avec le sentiment de quelque chose de précieux au fond de sa vie, en lui. Chacun d'eux, à son tour, d'une bouche qui avait l'air de sourire, avalait les belles huîtres grasses après les avoir arrosées de jus de citron et saupoudrées de gros poivre. Et aucun ne parlait tout de suite ; Jasper gardait pour lui son idée. Il savait bien, cet homme avisé, que tous les moments ne sont pas bons, même pour dire les choses les meilleures.

En traînant un peu entre les plats, on put dîner pendant une couple d'heures, et il fallut encore une bonne heure pour les fromages, les petites tartes, les fruits, en attendant le café. C'est seulement alors que Jasper, estimant le moment propice, commença d'étirer ses élytres comme un coléoptère qui va prendre son vol.

— Barnevelt aussi était un grand homme, dit-il.

On ne savait pas tout de suite à quoi rimait la mémoration de ce personnage, et si, dans sa pensée, à lui Jasper Joost, il y avait là comme une égalité de valeur avec l'homme que le parti des « Gueux » eût voulu avoir pour chef. D'ailleurs, à la minute même Liesje, dans l'envolée de ses basques de jaquette, s'irruait, criant, plus morte que vive :

— On entend le tambour ! c'est la révolution !

Ils écoutèrent : le tambour, comme elle l'avait dit, battait dans une rue voisine. Aussitôt Jasper se leva, très pâle, un poing sur la table, dans l'attitude d'un homme qui va proclamer la république ou quelque chose d'approchant.

— Voilà, s'écria-t-il, le moment est venu !

Et il prenait sa grosse petite femme dans ses bras ; à son tour celle-ci prenait Liesje dans les siens. La minute fut anxieuse, comme tout ce qui agit à contre-temps sur les estomacs. Là-haut, dans sa niche, l'homme du destin, le jaquemart, frappait du glaive son écu.

Maintenant le tambour tournait le coin de la rue et rapidement se rapprochait, scandant le bruit sourd d'une troupe en marche. Jasper ne

pouvait plus trouver une parole et tout à coup une vision de drapeaux et de foule lui passait sur les yeux : il manqua tomber ; il avait reconnu Flip et les camarades ; en tête, porté à bras sur son fauteuil, Tone avait des mouvements de barque secouée par les flots. C'était la grève qui arrivait manifester sous ses fenêtres. Elle fit face à la maison et, à travers les roulements frénétiques du tambour, elle hurla :

— Vivat à notre Jasper Joost !

C'était vraiment là le cœur d'un peuple, qui éclatait dans un grand cri d'amour ; tous tendaient leur chapeau au bout de leur poing et leurs bouches tremblaient d'espoir dans leurs maigres visages blêmes. Il aurait pu les nommer par leurs noms pour les avoir secourus isolément en tant de circonstances où ils s'étaient adressés à lui comme au bon Dieu de la ville.

— Longue vie à notre Jasper Joost ! clamaient toujours les cent cinquante hommes qui étaient là.

Jasper avait de grosses larmes dans les yeux ; il les eût volontiers pressés l'un après l'autre sur sa poitrine. Mais Josina voyait autrement les choses : elle s'imagina qu'on venait lui prendre son mari pour le jeter à l'eau, et avec des larmes

elle le suppliait de se cacher sous la table. Elle disait :

— Och ! och ! nous qui étions si heureux ! Est-ce que j'aurai vécu jusqu'à présent pour voir une telle chose ?

Cel fut bien pis quand ils se mirent à crier :

— Mort aux patrons ! Que notre Jasper vienne à sa porte !

Toute la rue était là maintenant, regardant si les hommes de la police n'allaient pas arriver pour faire cesser ce scandale. Jamais, dans cette heureuse petite ville, la paix du dimanche n'avait été troublée par de pareilles vociférations. L'été il venait bien des villages çà et là une société de fanfares qui donnait un concert sur la place ; seulement, cela, c'était pour l'agrément.

Encore une fois le peuple exigea que M. Jasper vint sur le pas de la porte ; mais sa bonne femme le tenait enlacé dans ses bras, et quand enfin il put lui échapper, non sans effort, elle garda entre les mains le pan droit de sa redingote. Enfin il était là devant eux, nu-tête, très ému ; les deux drapeaux, l'un noir et l'autre rouge, pendaient loqueteusement dans la petite pluie continue. Une odeur de pauvre humanité resuait des hardes humides. Et maintenant Tone, le maçon, descendu

de son fauteuil, se béquillait jusqu'à lui comme s'il venait prendre possession de la maison, lui qui déjà était maître en la sienne.

Il y eut un dernier roulement de tambour, puis Flip, montrant le maçon et ensuite la foule, parla :

— Notre ami, notre meilleur ami, au nom de celui-là et au nom de tous, nous venons vous demander de prendre en main nos intérêts. Il n'y a qu'un homme qui peut « leur » parler face à face et « leur » dire la vérité, et cet homme c'est vous. Nous voulons du travail et du pain.

— Du travail et du pain ! grondaient les cent quarante-neuf autres et ils ouvraient des bouches énormes qui avaient faim.

— Faites cela encore, Jasper, vous qui avez déjà tant fait pour nous, priait Tone.

Et il lui avait pris les mains, il le regardait avec des yeux d'adoration humble, comme un chien à grosse tête.

Josina était outrée que tous ces gens, et Tone parmi les autres, appelassent si familièrement par son petit nom un homme de l'honorabilité de Joost. Mais ne leur en avait-il pas donné le droit en s'acquaintant à cette basse plèbe ? Elle disait en sanglotant qu'elle ne survivrait pas à une telle humili-

liation. Et en même temps elle obligeait Liesje à tenir ouvert un parapluie, de peur que M. Jasper ne se mouillât sous la petite pluie fine.

Jasper Joost avait dans la gorge un hoquet qui, à chaque mot qu'il voulait dire, remontait. Sa petite folie du matin était tombée : ce n'était plus qu'un brave homme qui aurait été heureux de s'employer à soulager la misère générale. Il fit un effort et à la fin quelques mots venaient : il leur dit qu'il ne fallait pas troubler la paix dominicale, que c'était le jour saint où on lisait la Bible dans les maisons, mais qu'il irait au port le lendemain et qu'ensemble avec eux il verrait ce qu'il y avait à faire. Il avait peine à maîtriser une petite goutte qui toujours lui venait au bout du nez.

Les cent cinquante prirent sa petite homélie par le bon bout, d'autant mieux que secrètement il avait mis dans la main de Tone un « gulden » tout neuf pour être réparti entre toute la bande. Il y eut quelques derniers cris de « Vive Jasper Joost ! » et puis on se remit en marche derrière le fauteuil du maçon ; le tambour roulait.

C'était après tout un grand honneur pour le petit rentier d'être considéré comme l'unique homme juste de la ville. Le mal, c'est que cet honneur-là était venu vers la fin d'un succulent

petit dîner, avant d'avoir épuisé les tartelettes et les fruits. Josina maintenant disait qu'elle savait où passaient les vêtements qui disparaissaient de la maison : elle avait compté jusqu'à trois chapeaux, deux paletots et six vestons qui défilaient comme des morceaux de la peau et de la vie de son pauvre Jasper. Et elle ne cessait pas, de son petit geste dégoûté de la main, de faire envoler de la poussière. Poucke aussi, de son côté, fit ce qu'une petite bête comme elle pouvait faire pour témoigner de ses sentiments à l'égard de la manifestation : elle alla flairer le seuil et s'oublia dans le vestibule.

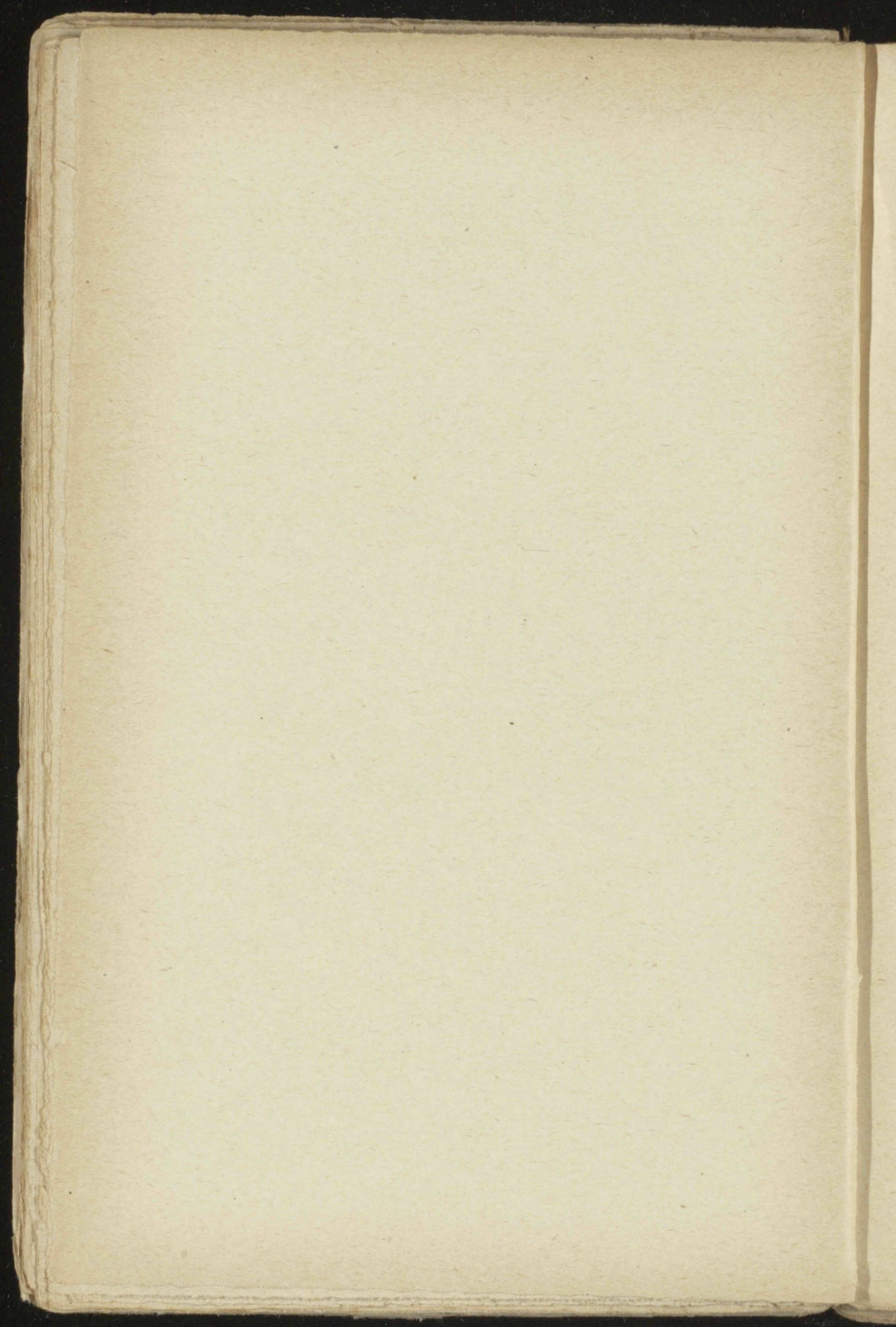
La bonne Josina bouda jusqu'au soir ; mais comme elle était incapable de rancune, cela passa dans le plaisir délicat de savourer les deux petites bécassines que Liesje leur avait rôties pour leur souper. Ce fut la première bouderie de leur vie de ménage ; ce fut aussi la dernière. Quand M. Jasper, au matin, se rendit au port, les cent cinquante étaient déjà aux prises avec les équipes embauchées pour les remplacer. Partout les coups pleuvaient.

— Camarades ! cria-t-il en faisant un pas pour s'interposer.

Une brique dévia et l'atteignit à la tempe : il fut tué sur le coup.

La tendre Josina mit du temps à se consoler, mais la vie est la vie : un matin, l'âme de l'été entra par la porte de la serre. Jamais il n'y avait eu autant de fruits et de guêpes : des fraises grosses comme des œufs saignaient dans les corbeilles. M^{me} Josina Joost ne finissait presque plus de manger, de prendre des boissons fraîches et de dormir. Une fois où après un déjeuner plus exquis que les autres, un mouchoir sur les yeux, dans l'odeur frangipanée du jardin, elle allait s'endormir, elle se prit à songer que tout le bonheur n'était pas parti avec le pauvre garçon puisqu'il lui était donné de goûter encore la douceur des biens de ce monde. Près d'elle, Poucke remuait son flanc à petites palpitations de bien-être et Fifi à lui seul faisait tout le bruit d'un orchestre. Non vraiment, il sembla que rien n'eût changé dans la maison.

AU
BEAU PAYS DE FLANDRE



AU BEAU PAYS DE FLANDRE

I

Dans le soir roux les deux étalons rentraient. Ils étaient en marche depuis la troisième heure de l'après-midi : ils arrivaient de la ville, la crinière tressée et nouée de cocardes, la queue en torsade, comme au matin ils étaient partis. Ainsi, ils avaient traversé les villages, superbes et primés, tous deux jeunes, de premier feu, soufflant des naseaux et parfois d'un cabrement enlevant par l'air leurs valets pendus aux brides de toute leur longueur.

C'était la grande race de Donder, le père glorieux du haras, trente fois médaillé et qui, sous ses poils de patriarche, battait encore du flanc à l'odeur de la jument, creusant le sol et rauquant comme un roi barbare des campagnes. Quand

quelques années plus tôt, à une solennité agricole, on l'avait vu, celui-là, s'avancer dans l'arène, d'une masse brute et dandinée, sous ses dix-sept ans de services, avec la musique d'or et d'argent de son collier de victoires au garrot, il y avait eu une clameur emballée comme pour une idole sortie des âges et promenée avec le rituel déferant d'un culte. Il était l'ancêtre et le conquérant : toutes les infantes à la ronde avaient été fécondées par son amour.

Maintenant c'était au tour de sa dynastie, Donder II et Donder III, provignés de ses vigoureux hymens, à propager l'énorme type blond et charnu qui, dans une harangue du gouverneur de la province, avait été proclamé la « fleur chevaline » du pays. Donder I, honoré mais solitaire, aux invalides dans son vaste box, eut le sort des rois dépossédés. Hugo Baesrode, le maître, n'avait pas voulu s'en défaire, comme on garde un serviteur qui inépuisablement voua sa force et sa sève au renom d'une famille. Malheureusement, la bête, au sang toujours furieux malgré les ans, parfois menaçait de tout casser, comme une force élémentaire déchaînée.

Les jeunes étalons, subodorant la paille et l'avoine à travers le vent, tiraient sur la longe et

s'éparaient. Comme ils avaient quitté le pavé et s'engageaient sous la double rangée de châtaigniers bordant l'allée charretière, la retombée pesante des ferrures dans la terre élastique frappait des coups de tonnerre assourdi. Les hommes, en sueur, peau nue sous leurs chemises de toile moites, juraient, s'arc-boutaient, retenaient l'élan qui les eût foulés.

Le vieux mâle, depuis deux jours, demeurait inquiet, l'oreille en cornet, comme soupçonnant qu'on lui volait là-bas, aux comices, une part de gloire qui lui revenait. Par le vantail ouvert, il les avait vus partir pomponnés comme lui-même autrefois. Maintenant, il entendait les bonds triomphants du retour sur le chemin. Aussitôt, tout secoué d'amour et de fureur pour ces fils orgueilleux qu'on lui ramenait, il se mit à gronder, grattant le sol, fonçant de la croupe et du poitrail dans l'auge. Dans son crâne de cheval se jouait le drame des fins de règne ; sa race était là, impatiente de le supplanter ; mais il entendait demeurer jusqu'au bout le grand amant et le roi, celui qu'on enrubannait les jours de gala comme pour un sacre ; il se fût lancé sur eux et les eût dévorés s'il avait pu s'échapper.

Il arriva alors que les jeunes étalons, à leur

entrée dans les cours, encolérés eux-mêmes par les fureurs du père dans son box, commencèrent de se cabrer, leurs énormes fers en demi-lune projetés par-dessus la tête des valets. Toute la métrairie en fut agitée : le vieux taureau, dans l'étable, meuglait du fond de ses fanons comme pour le combat ; les grands chiens du chenil se jetèrent sur leurs grilles.

Ce gros vacarme envahit l'ancienne cuisine changée en réfectoire. Elle était spacieuse, carrelée de dalles bleues sous des nattes de paille venues de Hollande, avec un âtre vaste à y cuire un bœuf entier, des travées au plafond, les quatre murailles blanches et nues, un clair mobilier de chêne moderne, exécuté d'après le plan d'un jeune artisan d'art brugeois. C'était maintenant la primitive laverie, toute proche, qui servait de cuisine ; un guichet, pratiqué dans le mur, permettait de passer les plats. La table, très grande, avait été rapprochée des fenêtres, du côté des jardins.

Ce samedi-là, la nappe, un gros canevas losangé blanc et bleu, étalait, parmi les faïences peintes et la vaisselle d'étain qui était l'une des richesses de la maison, les compotiers, les plats à tarte et les corbeilles de fruits d'une fin de

repas : le jus pourpré des groseilles et des cerises éclaboussait les assiettes, comme le sang de la saison. C'était le soir d'un jour de gros travail : les ouvriers venaient de rentrer les dernières charretées de foin. Baesrode lui-même toute la journée avait tenu la campagne ; on s'était retrouvé après l'angelus à table avec deux hôtes débarqués dans l'après-midi et qui arrivaient passer le dimanche. C'étaient le commissaire d'arrondissement Van Pède en tournée et son fils Adelin, un garçon de vingt-cinq ans, au teint de carretet frais, petit avocat bavard et suffisant, la raie au milieu du front, des bagues aux doigts et que ses confrères du barreau appelaient « mademoiselle Adelin ». Depuis quelques mois, Van Pède père et fils trouvaient toujours des occasions pour venir. On n'eût pas été fâché dans la famille du commissaire qu'il en fût résulté quelque chose entre la fille des Baesrode et l'avocat. Malheureusement c'était une fille qui, en toute chose, n'en faisait qu'à sa tête. Le clairvoyant Hugo Baesrode, dans sa malice et son orgueil de grand paysan, riait.

Comme une enclume, sous les sabots des deux étalons, sonna le pavé de la cour. Baesrode, qui de loin avait reconnu les foulées de ses bêtes, alors se levait, une chaleur au cœur, comme si

celles-ci aussi étaient de son sang et de sa famille. La veille, lui-même était parti à la ville avec les deux Donder : il leur avait vu octroyer à tous deux la médaille d'honneur. C'était un petit triomphe auquel il était habitué, mais qui tout de même le réjouissait. Et il était là à présent, à la porte-fenêtre qui s'ouvrait en haut des trois marches du perron, respirant large et disant :

— Bien là... bien là, mes petits !

Les Van Pède aussi venaient, le père avec ses phrases administratives et le fils avec ce que peut dire un sot petit avocat de province qui, à l'âge qu'il avait, attendait encore le moment de donner une preuve vitale de son existence.

Il fallait vraiment des gens de la terre, vivant dans la grande animalité d'une ferme, comme les Baesrode, pour percevoir la beauté presque sacrée de ces deux monts de muscles et de viandes, destinés à perpétuer la race héroïque des Donder.

Les valets les amenèrent, fiers eux-mêmes comme des hérauts d'armes, avec leur face raide de soleil et d'orgueil ; et ils essayaient de les maintenir pendant qu'ils disaient au maître les acclamations de tout un peuple sur leur passage. Mais le vent des crinières emportait les mots. D'ailleurs, le vieux, là-bas, dans son box, faisait

un bruit de tous les diables comme un Napoléon exilé : « J'ai gagné cent batailles, rugissait-il, qu'ils en fassent autant ! » Le joli Adelin stupidement riait ; eux, les paysans, comprenant cela autrement, gardaient un visage grave. C'était bien la guerre, comme entre père et rejetons qui se disputent la possession d'un règne. Les deux Donder fils, dans leur force encore neuve, retroussaient leurs babines, comme prêts à donner le coup de dent. Leurs cornacs à peine pouvaient encore les maintenir. Mais voilà que d'un bônd, en riant, joyeusement Roselei sautait à bas des marches et allait à tous deux leur tapoter le garrot, au gras chaud des gros plis comme des chaînes de boudins : c'était amusant comme tout de suite, avec de petits coups de tête qui en tous sens faisaient sauter les touffes qui leur pendaient entre les yeux, ils se tenaient tranquilles et semblaient charmés. On commençait à ne plus prendre attention au vieux roi, malgré ses ruades derrière la porte.

Et puis ce fut tout à coup autre chose ; le panneau fracassé, ayant brisé la chaîne, l'ancêtre s'échappait. D'une fureur aveugle, avec ses lourds bourrelets de peaux roulant à ses cuisses et son poitrail, il se jetait en avant. Qu'est-ce

qu'auraient bien pu faire les gens qui étaient là pour mater ce monstre velu et escarpé ? Dans le tumulte de la cour, parmi les cris des deux autres Donder et les clameurs des valets accourus de partout, on le voyait foncer droit, l'œil en feu sous ses cils gris. Mais soudain il glissait des quatre fers, s'abattait, se relevait à demi, et de nouveau tombait, battant des pieds, sans trouver une saillie où s'accrocher et se remettre droit. Alors des hommes se précipitèrent qui l'aidèrent, renâclant, les jarrets secoués, de grosses rides au flanc ; et il demeurait là, tout tremblant, dans son déclin humilié.

— Prenez garde, criait à Roselei le petit homme à la peau de poisson.

Mais Roselei n'avait peur de rien : elle se jetait à la tête de l'animal, et avec sa petite main de dix-huit ans, en le cajolant, elle faisait venir cette force brute jusqu'à son box. Le terrible étalon soufflait doucement.

Au fond, cela n'était pas du goût du joli Adelin : il n'eût pas aimé épouser une jeune fille qui avait plus de courage que lui. Un homme intelligent sait faire, il est vrai, les sacrifices nécessaires quand il s'agit d'une dot comme celle de la demoiselle aux Baesrode. Et il toussait fai-

blement dans sa main, indécis sur ce qu'il aurait dû dire. Il fut, du reste, visible que Hugo ne s'inquiétait nullement de connaître les sentiments des Van Pède à cette minute de leur existence. Ils étaient simplement, pour lui une relation telle qu'il en peut exister entre un fonctionnaire soucieux des intérêts de son arrondissement et un député, grand éleveur. Il trouva naturel que Roselei, cette fois comme toutes les autres, eût agi spontanément, selon son sens intime.

Cette belle fille à la forte sève sanguine, s'était développée librement comme une essence de nature, comme un jeune animal au pré. Jamais M^{me} Zabeth Baesrode n'avait consenti à lui faire donner l'éducation de la pension : des maîtres étaient venus qui lui avaient enseigné tout ce qu'une fille de bonne maison doit savoir bien que sa meilleure science fût la terre et la vie des bêtes de la terre. Avec sa chair d'une couleur de froment mûr et le parfum sain de sa force, elle tenait ainsi à la fois d'une demoiselle de la ville et de la campagne.

Tout étant rentré dans l'ordre, on acheva de dîner. Le soir clair du solstice avait la senteur des bouquets de syringas et de chèvrefeuilles trempés dans de larges terrines d'émail jaunes :

leur empyreume gras se poivrait d'un évent chaud monté des jardins et des fumiers. C'était la puissante odeur des grandes demeures rurales, riches en bêtes et en fructifications du sol. La lourdeur d'une longue journée, la plus longue de l'année, pesait sur les convives. Baesrode parlait peu, selon son habitude. La vieille Thècle, penchée sous ses soixante ans de loyaux offices, aidait le cocher Baerens à faire le service de la table : lui-même, après tant de moissons et de charriages, n'était plus jeune non plus. Ils auraient pu se marier autrefois ; ils en avaient eu l'idée pendant dix à quatorze ans ; et puis l'âge était arrivé, ils n'y avaient plus songé. Tout de même, cela ne faisait pas rire de les voir prudemment apporter les plats et enlever les assiettes, elle encore active et méthodique avec son grand bonnet à ruchés blancs, lui en petite veste de coutil ligné, comme les valets d'écurie.

Le jour pâli doucement : on s'en alla faire le tour des vergers. Hugo Baesrode, très élevé de taille, touchait du front le dessous des branches, ayant à ses côtés le commissaire qui lui venait à la hauteur du coude et, selon son habitude, disait toujours « oui, oui », en hochant la tête. On marcha jusqu'à la grande prairie où paissait le gros

bétail pour la boucherie ; quelquefois un souffle arrivait sur eux, au bout des naseaux fumants. Le silence dans les cours n'était plus coupé que par le râchement des longes ou les barbotements des auges. On ne sait pas ce que l'avocat disait tout bas à Roselei ; mais tout à coup elle haussait l'épaulé et déclarait :

— Je ne suis pas une fille comme les autres, moi !

Quand sonna la demie après neuf, tous regagnèrent la maison : les Van Pède montèrent à leur chambre.

II

Le pachthof s'éveilla le lendemain dans une douce paix de dimanche. Toutes ses fenêtres ouvertes, le logis respirait, comme par autant de bouches, l'air frais du premier jour qui suit la nuit du solstice. On se retrouva pour le déjeuner au café, dans la salle à manger, autour du miel, du pain et des œufs. Les trois fils étaient rentrés tard des comices et dormaient encore. Hugo, levé au chant du merle selon son habitude, avait visité d'abord les écuries et les étables, puis était parti faire à cheval le tour du domaine. L'autre jour encore, il avait vu des lacets posés dans les sentes. Le vaurien qu'il eût surpris aurait eu son compte ; avec sa taille de géant et ses poings à démolir une enclume, Baesrode, à soixante ans, ne jugeait pas nécessaire de faire sa police en s'armant d'une carabine.

Van Pède, le père, goinfre et avare, se délec-

tait de l'aubaine qui mettait à portée de sa main la corbeille aux œufs et les pots de miel. Chez lui, en famille, il se sentait surveillé par sa femme qui, pour réaliser des économies nécessaires à tenir leur rang social, strictement le rationnait. Mais une fois en tournées administratives, il prenait du bon temps, généralement hébergé par les notables des villages et nourri avec considération, comme un curé. Le sang aux prunelles et les yeux biglant derrière son pince-nez d'or, il allongea pour la dixième fois la main, une longue main ratatinée à peau de morue sèche, vers les œufs en disant son « oui ! oui ! » qu'il ponctuait d'un hochement de tête. L'avocat, lui, déjà grilait une cigarette, ennuyé du long dimanche qu'il aurait à passer, probablement sans résultat, chez les Baesrode. Maigre et fluet comme il l'était, avec ses gestes nerveux qui semblaient hacher du tabac, il ne s'était jamais senti à l'aise dans la compagnie un peu brutale qui arrivait là, trois ou quatre fois le mois, jouer au polo, au tennis, au football ou à d'autres jeux pour lesquels il manquait d'adresse. Mais M^{me} Van Pède la mère, avait consenti récemment à lui payer une dernière fois ses dettes à condition qu'il fit une fin ; et faire une fin, dans la famille, si-

gnifait mettre la main sur le gibier rare que représentait Roselei. Il espérait néanmoins pouvoir garder la liaison qu'il avait à la ville, cette petite poupée de Peluche vicieuse et délurée, toujours coiffée de chapeaux fous, et qui s'entendait à lui condimenter des plats de sa façon.

C'est si bon, en Flandre, commencer la journée en mangeant, comme on irait à communion et à messe ! Le café est chaud, on attrape une tartine de beurre qu'on trempe dans le bol ou dont avec le couteau soigneusement on fait des mouillettes égales, puis on recommence avec d'autres tartines, trois, quatre, six, qu'on laisse glisser avec de pleines cuillerées de miel, très doucement, sans se presser. La terre non plus n'est pas pressée, ni la saison, ni le blé qui germe, ni le moulin qui attend le vent et tout vient à son heure, le travail, l'amour et la mort. Personne ne l'a dit aux petits enfants et cependant, les enfants en toute chose font comme ont fait leurs parents, avec la lenteur dont ils se signeraient et diraient le bénédicité. C'est la raison pour laquelle les vieilles gens de Flandre deviennent plus vieilles qu'ailleurs.

M^{me} Baesrode avait toujours passé pour une des belles femmes de « ce pays des beaux che-

vaux, des belles génisses et des belles filles, » comme un jour, parlant de la Flandre, l'avait dit à la Chambre Hugo Baesrode. C'était, du reste, une parole qu'il aimait répéter avec une conviction réelle. Aujourd'hui qu'elle avait ses quarante ans bien sonnés, bâtie à la mesure de son mari, avec le signe d'une force calme dans le visage et toute la personne, Zabeth était encore un de ces beaux corps au sang paysan et qui ont besoin d'être puissamment nourris. Il y avait vraiment une espèce de devoir gravement accompli dans la façon dont elle portait le pain à sa bouche et mangeait ses huit à dix tartines de large miche dorée en les trempant dans de pleines jattes de café. Roselei, à son exemple, lentement suçotait ses empilées de mouillettes onctueuses de beurre, sans qu'on pût dire que ce fût là, de leur part à toutes deux, de la gourmandise. Et ni l'une ni l'autre ne parlaient, les yeux chargés de bien-être et mi-sommeillants. Ensuite chacune reprenait son rôle d'ouvrière active dans la maison, comme les abeilles dans la ruche.

Le réfectoire était frais : une moiteur légère, le long des nattes de paille, amatissait le luisant bleu des dalles. Trois fenêtres à petits carreaux, ouvertes du côté des jardins, dans la façade en-

core baignée d'ombre, laissaient voir le balancement lent des massifs d'arbres à la brise venue de la mer. On avait fermé les contrevents des trois autres fenêtres donnant sur la grande cour, déjà chauffée par le soleil. Une senteur de syringas, de roses et de Jys, arrivait des plates-bandes avec l'odeur sèche de l'avoine et de la paille dans les écuries. Le frémissement irrité d'une guêpe bruissait aux parois d'une carafe sur le manteau de la cheminée.

Par dessus la campagne, le matin n'était pas tout à fait levé et l'air était haut, léger, comme brillanté de petits cristaux de soude : mais là-bas, vers la dune, un petit brouillard lumineux tremblait, ridant l'immense toile de fond du paysage. Le silence était si grand qu'on pouvait croire que la terre, en ce saint jour du Seigneur, ne travaillait pas plus que les hommes. Tout le monde étant parti pour la messe, on n'entendait plus ni le bruit des seaux ni le cognement des sabots. Quelquefois seulement une vache meuglait.

Les fers d'un cheval martelèrent le pavé : Hugo rentrait. Il avait la réserve des Flamands dans les choses de sentiment. Il n'embrassait jamais devant le monde sa femme et sa fille. Roselei se

leva et, inclinant la tête, lui dit bonjour. M^{me} Baesrode le salua simplement par son nom. Il allait alors à ses hôtes, leur serrait la main, puis jetait sur la table un paquet de lettres, de journaux et de brochures, ficelé d'une grosse corde, et que le piéton lui avait remis au sortir de la messe.

On se partagea la correspondance : celle du commissaire le suivait pendant ses tournées. Van Pède fils eut sa petite lettre lilas, à l'adresse égratignée comme d'une griffe de chat. Il était venu aussi le *Journal de la bonne ménagère* pour M^{me} Baesrode, le dernier *Fémina* pour Roselei et une lettre pour Arnold, l'ainé des garçons. Ceux-ci s'étaient enfin réveillés et on les entendait là-haut barboter dans leur tub. Roselei s'étonna : elle attendait depuis deux jours une lettre de la petite baronne Tols pour leur prochain polo et rien n'arrivait. Mais en Flandre, on prend le temps comme il vient ; s'il pleut, c'est que le soleil luira le lendemain, et elle cessa d'y penser. Hugo, lui, après avoir bu à longs traits un bol de café, prenait connaissance de son courrier. Il était abonné à des publications d'agronomie et d'économie domestique ; il se refusait à lire aucun journal politique, malgré son mandat de député. Il disait : « Je ne suis pas à la Chambre

comme homme de parti, mais comme paysan. » Et c'était vrai, il n'allait là que pour le bien de la terre et de ceux qui peinent à travailler pour elle.

L'un après l'autre, les garçons descendirent ; une différence d'âge légère les séparait. Mais entre l'ainé, Arnold, et le cadet qui s'appelait Baert, un quatrième fils leur était venu qu'ils avaient baptisé du nom de l'aïeul, Bruno, et qui se destinait à la prêtrise.

Justement la lettre adressée à Arnold annonçait son arrivée, avec quelques autres séminaristes comme lui, pour l'après-midi. Les frères maintenant riaient tandis qu'il lisait à voix haute : « Dis à nos chers parents que nous comptons bien leur arriver avec des fureurs de poulains lâchés ; nous avons besoin de dégourdir nos jambes. Nous descendrons au train ; inutile donc de faire atteler. Dis aussi à notre bonne petite Lei que si elle a des amis pour faire ensemble du croquet ou du tennis, nous tenons la partie. » Bruno avait toujours été un joyeux garçon.

On convint que Arnold irait prendre avec le break les filles du cousin Karels, le fabricant de chicorées, établi à un peu plus d'une lieue de chez eux. Elles étaient trois, grasses, dindonnantes et fraîches, très éprises de tennis.

Zabeth alors finissait de déjeuner et poussait un soupir de bien-être. Van Pède passait le coin de sa serviette sur sa bouche, estimant que la journée avait bien commencé. L'avocat allait faire un bout de correspondance dans la pièce qui joignait le « bureau » de Baesrode et de laquelle on avait fait la chambre de lecture. C'était aussi la pièce où les dames de la maison recevaient leurs visites : une large rotonde vitrée, récemment construite, aux clartés tamisées par des stores en paille, la prolongeait du côté des jardins, avec des fauteuils en bambou, en rotin, en osier, des petites tables gigogne pour y déposer les livres, et une table pupitre sur laquelle on pouvait écrire. Roselei, la première, avait eu l'idée de ces aménagements ; d'esprit éveillé, elle n'avait pas eu de peine à les faire agréer de sa mère, dont la jeunesse s'était passée dans une assez large aisance. Le grand Hugo seul avait montré quelque résistance : son cœur de paysan s'accommodait mieux de la rudesse où avaient vécu les siens avant lui. Ce paysan, il est vrai, était un homme d'initiative qui, en moins de trente ans, avait su faire du pachthof une exploitation modèle. Il réfléchit qu'après tout elles avaient raison et qu'une grande maison rurale,

perfectionnée en ses outillages et ses installations, n'était pas rigoureusement astreinte à perpétuer l'aspect patriarcal qui lui venait des autres âges. D'ailleurs, on n'avait touché qu'au rez-de-chaussée ; avec l'ancienne cuisine changée en salle à manger, la chambre de lecture prolongée en rotonde, le perron à trois marches s'ouvrant sur un hall où débouchait l'escalier et l'appropriation d'une vaste pièce où autrefois s'emmagasinait la semence et qui, deux fois l'an à présent, servait pour les grands dîners, la ferme s'était modernisée sans perdre tout à fait son caractère fruste et primitif.

III

Un peu avant que sonnât la cloche pour la grand'messe, le vieux landau, attelé d'une paire de forts chevaux brabançons, s'arrêtait devant le perron. Zabeth et sa fille, en robes et chapeaux clairs, gantées de fil blanc, prirent place, avec le commissaire et l'avocat en vis-à-vis. Les garçons, eux, étaient partis en avant. Baerens, la casquette plate de toile cirée sur la tête, en boule dans son complet marron, se hissa sur le siège : l'attelage passa la douve, et par l'avenue des châtaigniers, gagna la chaussée menant au village. Dans le matin bleu, ventillé de souffles chauds, les bêtes s'ébrouaient en capuchonnant et quoillant sous leur harnais de cuir jaune. On longea de petites bordes blanches à contre-vents verts, protégées de haies d'aunes. Là aussi, comme partout en terre de Flandre, le dimanche, un grand silence régnait. Personne dans les courtils : un poulain çà

et là avançait sa grosse tête par le vantail ouvert. Et puis, tout de même, il venait un petit enfant qui partageait sa tartine avec le chien : c'était doux comme une bénédiction du bon Dieu.

On commença à entendre plus distinctement les volées de la cloche, à travers le ronflement des roues et le claquement des ferrures. Un fossé tari, au talus fleuri de renoncules, bordait la route. Au passage quelquefois, l'ombre d'un feuillage de noyer, par dessus la chaussée ensoleillée, persillait les robes et les visages. Et Zabeth, à droite et à gauche, regardait courir les pâturages d'or, les champs de pommes de terre, les enclaves de céréales et de féveroles, sans rien dire, en bonne fermière qui pense au rendement. Le Commissaire essayait d'intéresser à ses vues administratives Roselei qui pensait à quelqu'un qui n'était pas là. On ne savait pas à quoi pensait « M^{lle} Adelin. »

Les Baesrode avaient leurs chaises dans le chœur, non loin de la pierre gravée où à la longue, sous le râclage des pieds, s'était effacé le nom de ce chevalier Josse Jasper Baesrode, leur ancêtre, retourné à la terre et qui avait habité la grande demeure rurale qu'ils occupaient eux-mêmes. La vieille foi du pays était restée en eux comme le

sang de la famille, comme l'âme religieuse du pays jadis éprouvé par la mer et tranquilisé avec le temps. C'était une dévotion simple et profonde, comme le sentiment de leur propre vie et qui toujours, chez Hugo, d'esprit large, s'était défendue de s'inféoder à la politique de parti. A la Représentation nationale, il parlait des vaches, des moissons, des semailles et des petits cultivateurs : on le voyait arriver dans son éternel veston gris, avec un grand chapeau de paille l'été et le reste du temps un large feutre mou, gris comme le veston, et il était là, entre les bourgeois et les socialistes, écoutant, les yeux pensifs sous ses broussailleux sourcils encore noirs, ses grandes mains rouges croisées sur le pupitre, devant lui. Il ne parlait que deux ou trois fois, au cours de la session ; mais ce qu'il avait à dire, il le disait avec simplicité et énergie, en homme de la terre qu'il était. Personne ne riait quand, d'un petit hochement de tête, il terminait sur un mot, toujours le même : « J'ai dit. » On avait plutôt le sentiment qu'à côté de tant de politiciens bavards disputant de petites choses éphémères qui ne comptaient pas dans l'ordre stable du monde, celui-là, venu du fond des labours, avec son grave visage tranquille comme les

bœufs et les chevaux, représentait quelque chose d'essentiel et d'éternel. Hugo Baesrode demeurait un paysan devant les pouvoirs comme il l'était parmi ses écuries et ses étables, comme il l'était aussi devant Dieu. Presque toujours, descendu de cheval à la porte de l'église, il se mêlait au petit tas noir des gens des petites fermes et entendait avec eux la messe matinale. Il leur donnait le bonjour en les appelant par leurs noms, comme des égaux. Les plus vieux le saluaient par son nom de Hugo, « mynheer Hugo, » en touchant leur casquette et il leur serrait la main. C'était aussi la messe des servantes et des garçons bouviers.

Mais à dix heures, c'était déjà une messe de bon Dieu de seigneurs : des carrioles amenaient les fermières des grosses fermes, à chaînes d'or sur leurs robes de soie, de lourds pendants d'or aux oreilles, comme des poupées de kermesse. On se trouvait là entre notables, les échevins, le secrétaire communal, le receveur des contributions, l'instituteur, et les moins riches s'étaient fait raser par le maçon, la veille ou tout au matin. A part l'odeur des fosses à purin qui arrivait des champs par les vantaux ouverts, il sentait un peu moins mauvais ce jour-là chez sainte Godlieve, patronne du village et de l'église.

De loin, entre le créneau des épaules, s'apercevaient, au bout de leur haute taille, les chapeaux de M^{me} Baesrode et de sa fille. Même agenouillées sur le bord de leur chaise, elles avaient l'air, dans le chœur surélevé d'un degré, pour les fidèles du bas de la nef, de grands portraits de famille encadrés par l'autel, les candélabres, les vitraux et le jardin fleuri des chasubles. Baerens, lui, du parvis, sa casquette de cuir verni entre les doigts, prenait sa part de la messe, une oreille aux répons des chantres, l'autre au cliquetis des gourmettes de ses bêtes arrêtées près du porche. Puis un des enfants de chœur secouait la sonnette, le curé élargissait le geste de la bénédiction et le flot ne sortait pas tout de suite : on voulait voir passer les Baesrode et leurs hôtes. Il y avait toujours là aussi quelqu'un qui regardait : c'était Alain Rippers, le fils de la ferme des *Six jeunes hommes*.

IV

Comme le landau, au large trot égal des limoniers, reprenait la chaussée, ils virent l'ainé des fils qui les saluait à grands tours de casquette et, tout en pédalant par les petits sentiers, leur faisait signe qu'il allait prendre à la descente du train « le curé, » comme à la maison on appelait déjà le séminariste. Il y avait trois bicyclettes à la ferme et Roselei parfois s'amusaît à monter en garçon. Mais une vieille rancune était restée au cœur du père pour ce cheval d'acier qui avait été le précurseur de la terrible concurrence de l'auto. Baesrode était avant tout éleveur, quoique d'esprit largement ouvert à toutes les formes du progrès. « Quand la mécanique aura tout envahi, disait-il, moitié sérieux, moitié riant, que deviendront nos Donder ? » Et pour se donner raison, il ne marchandait pas les chevaux aux siens. Zabeth avait les deux postiers du landau ;

elle montait aussi autrefois une alezane, produit de Donder I^{er} et de Princesse, une princesse passée reine et qui était encore une des mères réputées du haras. Une douleur qui lui était restée d'une côte cassée, l'empêchait de faire encore du cheval. Roselei avait son cob, parmi les trois autres qui servaient aux fils, les jours de polo.

Tandis que Baerens dételait, Van Pède père et fils allaient rejoindre Hugo dans la rotonde de la chambre de lecture. Enfoncé dans son fauteuil de paille, sans coussins, les jambes allongées devant lui, il lisait la dernière livraison de la *Revue agricole*, qu'il découpait à mesure avec le couteau à papier. Sur les tables, des journaux flamands et français étaient dépliés, d'une odeur d'encre fraîche. On se sentait là en communication avec le reste du monde : l'âme de la grande humanité, trouvant la porte ouverte, s'était installée dans ce lieu de méditation et d'échanges de pensées. On n'avait au surplus qu'à étendre la main vers les bibliothèques, aux deux côtés de la cheminée, dans la chambre de lecture, pour se retrouver au plein cœur des idées et de la sensibilité de l'époque. C'était cela aussi le signe du grand changement apporté par un siècle plus intellectuel chez les hommes vivant au sein de la nature.

Le vent du large avait passé dans les esprits comme il avait passé sur les étables, les granges et les champs.

M^{me} Baesrode et Roselei trouvaient toujours le temps de venir s'asseoir dans les rockings et de lire les livres que leur envoyait le libraire de Bruges. Cela se mêlait pour elles aux soins du ménage, aux travaux de l'ouvrage, à la surveillance des domestiques, au détail des activités intérieures. Chacun, dans la grande ruche, s'appliquait à une besogne déterminée. Arnold s'occupait du haras, Baert des étables, Nand des jardins, du potager et du verger. Le grand Hugo, lui, était la force centrale à qui tout aboutissait. L'été surtout, le lourd été de la fenaison et des moissons, comblait les jours et pesait sur la maison. On n'avait alors, pour se détendre un peu, que le dimanche ; ce jour-là, la grande main divine s'interposait entre la terre et les hommes.

Généralement du monde arrivait l'après-midi. Quelquefois on était dix et quinze, jeunes gens et jeunes filles, à jouer au tennis, au football ou aux quilles, à tirer à la carabine, à l'arbalète et à l'arc, à organiser des parties de carrousel et de polo. Roselei avec les garçons était elle-même comme un garçon. Cependant ce n'était plus tout à fait la

même chose quand arrivait le bon Alain Rippers.

Ce dimanche-là, ce furent d'abord les trois cousines qu'amena le break. Puis débarquèrent, en auto, les Dierens de Dierendonck, petits hobereaux qui à grandes bouchées mangeaient les restes d'un patrimoine autrefois considérable. Le baron n'aurait pas été fâché de céder à Baesrode sa métairie du vieux Tilleul, délabrée et par surcroît hypothéquée pour plus de la moitié de sa valeur. Hugo, les yeux vagues, répondait qu'avec ses quelques centaines d'hectares, il avait bien assez de terre comme cela. Au fond, comme il avait l'esprit avisé du paysan, il estimait que, quand le fruit serait mûr, il n'aurait plus qu'à le cueillir. Mais cette fois, il ne fut pas uniquement question de l'affaire : Dierens avait amené avec lui ses deux petits barons, d'une baronnie qui chez l'aîné, au long menu crâne d'ouistiti, avait à peu près vingt-trois ans d'âge. Lui-même, avec sa mince peau rose-bleue d'écaflote d'oignon, était un petit homme singulier, bègue et comme agité d'une danse de Saint-Gui perpétuelle.

— Ex-ex-cu-sez, mon cher dé-pu-té-si si la baba-ronne...

Celle-ci, énorme, d'une enflure de courge, ne quittait plus son fauteuil.

La partie de tennis, derrière le verger, dans le pré dont l'aire avait été égalisée, était déjà engagée. L'ouistiti, nul en tout, du moins maniait habilement la raquette : il joua avec Roselei et avantageusement lutta contre les séminaristes, à tour de rôle. C'étaient de bons enfants comme Bruno, aimant à rire, d'une gaieté d'étudiants lâchés. Leurs robes noires s'enlevaient par bonds lourds, spiralant au-dessus de leurs gros souliers à bouts carrés, parmi le vol léger des robes blanches.

Petit à petit la cour s'était emplie de carrioles et de tilburys. Hugo, en chapeau de paille et veston gris, toujours de son pas égal promenait les hommes, leur montrait le haras, la laiterie, les machines agricoles, tandis que la jeunesse partait jouer avec la fille et les fils de la maison et que M^{me} Baesrode conduisait les dames s'asseoir sous les charmilles. C'étaient encore là, après tout, des plaisirs de campagne entre gens simples. Il n'y avait que des êtres prétentieux comme ce Van Pède fils pour les trouver grossiers.

Au surplus, son parti était pris : même avec des chances, il ne sacrifierait pas sa petite

Peluche à cette grosse Roselei. Ses chances, d'ailleurs, il le reconnaissait, étaient singulièrement problématiques. Depuis deux jours qu'il était là à lui faire sa cour de joli homme, elle se montrait à son égard d'une indifférence décourageante.

Roselei avait une de ces âmes tranquilles de fille des Flandres, comme, entre les saules, les petites mares vertes que le vent ne ride pas.

« Rien à faire, conclut-il, affaire classée. » Mais son amour-propre restait blessé ; il se montra mauvais joueur, fut maussade, s'écarta du tennis après quelques coups de raquette et finalement alla s'échouer dans un des fauteuils de la rotonde où, en feuilletant des revues, il attendit impatientement l'heure du train qui le ramènerait à la petite femme aux ~~chapeaux~~ fous.

Et puis, il y avait toujours là Alain Rippers, ce gauche, doux et bon garçon qui tirait si peu d'orgueil d'être déjà mieux qu'un simple bon garçon. Car voilà, c'était la vérité : Alain manquait d'adresse aux jeux ; jamais il n'avait pu faire la partie au polo ; il montait à cheval comme un paysan qu'il était ; mais ce paysan-là avait fait une chose qui semblait au-dessus de sa condition et de celle de tous les paysans comme lui. Alain Rippers avait écrit de sa grosse écriture et avec de mauvaises plumes, un livre de petits contes où il mettait en scène l'humanité des hameaux, un livre qu'un paysan de Flandre comme lui, après tout, seul avait pu écrire et qui tout de suite avait mis son nom obscur en lumière. Chez les Van Pède, on avait beaucoup ri, naturellement, de l'aplomb de ce fils des fermes qui, sans diplômes, n'ayant fait que des études primaires, s'amusait à barbouiller du pa-

pier. Roselei, au contraire, et ses frères avaient relu cent fois l'histoire du petit conscrit qui, du regret de son village, meurt à la caserne et celle de la petite servante qui part pour la ville avec un sachet qu'elle porte sous sa chemise comme un scapulaire, un sachet où elle a cousu de la terre du champ ; et celle-là aussi mourait quand à la longue, poussière à poussière, la terre s'était mise à filtrer à travers les points de couture, laissant le sachet vide.

Il y avait comme cela une vingtaine de récits, d'une intimité et d'une émotion qui vous tiraient les larmes des yeux. Même le grand Hugo, un jour qu'il parlait des gens de la campagne à la Chambre, avait trouvé moyen d'en citer trois pages entières ; il l'avait fait de mémoire et tout d'une fois, comme quelqu'un qui a vécu profondément de la vie d'un livre.

Alain avait vingt-quatre ans : il était le fils des Rippers, les fermiers de la vieille métairie des *Six jeunes hommes*, une petite métairie de quatre chevaux et de dix bêtes à cornes. Le père étant mort, c'était lui qui, en bon fils, avec sa mère, une femme de soixante ans, s'occupait de la terre et des bêtes.

Bien campé sur ses pieds, les épaules larges,

ferme des reins, du biceps et du jarret, il présentait un type sain de la race comme les chevaux et les vaches de Baesrode, avec le poil blond et les yeux bleus, d'un bleu de fleur de lin, si doux et si clair sous le clair ciel des Flandres.

On ne savait pas comment lui était venue la manie d'écrire : il avait douze ans quand son père, qui était encore un homme solide en ce temps, déclara qu'il y avait dans la tête de l'enfant quelque chose qui n'était pas chez les autres : l'instituteur quelquefois lui prêtait des livres ou bien il regardait longtemps les images des vieux almanachs. C'était curieux aussi tout ce qu'il savait lire dans les prunelles des animaux. Et une fois il s'était mis à écrire une petite chose où le bon Dieu, descendu du ciel, arrivait dans un village donner la bénédiction aux chevaux, aux ânes, aux chiens, aux bœufs : à chacun il disait une parole que toutes les bêtes comprenaient et qui les faisait dodeliner la tête en poussant des cris variés ; et c'était comme cela qu'il leur était venu une voix pour parler et prier à leur manière, comme leurs grands frères, les hommes.

Il se trouva qu'un jour le petit conte parut dans la gazette du canton. C'est Alain qui fut bien étonné et même un peu honteux de voir là-des-

sous son nom de fils de paysan : il avait remis son *Bon dieu des bêtes* à son vieil ami l'instituteur ; celui-ci, sans rien lui en dire, l'avait envoyé au rédacteur de la feuille, lequel était son parent.

Ce fut le commencement. Comme à l'arbre il pousse une branche après une branche et que chacune à son tour porte un bourgeon qui donne sa feuille, il s'était mis à remplir de petits carrés de papier, le soir, à la chandelle, après avoir tout le jour hersé, labouré, ensemencé, fait les marchés à la ville, etc. A mesure qu'il achevait d'écrire une de ses petites histoires, il allait la lire à Roselei ou à ses frères ; mais c'était toujours Roselei qui disait si c'était bien ou mal. Et comme cela, un dimanche, le journaliste, qui était aussi imprimeur, était venu lui proposer de publier ses contes dans le journal en lui offrant de les réunir ensuite en volume, comme on fait pour les grands auteurs : et Alain avait appelé son livre *La Petite vie au hameau* et il s'en était bien vendu trois cents exemplaires à deux francs. Roselei avait senti battre son cœur.

Il était là maintenant avec les garçons, abattant les quilles sous le hangar où Hugo Baesrode avait fait établir le quillier. Les jeunes gens du village s'en allaient aussi tirer à la perche dans une

des prairies de la ferme, à une petite distance du verger. Alain, d'un bras sûr, envoyait sa flèche toucher le coq au bon endroit et abattait neuf aux quilles, huit fois sur dix.

La belle Roselei, dans sa jeune force, ne dédaignait pas non plus de s'escrimer contre l'oiseau, les jours où se réunissaient les archers du Saint-Sébastienhof. Il n'y avait pas un homme pour bander l'arc comme elle, tirant sur la corde de toute la longueur du bras, touchant presque de l'épaule la terre ; et puis la flèche partait, filait droit dans l'air. Dès sa petite enfance, elle s'était mêlée aux jeux de ses frères et des garçons de la famille ; elle avait lutté avec eux sur le pré ; elle jouait au football ; elle faisait des roses à la carabine Flobert ; elle nageait comme elle montait à cheval et comme elle chassait, avec l'héroïsme naturel de son rouge sang de campagne. C'était l'autre Roselei, celle-là, librement poussée parmi la grande vie d'une ferme, à côté des jeunes hommes dont elle avait presque la robustesse physique, et qui ensuite redevenait l'âme placide et reposée de la Roselei à la voix lente, aux yeux de rêve et de silence, au tranquille sourire qui, au coin des joues, faisait deux creux comme le remous d'une eau. Est-ce qu'elle n'était pas aussi une vraie fille

de cette terre flamande où, comme disait Baesrode, les belles filles sont plus belles qu'ailleurs ?

Enfin la chaleur tomba un peu : les séminaristes et le curé purent renfiler leurs soutanes qu'ils avaient accrochées à des branches. Les vols de robes blanches cessèrent de tourbillonner pour aller manger de la tarte et boire de la groseille ou du café sous les tonnelles où M^{me} Baesrode avait fait préparer un petit lunch. On était rouges comme les pivoines du jardin. Ce fut Roselei elle-même qui courut ramener Alain et les garçons du jeu de quilles. Elle ne trouva pas tout de suite l'avocat qui avait quitté la rotonde et fumait des cigarettes sur la route en pensant à Peluche. Il avait fallu réveiller Van Pède père qui, depuis le dîner, ronflait à poings fermés sous les pommiers, la tête dans son mouchoir. Le baron, lui, suivait son idée : il avait pris le bras de Baesrode, et même on peut dire qu'il s'y pendait comme un petit singe à une grosse branche, et il ne cessait plus maintenant de lui reparler de sa ferme Du Tilleul et de vanter les mérites de son aîné. Il était un peu comme un tireur qui voudrait mettre sa balle dans une cible et puis dans une autre en se disant qu'il arrivera toujours un moment où il la mettra dans le mille. Hugo voyait venir le vieux renard et riait au dedans de lui.

Après tout, ce n'était là qu'un dimanche parmi tant d'autres pareils, pour le pachthof des Baesrode : il fallait assister à un dimanche de polo pour avoir une idée du bruit et de la gaité qui régnaient là certains jours. Il venait alors des fils des grandes fermes à six lieues à la ronde et la petite baronne Tols, de son côté, amenait un jeune lieutenant, son parent, très bon joueur. On n'avait pas de peine à former les deux équipes : Roselei était dans un camp avec le lieutenant et deux autres partenaires ; la baronne dans l'autre avec Nand, Arnold, ou l'un des fils des grandes fermes. Quelquefois c'était Hugo Baesrode lui-même qui était l'arbitre : il se tenait près des deux poteaux, monté sur son grand bai brun.

Aussitôt la balle lancée, les petits chevaux, en vis-à-vis par rangs de quatre, partaient d'une volée ; toute l'affaire était d'envoyer la balle dans le

camp ennemi : les maillets au bout des longs manches de bois tournaient par dessus les têtes : on entendait leurs coups secs frapper la boule qui filait, sautait, avait l'air d'un rat entre les pieds des chevaux. C'était merveilleux comme les petites bêtes virevoltaient en plein galop, semblant jouer là pour leur compte, avec des ébrouements qui étaient pareils à des rires. Par moments, on ne voyait plus qu'un tas de poils qui passait en trombe, avec des éclairs de ferrures en l'air et toujours le moulinet des maillets comme de grandes pattes de faucheux. Tantôt un camp ou l'autre parvenait à renvoyer la balle par delà les colonnes, dans le camp ennemi. On le savait tout de suite à la clameur qui s'élevait : les cobs alors jetaient leurs têtes en l'air comme des drapeaux. Hugo criait le point. Il fallait un nombre préfixé de points pour gagner. Et puis de nouveau, les petits chevaux partaient, cabriolaient, tournaient, faisant sauter leurs cavaliers comme des bouchons de liège jusqu'au moment où un cri plus fort que ceux qui avaient précédé signalait la victoire définitive. On s'amusait bien, le reste de la semaine, entre cobs, dans l'écurie à se raconter ces exploits.

Tout alors rentrait dans l'ordre : la ferme re-

prenait son train, redevenait la grande ruche en travail sous les jours vermeils. Les cours ronflaient, les essieux grinçaient, les vaches repartaient pour la prairie, des valets menaient les chevaux du haras à l'abreuvoir ou les faisaient trotter sur la piste. Après la vente des six étalons, dernièrement achetés par un marchand allemand, il en restait encore huit à l'écurie. En comptant les juments, les pouliches, les poulains, les cobs, les chevaux de trait pour l'exploitation, c'était une cavalerie d'un peu plus de soixante-dix bêtes, toutes saines d'œil, de bouche et de poil. Les poulains à grosses têtes et jambes en échalas, jusqu'à la tombée de la nuit s'éparaient et gambadaient à côté des mères, dans une des prairies clôturées. De petits taureaux se faisaient les cornes en râclant les pieux ou, déjà combattifs, les yeux torves et battant de la queue, s'accoulaient, leur muflé court à ras du sol, dans le pré où étaient les génisses et les vaches laitières, toutes bien en point, la robe claire, rousse ou mouchetée de tons de fleurs.

Les étables, dans l'énorme cour en pente, feutrée de son pailler central, faisaient retour sur la ligne des écuries, également spacieuses, claires et aérées les unes et les autres. Une des étables

était pour les mères et leurs veaux ; les taurins avaient la leur ; le tauril des grands taureaux générateurs s'ouvrait par des couloirs, autant de couloirs qu'il y avait de taureaux, sur des enclaves où les taures leur étaient amenées. Comme un fleuve, l'énorme sève animale coulait là, propageant les races et accroissant les dynasties. Les puissants porcs épineux habitaient plus bas un rang de soues communiquant avec des cours aux relents aigres et chauds : là traînait dans la paille le ventre des truies et ballait la ribambelle des petits gorets roses, la queue en tirebouchon. C'était vraiment la grande arche de vie, nombreuse en espèces réputées, avec sa rumeur vaste de ménagerie ronflante et gorgée où tout à coup, comme un rappel des faunes de la savane, haletait l'amour furieux des mâles. Par là-dessus, aux fumiers épais, piaulait, gloussait, cacardait, fanfarait la volaille des basses-cours, oies, jars, pintades, poules, éventés par le vol tournoyant des pigeons et balayés par la traîne d'or et de pierreries des paons. Et les sabots en tous sens battaient ; on entendait ruisser l'eau des pompes dans les abreuvoirs ; six servantes travaillaient à la laiterie, tenant fraîches les jarres, barattant le beurre et en emplissant les cuvelles,

écurant la dalle et les seilles. Dans la forge, tintait l'enclume ; le charril résonnait des coups de marteaux sur les jantes et les essieux. Le rabot et la scie hiaient, stridaient, râpaient dans le hangar. Il y avait toujours dans une maison comme celle-là quelque ouvrage gros ou mince à terminer et qui avait son cri et son bruit différents des autres.

Si dans un troupeau il y a les moutons, il y a aussi, pour les maintenir dans le bon chemin, le berger et ses chiens. M^{me} Baesrode surveillait la laiterie comme Baert avait la garde des étables et Arnold celle des écuries, comme Roselei s'en allait dire aux abeilles des ruches la bonne parole qui les rendait soumises et charmées. Quelquefois on entendait venir le pas du grand Hugo ou bien il était derrière vous au moment où on s'y attendait le moins. On pouvait être sûr que déjà il avait fait le tour du domaine, inspecté les granges, les champs de blé, les prairies et le bois, réparti le travail entre tous et terminé un marché avec l'un ou l'autre marchand. Tous les jours il en venait pour les chevaux, les vaches, les nourrans et le reste. Et Baesrode trouvait aussi le moyen d'aller acheter ses machines à la ville et d'assister aux séances réglementaires de la Chambre.

La grande demeure ne chômaît un peu qu'à l'heure de la méridienne ; la cuisine servait de réfectoire aux serviteurs et aux ouvriers ; ceux-ci étaient réunis autour de la vaste table, au nombre de vingt ou trente selon la saison, sans compter les aôûterons embauchés pour la moisson et qui, ceux-là, mangeaient aux champs. Hugo avait voulu que ce petit peuple d'hommes et de femmes levés à l'aube et harassés déjà par les travaux de la matinée, connût avant les maîtres la détente et le réconfort du repas qui coupait la journée. Zabeth et Roselei de leur côté veillaient à ce que la nourriture fût abondante et que l'ordre et la propreté qui régnaient partout dans la ferme fussent également la loi qui régissait cette réunion d'êtres rudes. Il leur était défendu de blasphémer Dieu et une courte ablution au lavoir leur rafraîchissait le visage et les mains avant qu'ils se missent à table.

Baesrode et sa famille s'atablaient alors à leur tour ; le père, debout, disait les grâces, que les autres écoutaient, les mains jointes. Pendant une heure, dans le grand silence de sommeil des bêtes et des gens, ils goûtaient là une intimité et un délassement. Un peu de gravité se mêlant à tous les actes d'une maison dont le chef lui-même

parlait peu, une sérénité confiante apaisait les visages et mettait dans les yeux une clarté de vie égale et limpide. Puis Hugo, presque toujours parti au matin avant le passage du piéton, dépouillait le courrier qu'il trouvait en rentrant tandis que M^{me} Baesrode faisait un somme et que Roselei, en étouffant un peu le bruit, jouait au piano un des huit ou dix morceaux qu'elle connaissait. Généralement c'étaient des chansons de pays : ni Baesrode ni sa femme n'y étaient insensibles, et quelquefois un des fils passant par la cour, les reprenait en sifflant. Le piano, au bout d'un instant, lui-même se taisait. Roselei allait à ses abeilles en emportant sa corbeille à ouvrage ou un livre qu'elle lisait à l'ombre d'une des tonnelles du jardin. Il arrivait des fois que le livre ne l'intéressait pas jusqu'au bout : elle n'avait jamais rien compris aux romans de Paris. Comme elle connaissait l'anglais, c'était plutôt de ce côté que lui venait la petite émotion d'humanité qu'elle demandait à la lecture. Celle-ci était en somme pour elle une occasion d'être un peu seule avec elle-même ; mais le zoz des abeilles parfois à la longue l'engourdissait. Toute la terre du reste semblait dormir dans le lourd été de

la ferme. On ne sait pas d'où ensuite venait le réveil ; de nouveau les sabots rabotaient le pavé sonore ; les attelages roulaient ; la vie à grandes ondes bruissantes reprenait son cours.

VII

Autour des quarante ruches orientées au soleil et abritées des pluies par un mur en briques, un jardin d'essences sucrées avait été planté, abondant en phlox, en asters, en spirées. Le rucher, avec son toit incliné et ses parois en planches, alternait l'alignement des cônes en paille et des ruches à cadres, celles-ci peintes en bleu comme les planches des parois, à cause du goût des abeilles pour cette couleur. Un bosquet de troènes, de syringas et d'acacias bordait la brique ensoleillée où s'ouvraient leurs palais d'or ; elles vivaient à l'abri du vent et du bruit, dans la paix parfumée de l'enclos fermé d'une porte à claire-voie.

Roselei s'approchait librement des ruches, les maniait, en renouvelait les cadres : les abeilles la connaissaient et ne se défiaient pas. Quand Alain venait, ils allaient ensemble les voir travailler ou, comme des boules métalliques, rebondir par

l'air. Non loin un banc avait été taillé dans un tronc d'arbre abattu : ils s'y asseyaient et souvent, sans rien dire, demeuraient là un long temps, baignés d'air, de lumière et d'aromes. Ni l'un ni l'autre ne s'occupaient de savoir quel était le sens de leur vie et pourtant, sitôt qu'ils étaient à deux, leur vie était comble comme si ensuite il n'y avait plus rien à désirer pour eux.

Alain aussi possédait des ruches ; il en avait dix et il savait l'art de les charmer en sifflant du bout des lèvres une petite chanson. C'était très doux, comme le vent de l'été : aussitôt les abeilles devenaient soumises ; il n'avait pas besoin de les enfumer comme font les autres. Roselei aimait sa petite chanson : quand elle relisait *Les Petites gens du hameau*, elle croyait l'entendre vibrer à travers les lignes.

L'âme de la Flandre corne en ses pâturages et mélodieusement bruisse en ses ruches. Quand par-dessus la barrière, quelqu'un ôte sa pipe de sa bouche et aspire longuement l'odeur de lait du troupeau ou qu'il oublie les heures à regarder aller et venir les abeilles, on voit bien que celui-là est un vrai Flamand : la terre peut bien alors travailler toute seule ; le temps coule comme l'eau et le vent.

C'était une chose si profonde qu'ils sentaient là, à deux, quand ils étaient devant les ruches. Alain, qui connaissait si bien le cœur des gens des hameaux, peut-être aurait pu décrire cela. Un homme de son âge vivant à la campagne dans l'éveil des mille sensations que procure la vie de la nature, trouve partout des correspondances. Les petites reines un jour s'en vont avec l'essaim par les airs, comme l'épousée avec le mari part habiter la ferme où ils s'aimeront et auront des enfants. Voilà, oui, la ruche fait penser à l'amour, à la famille, à un mystère très doux et éternel.

Alain Rippers aurait pu concevoir un tel sentiment ; mais près de Roselei, il ne pensait plus à rien ; ses idées étaient vagues et indéfinies comme au matin les ciels de Flandre avant que le soleil ne perce le brouillard. S'ils parlaient, c'était des choses les plus habituelles de la vie : ils n'avaient pas besoin d'exprimer quelque chose de défini pour sentir venir à eux la joie du paysage, de l'heure et de la vie. Ils avaient ensemble le sentiment qu'ils auraient pu rester là pendant des journées, sans éprouver le moindre ennui ni même le désir d'aller voir ce qui se passait par dessus la haie. C'était cependant cette même Roselei qui jouait

au football et au polo, comme un garçon. Quant à lui, il oubliait volontiers qu'il était l'auteur des belles histoires dont Hugo Baesrode un jour avait parlé à la Chambre comme il l'eût fait de quelqu'un qui eût inventé une machine agricole nouvelle ou réalisé pour les populations de la campagne un sûr moyen de décupler le rendement du champ. En sorte qu'il n'y avait plus là que deux êtres qu'une grande affection naturelle rapprochait, tous deux jeunes, sains et beaux, comme une fille et un garçon nés du même sang.

Entre les Baesrode et les Rippers, du reste, la différence des conditions jamais n'avait été bien sensible. L'estime et l'amitié que Hugo Baesrode avait toujours eues pour le vieux fermier, homme de bien et échevin de la commune, il les avait reportées sur le loyal garçon, reçu presque en fils dans l'ancien domaine des seigneurs.

Cependant Alain ne pouvait oublier la supériorité d'un homme comme le grand Hugo sur tout le petit monde des paroisses : il était vraiment resté, dans la vie, l'humble garçon qui, une ou deux fois la semaine, avec les compliments de sa mère, s'en venait apporter à M^{me} Baesrode une douzaine de beaux œufs frais dans un petit panier ou bien une couple de jeunes pigeons ou

des fruits ou encore un bouquet de grosses pivouines ou de roses d'un sang rouge-bleu. Sa mère et lui faisaient, en toute simplicité de cœur, ce léger présent et personne ne riait : chacun donne selon qu'il peut, et Alain toujours s'en allait avec un chaud remerciement.

A leur âge ils étaient encore deux enfants innocents qui se regardaient franchement dans les yeux sans penser à mal,

Il avait dit un jour :

— Roselei, vos yeux sont comme des miroirs : j'y vois passer les nuages et trembler les feuilles des arbres.

Alors, par jeu, elle lui avait demandé :

— Alain, regardez un peu si vous ne voyez pas aussi le gros bateau qui passe là-bas dans le canal.

Elle l'avait dit si sérieusement qu'on aurait cru vraiment qu'un bateau glissait par dessus les prairies, au bas du ciel. Et seulement, après, tous deux avaient ri.

VIII

Le bon Alain, à quelque temps de là, aurait eu fort à faire s'il lui avait fallu regarder passer les nuages dans les claires prunelles de la fille des Baesrode. Il en était venu un si grand nombre que c'était comme si toutes les barques de la mer s'étaient mises à naviguer par le vaste ciel de pluie. Chaque fois qu'on regardait au-dessus de soi, c'étaient de grandes voiles grises qui battaient, ou bien un steamer avait l'air de vomir des tourbillons de fumée par ses cheminées ; d'autres fois c'était la mer tout entière qui, d'une fois, semblait passer là-haut, avec ses vagues, ses écumes, ses navires et ses poissons. Les gens des fermes, eux, arrivaient sur le pas des portes et regardaient pleuvoir. Il y avait tout de même trop longtemps que la terre avait soif : le bon Dieu avait écouté la prière des cloches et les petits anges avaient ouvert les robinets, comme ils disaient. Maintenant chaque goutte d'eau était une pièce de cent sous pour les champs ; les épis aussi de leur côté re-

gardaient là bas à l'horizon si cela durerait un peu de temps encore ; ils ne demandaient qu'une petite semaine, après quoi ils feraient tout seuls l'effort pour arriver à maturité. Tout le monde en somme était content, les bêtes au pâturage, les chevaux par les routes, les coquelicots et les bluets qui se préparaient pour le reposoir de la procession, le jour de la Fête-Dieu. Il n'y avait que les abeilles qui se plaignaient ; la terre sentait bon le thym, le mélilot, la tanaïsie, l'orpin et toutes les bonnes essences douces-amères, comme si une grande bouche de là haut s'était mise à souffler sur les petites braises parfumées des casolettes. Et elles étaient là sur les seuils, dans leurs robes d'or, se troussant, mais n'osant sortir. Quelquefois une se risquait, piquait droit dans l'air pour juger de l'état du ciel, mais presque aussitôt elle était obligée d'entrer dans l'une ou l'autre corolle pour attendre que le gros de l'ondée eût passé. Les fleurs, avec des soins bien-faisants, doucement la séchaient, lui faisaient une écharpe de pollen et garnissaient ses petits paniers avant de la renvoyer à la ruche. Le pis, c'est qu'il arrivait parfois un gros moine de bourdon goulé qui ronflait dès l'entrée pour annoncer qu'on lui mit la table. Un papillon en

habit de nankin alors arrivait regarder du balcon d'une feuille et se mettait à rire en remuant ses antennes. Quand Alain contait cela dans ses petites histoires, il avait l'air d'être lui-même de la maison.

Il plut ainsi pendant dix jours : l'ondée pénétrait jusqu'au cœur de la terre ; la petite forêt ligneuse des racines sous le sol gras s'étirait comme des enfants au bain. Et puis le chat à pattes de velours commença à traverser la cour ; on sut ainsi que le beau temps allait revenir. Un peu de soleil vint d'abord et puis un peu d'ombre, comme femme et mari. Si Alain avait regardé dans les yeux de Roselei, il aurait vu s'en aller les derniers nuages. Toutes les barques du ciel encore une fois étaient reparties pour là-bas, pour la vraie mer, et d'invisibles mains s'employaient à repeindre le grand ciel en bleu. Jamais le pays n'avait été aussi beau : les petites arches de Noé du bord des routes, avec leurs murs au lait de chaux et leurs volets verts ou bleus, avaient l'air de grosses touffes de fleurs. C'étaient les petits jardins qui étaient heureux ! Les grands pavots blancs disaient bonjour comme les petites sœurs de l'école quand elles passent, les mains dans leurs manches, en inclinant leurs cornettes.

Alain, pour se rendre au pachthof, prenait le chemin le plus court et s'en revenait par le chemin le plus long. Il pouvait ainsi songer tout à l'aise aux abeilles de Roselei. Il suivait d'abord le long ruban de chaussée qui, sous les grands ormes, avec ses larges pavés gris, s'en va vers la ville. Les poulains, quand il passait, arrivaient jusqu'à la barrière, avec leurs grosses têtes lourdes et leurs raides jambes en piquet, comme les chevaux de bois du carrousel, les jours de kermesse ; et puis en lançant des ruades, ils repartaient têter les belles juments aux ventres polis et aux clairs yeux de bonnes nourrices.

Un petit fossé d'irrigation les séparait du pâturage des vaches, touffu et émaillé comme un tapis. Elles aussi, en balançant leurs fanons et soufflant des naseaux, arrivaient le regarder par

dessus la clôture, comme des femmes curieuses ; et d'une petite tape il chassait les grappes de mouches pendues à leur flanc ou leur caressait le muflle ; et un petit instant ils étaient là ensemble, comme une même humanité. Quelquefois il disait une parole qui se rapportait à l'immense bonté des bêtes et les vaches remuaient les oreilles comme si elles l'avaient compris. On peut bien dire que l'âme des Flandres alors tout entière passait dans le bon fils de la ferme des *Six jeunes hommes*. Et les chevaux, les belles vaches couleur de beurre et de lait, les prairies et par delà, toute la terre jusqu'à l'horizon appartenaient à Hugo Baesrode.

Il admirait dans sa simplicité, que cela fût ainsi puisque, aux mains d'un maître comme celui-là, une telle faveur se changeait en bénédictions pour tout le monde. Le pays aujourd'hui rapportait dix fois ce qu'il rapportait autrefois : de toute la contrée jusqu'à Bruges, il était le plus riche en cultures et en troupeaux. Quand Hugo passait à cheval sur la route, il pouvait jeter à droite et à gauche le coup d'œil du maître. Si quelque chose n'était pas à son goût, il entraît dans les fermes et disait ce qu'il avait à dire. Parfois il avançait au paysan l'argent nécessaire à l'achat des nou-

velles machines. Là-bas, à la Chambre, il défendait la petite propriété contre la grande : celle-ci ne le lui avait jamais pardonné. Il espérait sous la forme des syndicats, déterminer une ligne défensive des fermiers contre ce qu'il appelait la terre morte des seigneurs. Il disait que la terre est sacrée à la condition qu'elle vive et qu'elle appartienne à celui qui la cultive : il n'admettait d'autre droit sur elle que le travail.

Alain maintenant quittait la grand'route et s'engageait dans l'un des chemins de traverse qui desservent l'intérieur des terres. Sous les grands feuillages, derrière les haies taillées ras, étaient les petites fermes avenantes et fraîches avec leurs animaux, leurs cultures, leurs meules de foin et de paille, comme des paradis terrestres. Tout semblait repeint à neuf depuis les dernières pluies ; il se disait qu'il n'y avait pas un endroit au monde où il faisait si bon vivre, et à voir le travail de chacun qui à la longue avait fait le sol fertile et gras, avec ses carrés de céréales et ses enclaves de pommes de terre, de fèves, de pois, d'oignons, de choux, il trouvait aussi, comme Baesrode, que la terre ainsi cultivée était de la chair vivante, la chair même du paysan, et que ce que celui-ci en tirait était comme les enfants sortis de lui. Il était

un peu honteux alors de tout le temps qu'il passait à noircir du papier quand il n'y avait jamais assez de bras pour retourner les sillons. L'ombre, là où il passait, duvetait tièdement le sentier, semait des petites fleurs lilas sur le pis des vaches, ajoutait d'un dessin de guipure l'échaudage des maisons. Il songeait : « Le seigle de Paridaens sera mûr avant le nôtre ». Ou bien : « Le froment de Verriest n'a pas profité ». Et quelquefois il cassait un épi qu'il roulait dans sa paume et dont il mangeait le grain d'or. Et ensuite, tout doucement, sa pensée encore une fois s'en revenait vers Roselei.

Lui comme les autres, à présent était prêt pour la moisson : avant quinze jours le champ serait à couper si le bon temps continuait. Avec le valet et la servante comme au temps du père, il tâcherait de suffire à la peine. Mais les faucilles étaient ébréchées et vieilles, il lui faudrait aller se remonter à la ville ; et on ne sait pas pourquoi il lui venait là-dessus l'idée d'une petite chanson où les faucilles se mettaient à radoter entre elles comme de vieilles gens.

A la ferme, il trouvait en rentrant la mère écrémant le lait ou nourrissant d'une bouillie de son ses veaux à l'engrais. C'était une vieille femme

triste et qui pouvait dire, au mal qu'elle sentait dans ses jambes, le temps qu'il ferait le lendemain. Elle avait été une des belles filles du pays ; mais l'âge, les fatigues, le regret d'avoir perdu son mari, en la ridant et la fléchissant, ne lui avaient laissé que la beauté limpide des yeux, comme les bêtes au pré. Cependant elle était restée la bonne ouvrière mêlée dès l'aube à la vie de la maison et qui trouvait encore le moyen de bêcher son jardin et de soigner ses vaches quand elle avait fini avec les gens. Jamais on ne l'avait plus vue rire depuis la mort du fermier : son âme était une chambre aux volets clos où la joie du dehors n'entrait plus. Quand Alain était à la ferme, ils ne se disaient pas six mots de toute une journée, bien qu'il fût pour elle un vrai fils et qu'elle l'aimât comme si elle continuait à le porter en elle. Il avait, à côté de la sienne, une grande chambre sous le plancher du grenier et dont la fenêtre à petites vitres carrées s'encadrait du feuillage d'un poirier en espalier. Il trouvait toujours sur les planches de l'armoire son linge, ses camisoles et ses chaussettes en bon état. Elle veillait aussi à renouveler l'eau bénite dans le bénitier, sous la branche du dernier dimanche des Rameaux.

Au matin, en se levant, le bon garçon voyait

une petite ombre trembloter sur ses draps de grosse toile ; c'était le vol d'un ménage d'hirondelles qui depuis trois ans revenait nicher au-dessus du croisillon. Il entendait aussi les pigeons gratter et roucouler dans le pigeonnier au-dessus de sa tête. Les pigeons étaient une des passions du village : une fois un de ses colons était rentré le premier de Paris et avait eu le prix. Mais depuis qu'il faisait ses petits contes, il n'allait plus sur les routes, en bras de chemise, le nez en l'air, regarder s'ils auraient le bon vent. En ce temps aussi, il lui arrivait d'aller boire des petits verres au local de la société, avec les amis. Tout cela lui avait passé : il n'aimait plus que ses ruches. Le dimanche matin, après la messe où de loin il voyait doucement remuer le chapeau de Roselei, il restait une heure et plus planté devant ses abeilles, dans l'odeur vanillée du jardin. Elles entraient au cœur des grandes clochettes bleues, suçaient le chèvrefeuille, rebondissaient très haut par dessus les toits de l'étable. Il les suivait longtemps des yeux, il s'imaginait qu'elles allaient là où allaient ses pensées. Et encore une fois, il lui venait le sujet d'une de ses petites histoires : il ne l'écrivait qu'après l'avoir longtemps roulée dans sa tête.

Une petite ferme comme la sienne vaut mieux pour la méditation que le bruit et l'affairement d'une grande exploitation comme celle des Baesrode. Du moins il le disait : il s'y sentait plus près de soi-même, dans la petite ruche silencieuse de l'âme. Roselei riait de l'entendre parler ainsi, disant, de son côté, que c'était après tout une question d'habitude : l'escargot va avec sa maison sur le dos, mais l'écureuil a besoin de toute la forêt pour vivre. A son tour il riait, lui toujours sérieux :

— C'est vrai, disait-il, je suis l'escargot, moi.

Un jour qu'il était dans le charril, fixant avec des clous la bande d'une roue de charrette, il entendit un grand vacarme dans la cour. Toute la poulaillerie apeurée battait de l'aile et fuyait devant le piaffement de Carlintje, la petite jument de Roselei, entrée en tempête avec sa maîtresse sans selle sur son dos. Elle lâchait la bride, le cheval s'arrêtait net et les cheveux dénoués et flottants, elle sautait bas, retombait sur la pointe de ses bottines, en petite amazone sauvage qu'elle était. Sa jument était à la fois pour elle un jeu, une camaraderie, une habitude, la chose vivante qu'elle sortait de l'écurie quand elle allait aux fermes visiter ses malades ou simplement qu'il

lui passait la fantaisie de faire un petit temps de galop.

Carlintje, la bride pendante, se mettait à brouter une botte de foin tandis que Roselei entrait dans la cuisine et disait à Siska Rippers en train de peler des pommes de terre :

— Dag, moederke (bonjour, petite mère).

C'était si insinuant et musical, avec le son de cuivre clair de sa voix !

A Alain, qui là-dessus arrivait les rejoindre, elle faisait part ensuite de la grande nouvelle. La petite baronne Tols et son cousin le lieutenant, étaient venus la veille lui demander de représenter une des princesses de la cour dans la figuration d'un cortège où se voyait Philippe le Bon faisant sa Joyeuse entrée dans Bruges : son père prêtait les plus belles bêtes du haras : elle-même monterait une des grandes juments primées : mais il lui fallait un servant d'armes qui se tiendrait à la tête du cheval, en habits de parade comme elle-même ; et elle lui demandait :

— N'est-ce pas, Alain, que vous ferez bien cela pour moi ?

Alain tout à coup se trouva loin de ses abeilles : il était devenu très rouge ; il se sentait un peu honteux à l'idée de paraître en public sous

des ors et des chamarrures, lui le paysan, le fils des *Six jeunes hommes*. Mais enfin, puisqu'elle le voulait.... Ce qui lui rendait aussi quelque assurance, c'est que rien ne pressait : la fête serait pour septembre : on avait devant soi plus de deux mois. La « moederke », elle n'avait encore rien dit et, assise sur une petite chaise basse, elle passait les mains l'une sur l'autre avec un bruit de râpe.

— C'est que... fit-elle enfin.

Et seulement un peu après, elle achevait sa pensée :

— Est-ce qu'il nous faudra payer sur notre pauvre argent ce riche costume ?

Roselei ne riait pas comme l'eussent fait les autres filles riches. Elle savait quel travail représente la moindre dépense pour les gens de la campagne. Elle dit simplement que la petite mère pouvait être bien tranquille à cet égard. Et elle les regardait l'un et l'autre de ses yeux droits, les narines encore un peu agitées par le petit vertige de la galopée. Peut-être elle pensait qu'elle eût été aussi bien dans cette petite ferme fraîche, sentant bon le lait, que dans leur grande maison de seigneur. Roselei était une fille comme cela.

Elle conta qu'un marchand était venu le matin et avait acheté six pouliches. Un autre avait fait

marché pour les veaux. Le père allait essayer une nouvelle baratteuse. On n'avait plus revu les Van Pède depuis l'autre jour, mais le baron Dierens était revenu avec son fils. Là-dessus elle riait, la bouche ouverte, comme si elle allait ajouter quelque chose, mais ses yeux rencontrèrent ceux d'Alain et elle ne disait plus rien. Et puis une demi-heure passa : quelquefois il entra une guêpe qui se mettait à piquer des cerises sur l'armoire.

Moederke, pour ne point rester à rien faire, était allée prendre une paire de bas qu'elle reprisait à la boule près de la fenêtre. Mais tout à coup Alain dit à Roselei qu'une des ruches était en rumeur depuis que la nouvelle petite reine était partie. Ils se levèrent et entrèrent au jardin ; au bout se trouvait le rucher sous son toit de tuiles. Toutes les abeilles étaient dehors et fluctuaient en longs remous, comme un fait civique vide à la rue les maisons d'une ville : l'odeur du miel fermentait plus fort ; et elles échangeaient des nouvelles, d'un long bourdonnement comme le bruit du vent dans les peupliers. Il n'eut pas besoin de siffler sa chanson, cette fois, tant elles étaient occupées d'elles-mêmes. Il était content : depuis un peu de temps, les mâles con-

sommaient tout le miel ; la reine, en les entraînant dans son vol, en avait débarrassé la ruche.

— Oh ! fit-elle, j'avais quelque chose à vous dire, Alain. Hier encore le baron est venu : son fils aîné l'accompagnait... Devinez un peu pourquoi.

Alain d'abord haussait les épaules et soudain devenait très pâle et ses lèvres tremblaient. Elle vit ainsi qu'il avait deviné.

— Oh ! Alain ! fit-elle, le fils Van Pède aussi aurait voulu... Est-ce croyable ?

Et sans cause, elle avait envie de pleurer.

Alain, lui, était demeuré sans rien dire, et il regardait devant lui, très loin. Il ne pensait plus à ses abeilles.

— C'est mère qui me l'a dit, fit-elle, et elle m'a demandé ce que je pensais de ce jeune homme. « Rien », ai-je répondu. Et elle a ri en disant : « Il n'y a pas autre chose à en penser ».

Encore une fois passait un petit silence et Alain disait faiblement :

— Il faudra bien que cela arrive une fois ou l'autre, Roselei.

Comment cette parole avait pu passer par ses lèvres, il s'en étonnait maintenant ; et elle se

mettait à effeuiller les pétales d'une rose à demi fanée, en disant :

— Jamais je ne me marierai, Alain.

Il sentait se gonfler son cœur et il était heureux.

Baesrode commença d'abord : ses faucheurs étaient toujours les premiers à se mettre au travail. Comme il se servait d'engrais puissants, son blé était lourd et précoce : il avait les plus belles terres du pays. Elles s'étendaient à l'est de la ferme, alternées en seigles, en froments, en orges, en sarrasins et en avoines comme un torrent d'or, de vermillon et d'argent roulant jusqu'à l'horizon. Un matin les hommes, avec leurs pierres à battre le fer, les enclumettes et les faucilles, arrivèrent. L'énorme champ fumait sous la boule rouge du soleil, encore bas dans le ciel et aussitôt ils se mettaient à frapper devant eux. On était dans la grande chaleur d'août : la campagne brûlait ; à midi de hautes flammes blanches pesaient, immobiles. Eux, à travers les blés, comme à travers le frissement des écumes d'une mer, poussaient droit, leur poitrine velue à nu sous les chemises, comme des nageurs. A

chaque anhelée, tout l'espace en feu leur entraît dans les poumons : ils avalaient du soleil, de la braise et de la terre ; leurs gorges étaient râclées par le chaume et la poussière du grain mûr. Cependant à peine ils relevaient la tête, maigres, secs, calcinés, tournoyant dans les remous vermeils toujours plus avant, avec le poids lourd de l'immense ciel sur leurs épaules. Comme du fond de grands trous de soleil, montait le crissement du fer battu et puis encore une fois les faucilles tapaient. Par avalanches, les torsades d'or et d'argent croulaient, jonchaient le sol partout où ils passaient. Ils marchaient, piétinaient la vie et la sève de l'été, éclaboussés à longs jets d'un sang de soleil, rouges des pieds à la tête comme des tueurs. Quand le soir arrivait, ils pouvaient enfin regarder : le sol sur un grand espace était mort derrière eux ; et il semblait qu'une faible distance les séparait seulement de la grosse boule pourpre qui là-bas descendait. Encore une fois la terre fumait comme une chair immergée dans un bain ; et alors, dans l'ombre claire où commençait à monter la lune, ils goûtaient la douceur de sentir le petit vent frais passer sur leurs peaux cuites. Ils comptaient qu'ils en auraient ainsi pour dix jours.

Maintenant la maison connaissait les grands jours et les courtes nuits. Maîtres et valets, levés à l'aube, se couchaient aux dernières clartés. Une odeur de blé et de sueur leur restait aux habits ; il sentait bon le froment, le pain et la vie dans les chambres. L'âme chez tous était haute, légère, joyeuse : surtout aux premières heures, dans le matin frais, on était en paradis. La terre alors était encore humide, toute parfumée d'un arôme de thym, de marjolaine, de lavande, comme à l'heure de l'angelus, quand le sacristain ouvre la porte pour tirer trois fois la petite cloche, il se répand au dehors une fraîche et sainte odeur de chasubles et de nappe communiale. Dans la campagne alors tintait le chant des faucilles comme la petite chanson d'or des grillons. D'un champ à l'autre tanguait, par-dessus les blés, le vaste chapeau de paille de Hugo Baesrode : son grand bai brun remuait ses pavillons d'oreille, aimant la musique claire du fer. A peine le jour était né ; il sortait du même brouillard où il s'était en allé la veille et puis l'orient rosissait, on voyait tout à coup rouler la grosse boule rouge comme une tête coupée.

De plus en plus, sous la marche en avant des piqueurs, le champ diminuait : derrière eux les

moyettes ressemblaient à de grosses poupées d'or et de rubis. On entendait chanter çà et là les filles embauchées pour la moisson. Baes Hugo arrêta son cheval et du haut de sa selle disait une bonne parole ; les gens en étaient contents. Il y avait aussi, pour les rafraîchir et les réconforter à mesure, les abondantes rations de café et de bière que des servantes apportaient de la maison. Chacun savait qu'une fois les derniers chars rentrés, on mangerait à la cuillère de pleines terrines de riz au lait. Tout allait donc pour le mieux et, par surcroît, on avait le bon Dieu avec soi.

C'était plaisir quand Roselei accourait sur sa jument et venait voir où ils en étaient : les piqueurs aimaient qu'une belle fille comme elle prêtât attention à leur travail. Les faucilles sonnaient joyeusement jusqu'au fond des champs : il arrivait aussi que l'un ou l'autre bottelait une touffe de coquelicots et de bluets et s'en venait la lui offrir. Elle-même et eux se sentaient d'une humanité pareille, dans cette grande fête heureuse de la terre. Avec sa voix chaude, elle alors, comme son père, disait une chose qui leur allait au cœur : les plus jeunes un court moment s'arrêtaient de taper dans les blés pour la re-

garder, mouillée de sueur comme eux sous ses cheveux au vent. Leurs yeux brûlés étaient un long chant d'amour. Du reste une même ivresse de soleil et de sève la grisait, elle aussi. Elle ouvrait toutes larges ses narines et aspirait l'odeur du blé dans le vent. Elle pensait que peut-être là-bas Alain faisait comme elle.

Ils se mettaient à leur tour à la moisson chez les Rippers quand déjà le blé de Baesrode était coupé. Tous maintenant travaillaient ferme. Alain lui-même à côté de ses hommes donnait le coup de collier. S'il pensait encore à ses petites histoires, il n'était plus là pour le dire à Roselei. Depuis le jour où elle lui avait confié la chose qui l'avait bouleversé, il n'avait plus qu'une fois porté à M^{me} Baesrode ses œufs frais dans le petit panier. Une étrange réserve lui était venue : il n'aurait pu dire ce qui se passait en lui. Jamais il ne l'avait appelée dans sa pensée d'aucun autre nom que son petit nom fleuri de jeune fille, et loin de lui dire comme à Van Pède fils qu'elle n'était pas une jeune fille comme les autres, avec lui elle avait toujours été une vraie fille plutôt qu'une garçonne. C'était si doux autrefois quand ils étaient seuls et qu'ils se promenaient la main dans la main comme des enfants !

Alain, tout en faisant volter sa faucille, soupirait, s'efforçait de ne plus songer à rien ; mais quelquefois ses idées se pressaient, si tumultueuses qu'il ne pouvait plus travailler et qu'il laissait les hommes prendre du champ sur lui. « Moederke » était étonnée du changement d'humeur survenu chez son fils. Une idée l'obsédait, toujours la même, et qui se formulait ainsi : il faudrait bien, un jour, que Rosealei se mariât. Qu'elle lui eût dit dans un élan sincère : « Jamais je ne me marierai », il y aurait tout de même des raisons qui en décideraient autrement. Il détestait maintenant les Dierens de Dierendonck : il avait bien peur de détester tous les hommes.

Chez les Baesrode, il n'y avait plus de polo ni de tennis ni de football et les garçons des grandes fermes ne venaient plus, eux aussi retenus par les travaux de la moisson. C'était le temps de l'année où tous n'ont plus qu'une même pensée unique et où cette pensée est pour la terre. Les hommes, dans la fournaise des jours, se desséchaient, rugueux et torves comme des ceps. Quand les chars rentraient, c'était au tour des chevaux de souffler avec de grands creux au ventre sous leurs filets. Toute la campagne toujours un peu plus se dépouillait. Dans le soir, quand la

lune montait, on pouvait voir courir les lièvres.

Et puis tout le monde s'y mettant à la fois, les meules une à une se dressèrent; il y en avait qui allaient par rangs de taille comme une famille, les plus grandes en avant, les autres toujours plus petites à la file. C'était déjà fini au pachthof quand à la ferme des *Six jeunes hommes* et ailleurs, on gerbait encore les moyettes. Ils avaient pu boire et manger tant qu'ils avaient voulu, à la rentrée des dernières charrettes. On n'était pas fâché de pouvoir enfin se reposer un peu; les chevaux, nourris de doubles rations d'avoine tout le temps de la campagne, furent lâchés au vert. Jamais la vaste maison et ses dépendances n'avaient eu une vie plus heureuse qu'en ces jours d'abondance où tout regorgeait de force, de joie et de santé, les poulains déjà hauts sur pattes, les veaux bien en point et le museau luisant, les granges et les greniers pleins. La grande terre des blés, après avoir, elle aussi, travaillé à l'œuvre commune, maintenant dormait là dans ses fructifications, jusqu'aux prochains labours. Si seulement il avait pu se remettre à pleuvoir un peu...

La nouvelle s'était répandue ; les gens des châteaux trouvaient que décidément cet original de Hugo Baesrode allait un peu loin. Ce n'était pas l'avis des fermes ; il avait fait là, après tout, quelque chose qui les honorait tous ; les grands fermiers riches ne devraient jamais agir autrement. C'était l'avis de Hugo lui-même ; il n'était pas fâché de leur montrer qu'un paysan n'avait de comptes à rendre à personne et qu'il était le maître de sa volonté comme de son domaine. En donnant sa fille à un homme de sa race, à un paysan comme lui, il restait fidèle à la tradition de ses pères qui, eux aussi, avaient été des paysans. Il disait une fois à la Chambre qu'avec une poignée de terre dans une main et une poignée de grains dans l'autre, un paysan était plus riche que toute la banque. Ce n'était pas toujours du goût de tout le monde, ce que disait Baesrode.

Cela était arrivé très simplement, du reste : après le petit Dierens à la peau d'ouistiti, il en était venu encore deux autres, comme les mouches arrivent à l'odeur d'une jarre de lait. L'un était un parent de la petite baronne, joli officier dans la cavalerie ; ce fut elle qui fit la demande ; elle avait bien compté que le jeune homme, titré et bon cavalier, n'aurait pas eu de peine à pénétrer dans le cœur de Roselei, par la porte des écuries. Quant à l'autre, ce fut le fils d'un notaire de la ville, une vraie fortune celui-là. A tous les deux, Roselei dit non formellement, ce qui amena la rupture avec la baronne. Le notaire, lui, homme d'affaires, n'eut garde de montrer de la rancune, estimant que d'une affaire ratée, une autre peut sortir, fructueuse.

Zabeth, la sachant volontaire, la confessa ; elle déclara qu'elle n'avait pas envie de se marier et qu'en tous cas, elle ne se marierait jamais qu'avec un homme qu'elle aimerait. La mère put croire que la place était déjà prise dans ce cœur qui gardait son secret : pourquoi Rosaeli n'aurait-elle pas remarqué un de ses partenaires au polo ou aux autres parties de jeux qui amenaient à la ferme les beaux garçons de la contrée ? Elle se mit à rire quand très sérieu-

sement, avec sa franchise de fille décidée, Roselei ajouta qu'elle n'abandonnerait jamais ses frères ni Alain qu'elle aimait d'une affection égale. A peine elle eût parlé qu'elle, qui jamais n'avait rougi, s'empourpra jusqu'aux oreilles, comme si l'idée qu'elle venait d'exprimer en faisait naître une autre qu'elle n'aurait pas voulu dire ; et maintenant Zabeth ne riait plus. Il était toujours resté en elle, fille de gros minotiers, élevée à la pension et demi châtelaine dans la grande maison des Baesrode, un esprit un peu distant à l'égard des petites fermes ; non, elle n'aimait pas cette idée de Roselei, bien qu'elle fût, à sa manière, simple et bonne ; mais il ne lui paraissait pas qu'Alain pût être mis sur le même rang que ses fils.

— Non, répéta-t-elle, je n'aime pas cela.

Cette fois, Roselei répondait avec une assurance tranquille :

— Si je dois me marier un jour, je prendrai un mari qui leur ressemblera.

Il arriva que M^{me} Baesrode en parla à son mari et que celui-ci, net et personnel dans ses jugements, tout de suite répondit :

— Alain Rippers est un vrai cœur de Flamand. Si c'est le choix de notre fille, qu'il vienne, je l'accueillerai en fils.

Roselei fut bien étonnée d'apprendre ainsi qu'elle allait avoir un mari avant de savoir de quelle nuance d'attachement il lui serait donné de l'aimer. Elle passa la bride de sa jument, sauta en selle et d'un trait galopa jusqu'aux *Six jeunes hommes*. Du dehors elle appela :

— Moederke, moederke !

Elle la trouva, une banne entre les genoux, assise sur sa petite chaise et pelant ses pommes de terre comme l'autre fois. Elle ne savait pas tout de suite comment elle allait lui parler.

— C'est que, fit-elle, Alain aurait aussi son mot à dire dans cette affaire.

Le garçon qui avait reconnu l'ébrouement de la jument, très vite faisait retomber ses manches de chemise et passait sa veste.

— Roselei !

Aucune autre fille peut-être n'aurait dit avec aussi peu d'embarras cette chose que généralement les filles ne disent pas.

— Alain, voulez-vous être mon mari ?

Cette fois, elle n'avait pas rougi ; et elle parlait fièrement, les yeux appuyés sur les siens, avec douceur et fermeté, comme si elle lui avait demandé simplement : « Alain, dites-moi, est-ce que je suis toujours pour vous la petite Roselei avec

laquelle vous aimiez tant courir par les prairies quand vous aviez dix ans de moins ? » Ellè ne lui demandait pass'il l'aimait de l'amour qu'un jeune homme doit avoir pour une jeune fille qu'il va épouser. Il sembla même que jamais elle n'avait encore pensé à l'amour ou bien que l'amour avait été entre eux un état de leur vie profonde, si naturel qu'elle jugeait inutile d'en parler. Elle fit bien paraître, en tous cas, dans ce moment, la décision de la femme sérieuse, loyale, résolue que serait un jour, en ménage, la jeune fille qui avait dit cela sans minauder ni sourire, comme on dit une chose grave qui lie pour la vie entière.

Moederke, de saisissement, laissa tomber sa banne avec les pommes de terre qui étaient dedans et qui se mirent à rouler sous la huche, la table et le bahut. Alain, lui, avec une main à sa gorge comme pour arracher les mots qui ne venaient pas, disait enfin humblement :

— Moi, un si pauvre garçon !

Et puis il lui venait au coin des yeux deux larmes d'immense bonheur qui lentement grossissaient en lui coulant sur les joues et qu'il ne songeait même pas à étancher du bout de ses doigts. On peut bien dire que ce jeune homme de la campagne, solide comme un petit bœuf, témoigna là

une sensibilité qui eût été plus naturelle chez Roselei.

— Och ! Och ! disait toujours M^{me} Rippers en frappant du plat de la main ses genoux.

Et lui, disait :

— Est-ce possible, ma Roselei ?

A la fin il lui prenait les deux mains dans les siennes et il ne pouvait plus les quitter ; et à son tour elle lui raconta comment cette chose était arrivée. Ah ! c'était là une histoire comme jamais il n'en aurait osé écrire, et cependant c'était la réalité.

Voilà comment il se fit que six mois plus tard, quand la fille des Baesrode eut ses dix-neuf ans, elle échangea l'anneau avec le fils des *Six jeunes hommes* ; et il y eut de grandes réjouissances dans le village et les deux villages qui joignaient le domaine. La veille et le jour du mariage on tira jusqu'à la nuit des boîtes à feu, au nombre de cent cinquante. M^{me} Baesrode donna un manteau de velours et d'or à Notre-Dame des Dunes qui était la patronne vénérée de la région. Un cortège de soixante cavaliers, des chapelets de fleurs autour du cou, accompagna les mariés à l'église. Cela valait bien la cavalcade en l'honneur du duc de Bourgogne d'où la rancune de la petite baronne

les avait tenus écartés. Comme il n'y avait pas de pauvres dans le pays, il ne fut pas nécessaire de faire des largesses d'argent, de pain, de charbon de vêtements. Mais il y eut un carrousel auquel tous les jeunes hommes des petites et des grandes fermes, rouges et goguelus, montés sur de puissants chevaux aux crinières entrelacées de rubans, prirent part et dont les vainqueurs obtinrent pour trophées des médailles frappées en commémoration du grand évènement. Hugo Baesrode gratifia aussi les petits cultivateurs de machines agricoles qui leur allégerent à l'avenir le prix de la main-d'œuvre. Il ouvrit, en outre, des concours entre archers, à batteurs de quilles et joueurs aux jeux de force et d'adresse. Enfin, il institua, sous forme de livrets de caisse d'épargnes, cinq dots pour les cinq plus vieux serviteurs de la contrée, valets et servantes de fermes. Ce fut Thècle elle-même, avec ses quarante ans de service et ses soixante-douze années d'âge, qui, de ses antiques mains nouées par le rhumatisme, aux accents nourris d'une Brabançonne exécutée par la fanfare du village sur la place pavoisée de drapeaux et de feuillages, remit les livrets. Et puis, publiquement, devant les bourgmestres et échevins des alentours réunis et applaudissant de leurs gros

battoirs, lui, le maître du pachthof, il avait embrassé ce type de la vieille humanité fidèle, donnant à entendre par là qu'il faisait d'elle l'égal des autres membres de la famille.

Là-dessus, il prononça quelques paroles brèves et saisissantes comme il en savait trouver à la Chambre. Naturellement, il n'oublia pas d'adresser son salut à la terre maternelle.

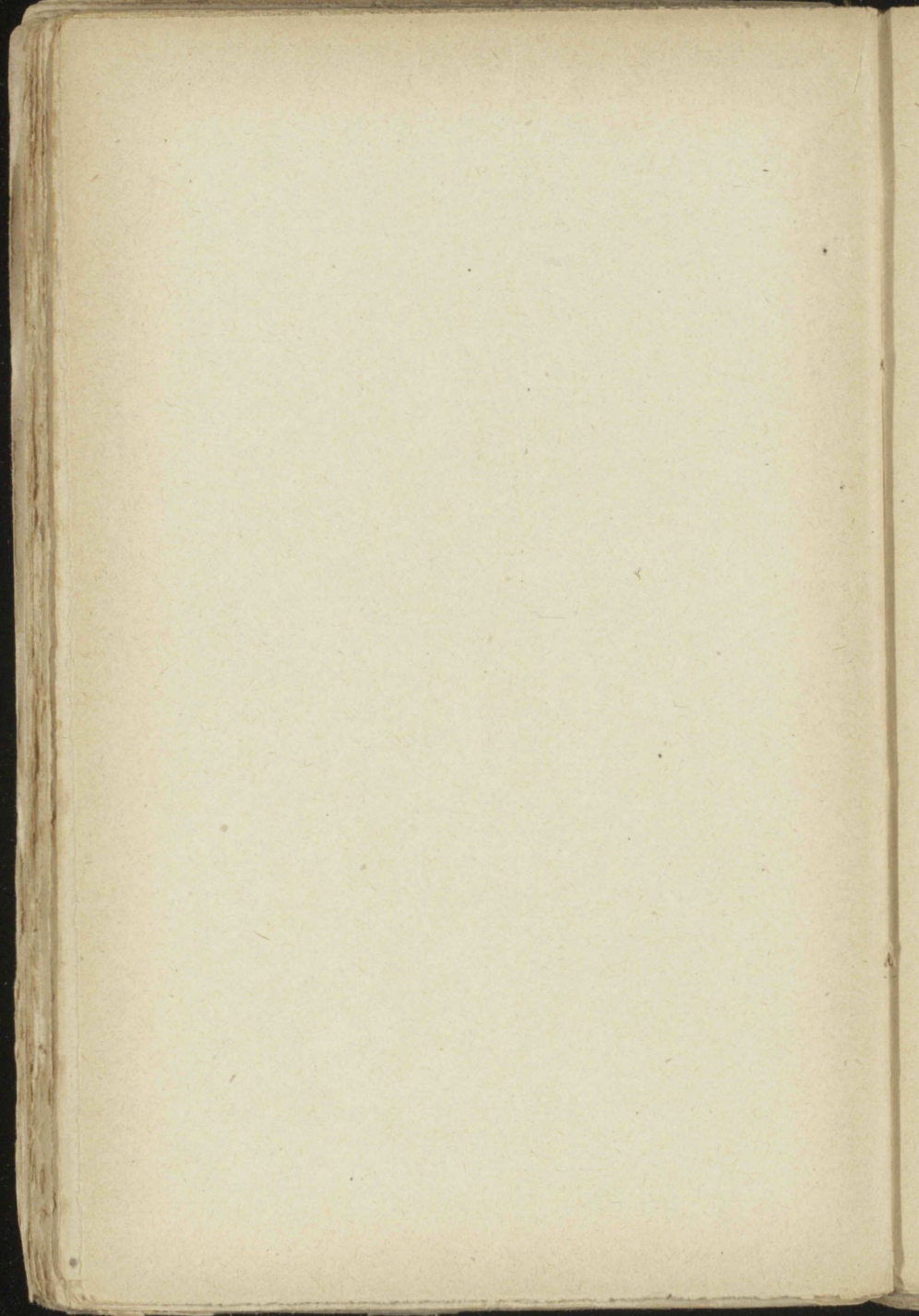
— Flandre ! terre des beaux étalons, des belles génisses et des belles filles ! s'écria-t-il.

Cela sonna comme une musique de gloire et d'amour dans le vent qui la porta au large par la terre et le ciel. Sa voix ensuite baissait un peu comme pour être plus près de son cœur et il ajoutait :

— Terre des heureux époux et des vieux serviteurs fidèles !

C'est comme s'il avait dit : « Terre d'une race unique au monde... » On voyait alors les gens des fermes doucement pleurer dans leurs mouchoirs.

MON MARI



MON MARI

Comment je suis ? Des yeux gris entre des cils noirs. Un front de petite chèvre sauvage. Ni grande, ni petite, plutôt petite tout de même. A ma taille après tout. Et, quant au reste, je ne me crois pas trop sottte.

Il y a quelque chose en moi qui doit toujours avoir un peu le même âge. Je m'apparais une vieille petite fille. Je me figure n'avoir pas beaucoup changé depuis le temps où j'avais douze ans. J'en ai presque dix-neuf et j'ai un mari par dessus le marché. Les maris, ça peut changer une femme ; moi, pas encore, hélas !

Roland m'aime-t-il ? Il est réservé ; il ne me l'a jamais dit ; ce sont là des mots qu'il n'emploie pas. Il a été très sévèrement élevé ; il parle peu, du reste. Moi non plus, je ne lui parle guère : que lui dirais-je ? Que je l'aime ? Mais je ne l'aime pas.

D'ailleurs, est-ce que je sais ce que c'est que l'amour ?

Curieux ! Je me sens une petite chaleur au cou comme si quelqu'un, par dessus mon épaule, me regardait écrire ce mot... Ce n'est pas un substantif comme les autres, celui-là : c'est vivant, c'est électrique, et c'est autre chose encore ; peut-être, je ne me suis pas encore préoccupée de le savoir. Le saurai-je un jour ? Et qui me l'apprendra ?

Je ne le saurai jamais...

Maman quelquefois me disait :

— Toi, ma fille, tu es une compliquée.

Mais maman me connaissait si peu.

J'ai des mouvements que je subis, et je ne me raisonne pas. Je suis un petit ruisseau qui fait trois petits tours et suit son cours. Une mare qui dort sous bois et au fond de laquelle on ne voit qu'un flottement d'algues, ça c'est compliqué. Ma sœur Nancy, par exemple, avec ses yeux bleu de ciel, bleu de lin, bleu fleur de chicorée où il a l'air de faire si clair et où on ne voit rien.

Roland n'entre presque jamais dans ma chambre. Qui alors a pu déranger les feuillets que j'ai laissés dans mon buvard ? J'ai fait venir la femme de chambre. Elle ne savait rien. C'est une fille qui ne sait jamais rien quand on l'interroge.

Étant enfant, j'avais de vrais petits coups de folie ; ça ne durait pas bien longtemps ; il m'arrivait ensuite de pleurer comme une fontaine. Et puis de nouveau j'étais gaie, d'une gaieté de merlette dans le matin des arbres. C'était à la campagne. Avec papa, nous passions toute une partie de l'année dans un pays charmant. Je crois bien que c'est le temps le plus heureux de ma vie.

Maintenant je n'aime plus rire ou, quand je ris, c'est que je suis toute seule. Je n'ai pas encore entendu rire Roland.

L'inconnu qu'il y a en lui m'effare... Il est le passant qui est venu un jour et que je ne connaissais pas ; je ne le connais pas plus qu'au jour où on nous a mariés. Nous vivons l'un pour l'autre derrière une vitre étamée. Je me figure qu'il est sournois... Il doit aimer pincer : il a les yeux en dessous. Mais suis-je bien sûre de tout cela ?

Que c'est ennuyeux, après tout, un mari ! Et

nous sommes déjà un vieux ménage — un ménage de trois mois !

Papa s'appelait Hubert. A six ans on m'avait donné une boîte à jouets où un seigneur rouge, sur un cheval tacheté comme un léopard, se lançait à la poursuite d'un cerf dans une forêt composée de six arbres feuillagés de petits copeaux frisés. On tournait une manivelle et la forêt, le cavalier, le cerf passaient, disparaissaient, reparaissaient. Il y avait aussi, tout au bout du ruban, devant la porte d'un ermitage, un vieil ermite à longue barbe ; le cerf portait une croix entre ses andouillers.

Papa solennellement m'avait dit :

— Ça, c'est la légende de saint Hubert, mon patron.

J'avais fini par aimer le seigneur rouge comme j'aimais papa lui-même. Aujourd'hui encore, en y repensant, je me persuade qu'ils se ressemblaient. Je m'étais promis de ne jamais épouser qu'un Hubert. Le jouet cassa, papa s'en alla là-d'où on ne revient pas et c'est Roland qui est venu.

C'est bien amusant. Un jour, ma tante d'Harbois me fit prendre en voiture à la pension. Je la trouvai dans son grand salon bleu : elle aime le bleu qui s'assortit à ses cheveux poudrés. Elle me fit servir une petite collation, je mangeai bien une livre de chocolat. Comme elle était petite et grosse, je regardais par dessus son épaule la cheminée où un Chinois en porcelaine, à la moindre oscillation dans la pièce, branlait la tête et tirait la langue. A la fin elle me prit les mains et me dit :

— Ma chère enfant, ta mère voyage quelque part, très loin ! Les voyages de secondes noces sont toujours plus longs que les premiers... Elle m'a priée de la remplacer dans la sollicitude qu'elle a toujours eue pour toi... Cela veut dire qu'elle me prie de te trouver un mari. Ne t'inquiète pas, c'est fait. Je te présenterai à la baronne de Fonbonne, une femme charmante qui a une verrue au menton. Ne prends pas attention à la verrue, mais seulement à ce que la baronne te dira. Elle te parlera de son neveu, Roland de Corbion. Il est entendu que c'est un jeune homme parfait.

M^{me} de Fonbonne est venue en effet. Mon Dieu ! que j'ai eu de peine à ne pas regarder sa verrue ! Je baissais les yeux pour ne pas être tentée : elle a

mis cela sur le compte de la modestie ; elle a dit à ma tante :

— Votre nièce est une personne bien élevée... Nous tenons plus encore aux vertus qu'à la dot... Elle me convient en tous points.

Elle s'est ensuite tournée vers moi.

— Vous verrez, Mademoiselle, Roland est très bien : il a reçu une éducation de gentilhomme... Il va à la messe tous les matins et il chasse. Il n'a jamais quitté le château de ses ancêtres...

Roland ! Je connaissais mes classiques... Une guitare s'est mise à frémir en moi... Roland, c'était paladin, sujet de pendule et romance.

Elle est revenue à quelques jours de là avec un jeune homme très long et qui ressemblait à une jeune fille : ses cheveux blonds étaient bouclés et lui tombaient dans le cou. Pour occuper ses mains, il tirait sur de petites moustaches qui semblaient l'ombre de quelque chose à sa bouche.

Je n'ai jamais su s'il était laid ou joli.

— Voilà votre fiancée ! lui a dit la baronne.

— Voilà ton fiancé ! m'a dit ma tante d'Harbois.

Nous nous sommes regardés, un peu étonnés. Il m'a fait un grand salut : je lui ai tiré une belle révérence.

Comme il me disait : « Mademoiselle », ma tante d'Harbois s'est mise à rire :

— Mais non... Appelez-la donc Floriane, c'est plus court.

Puis il y eut un grand bal à l'hôtel d'Harbois. Nous avons dansé sept danses ensemble. Il dansait très mal, il mettait toujours le pied dans ma robe, Il m'a confessé que son maître à danser ne lui avait donné que six leçons, en présence de M^{me} de Fonbonne. Il y avait juste un an que son précepteur était mort, le saint homme ! Moi je n'étais pas émue du tout ; j'avais toujours l'idée de le tirer par ses boucles. Après la cinquième danse, il m'a demandé si j'avais fait choix déjà d'un directeur de conscience. On ne m'avait pas avertie : j'ai été étonnée, j'ai dit :

— Pourquoi faire ?

J'ai vu tout de suite que c'était là une inconvenance : il est devenu si rouge que moi-même j'en ai rougi... C'est la plus forte émotion que m'aient laissée mes fiançailles... Tout de même, c'était un peu loin de ce que nous avions rêvé là-bas, à la pension !

J'ai fait alors une retraite de quinze jours chez les dames du Sacré-Cœur. Roland en a fait autant chez les Pères blancs. Nous nous sommes

préparés comme à une autre première communion. Enfin, la veille du grand jour, M^{me} de Fontbonne est venue me faire une dernière visite chez ma tante d'Harbois. J'ai été flattée qu'une dame qui possédait une si belle verrue daignât m'arriver en si grande cérémonie. Elle était en carrosse de la campagne avec ses deux valets de labour déguisés d'une livrée couleur terre à liseré d'or. Elle-même portait une robe zinzolin couverte de dentelles. Elle m'a dit du ton dont on récite une leçon :

— Demain, ma chère enfant, sous vos voiles de mariée, vous vous rappellerez que la beauté de la femme est de savoir se sacrifier... Remerciez Dieu de trouver tout de suite l'application de cette vertu... Roland depuis un peu de temps souffre d'une maladie d'estomac qui réclamera tous vos soins.

J'ai accepté l'estomac de Roland comme une épreuve nécessaire. Je me suis mariée comme une petite sainte.

Le prêtre a eu une parole très belle en nous passant les anneaux.

— Mes chers enfants, rappelez-vous la belle parole de saint Augustin : il faut fonder courageusement son foyer.

Est-ce bien de saint Augustin ?

Courageusement ! Quel mot chrétien ! Et comme il répondait à mes secrètes immolations !

Les premiers jours de notre mariage ? Nous avions si peur l'un de l'autre que nous tremblions rien qu'à nous regarder... Roland cependant n'était pas terrible, mais il me venait l'idée que tout de même c'était mon mari.

Je ne cessais de répéter : « J'ai un mari ! J'ai un mari ! » Avec ravissement, avec la crainte aussi. On m'avait bien un peu préparée... Je savais par ma tante de Fonbonne qu'il s'agissait d'une chose grave, d'un sacrifice.

Notre nuit de noces, nous l'avons passée en prières, sur nos prie-Dieu, l'un près de l'autre... J'ai trouvé cela infiniment doux : j'aurais prié jusqu'au matin si, à la fin, la tête ne m'était tombée sur les bras... Quand je me suis réveillée, j'étais dans un grand lit, toute habillée.

Le lendemain nous nous sommes encore agenouillés à nos prie-Dieu ; Roland a dit tout haut les prières... Et puis j'ai pris le bougeoir, je suis allée tranquillement me coucher et cela a recommencé les autres jours. J'avais bien un peu peur

les premières fois, toute seule dans ma grande chambre, mais comme Benoîte d'abord regardait derrière les armoires et sous le lit, j'ai fini par me rassurer.

Seulement, il m'a paru que le mariage était une chose un peu monotone. Mais je ne me plaignais pas. De quoi me serai-je plainte ?

Comme c'était ma tante d'Harbois qui remplaçait maman, elle est venue nous voir au bout de dix jours. Je me suis jetée dans ses bras ; elle m'a beaucoup embrassée : elle m'a demandé si j'étais heureuse...

— Mais sans doute, ma tante.

Mon calme l'a étonnée : elle a eu un plissement au coin des yeux où elle a pu me regarder tout à l'aise. Mais j'étais bien tranquille : je n'avais rien à me reprocher. Elle aurait pu regarder dans les coins de mon âme sans y trouver une petite tache...

Elle m'a dit alors :

— Ce n'est pas comme de mon temps : les jeunes filles d'aujourd'hui sont bien plus sages.

Son petit œil dansait comme une mouche derrière la vitre ; elle n'eût pas dit autrement : « Sournoise, va ! »

J'ignore si Roland avait eu des torts envers

moi : il demeura inquiet, troublé : il me regardait à la dérobée et n'osait regarder ma tante. Il imagina mille prétextes pour ne pas la laisser seule avec moi. Benoîte ou Martin jamais n'était bien loin.

Mais sitôt qu'à mon tour je le laissais seul avec ma tante, il s'excusait d'avoir à sortir. Elle chercha vainement à l'entreprendre et n'en put rien tirer. Ce fut moi qui le défendis contre certaines préventions vagues qu'elle laissait paraître : « Est-il souvent avec toi ? Ne te quitte-t-il pas un peu trop ? T'aime-t-il comme tu le désires ? Et toi-même, es-tu gentille avec lui ? etc. » Cette bonne tante d'Harbois eut vraiment beaucoup de sollicitude pour moi.

Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'aurais bien eu à lui reprocher ? J'avais trouvé à l'écurie, en venant ; une brave petite jument qui me rappelait Lise : c'est lui qui me l'avait donnée. Dès le second jour nous partîmes ensemble (ma bête et moi), droit devant nous, par la montagne, les ravins, le plateau... Nous avons fait huit lieues quand nous sommes rentrées. Je me sentais libre, libre... Après maman, après le couvent, j'allais pouvoir vivre ma vie... Comment n'aurais-je pas été heureuse ?

Un matin, la maison a été prise d'assaut : la tante Fonbonne s'est installée avec son mari, son chenil et un vieux gentilhomme sourd qui lui baisait la main et l'appelait :

— Ma belle amie !

Tout ce monde sans cesse nous observait : je croyais voir des yeux jusqu'au fond des verres. Fonbonne, appuyant à sa canne les dernières élançures d'un accès de goutte, voulait toujours entraîner Roland. Il lui tapait sur l'épaule, le bourrait de petits coups dans l'estomac, parfois cognait sa canne à terre en roulant de gros yeux. Visiblement Roland n'était pas à son aise. La grande Fonbonne se mettait dans un coin, avec son vieux gentilhomme qui lui tenait ses chiens. Moi, je ne savais plus où me cacher pour être un peu seule avec moi-même.

Ma tante, en arrivant, tout de suite m'avait demandé des nouvelles de l'estomac de Roland. J'avais oublié complètement qu'il eût l'estomac malade. Je laissai paraître une si vraie surprise qu'elle s'écria aussitôt :

— Vous ne prenez pas attention à votre mari, ma nièce... Vous manquez à tous vos devoirs. Roland est délicat : il a besoin de soins... C'est une des raisons pour lesquelles nous l'avons

marié... M. de Fonbonne, le jour de son mariage, avait un si terrible accès de goutte qu'il n'a pu quitter sa pantoufle, et voilà bientôt vingt ans que je le soigne : il a toujours de mois en mois son petit accès. C'est une bénédiction du ciel pour moi que je puisse l'aider dans ses épreuves.

— Mais, ma tante, ce n'est pas la même chose... Et puis, je vous assure, Roland ne se plaint jamais.

— Ce n'est pas une raison : vous pourriez le plaindre tout de même...

Là-dessus Fonbonne est rentré avec Roland. C'était dans la grande chambre : les rideaux avaient été tirés à cause du soleil. Nous étions assises, au fond, dans le grand banc de chêne, avec l'écusson des Corbion au milieu du dossier. Ah ! mes pauvres reins ! Ils ne nous virent pas et j'entendis l'oncle qui disait :

— Sacrebleu ! à votre âge, mon neveu...

Ma tante eut une grosse toux d'homme qui l'arrêta net dans son discours. Que de mystère, bon Dieu ! et que tout cela me parut compliqué !

A table, ensuite, cette terrible Fonbonne voulut persuader à Roland qu'il manquait réellement des soins nécessaires.

— Mon pauvre enfant, vous avez le teint jaune,

vous n'allez vraiment pas bien. Il me peine d'avoir à le dire, mais votre femme n'a rien compris encore aux soins que réclame votre état... Feu mon frère, votre vénérable père, lui aussi, souffrit une partie de sa vie de ce mal qui peut-être abrégé son existence... Les Corbion, cette race de géants, eurent toujours là leur point vulnérable.

— Ah ! ah ! s'est écrié spirituellement le vieux gentilhomme, le talon d'Achille !

Le talon d'Achille à l'estomac !

Je n'ai pas bronché. Roland, lui, le dernier des géants, devant ce mal qu'elle lui enfonçait comme à coups de poing, a verdi... J'étais un peu inquiète tout de même. Ma tante, avec son petit tortillon de chignon gris à la nuque, m'apparut l'une des Parques, celle qui tient les ciseaux. Le vieux gentilhomme me devisageait sévèrement. Mon oncle de Fonbonne seul, cramoyi, les joues blettes et flottantes, me faisait des clins d'yeux qui remuaient toutes ses petites rides. Celui-là a une âme bienveillante de toutou résigné : c'est l'Azor à la niche de la famille.

Eh ! bien, Roland a fini par se laisser convaincre. Quand, le soir même, il a avoué un certain brûlant, les ciseaux ont fait kiss kiss, et la Parque a eu un cri triomphant.

— Je le disais bien !

Nous l'avons mis au laitage. C'est moi qui lui ai fait ses mouillettes. Je songeais : « Ce n'est là encore que la moitié des vertus de la vraie épouse... le reste viendra quand ce sera le moment de lui poser des cataplasmes ». Dieu merci ! ce moment n'est pas venu encore ! O trop faible Roland ! qui peut dire qu'il ne viendra pas ?

Les Foubonne, le chenil et le vieux gentilhomme nous quittèrent au bout de la semaine. Ma tante d'Harbois alors à son tour revint passer quelques jours à Corbion. Au moins, celle-là, c'était un peu de maman... par procuration. Maman justement, d'un endroit du monde que je ne sais plus, lui avait envoyé, pour moi, une longue lettre de deux pages — longue pour elle qui n'écrit jamais que des billets. Ça débutait ainsi :

« Ma chère Floriane, j'ai tout à fait oublié où est situé ton château féodal et c'est pourquoi je prie ta tante d'Harbois de te faire parvenir ce mot. Te voilà donc mariée, ma chérie, tu ne pourrais croire quelle émotion pour moi ! etc. »

Ma tante d'Harbois nous arriva avec la brouée : un ciel aquatique effilait de la charpie sur la campagne. Elle me vit mélancolique comme le temps. Elle m'ouvrit ses bras ; mais ils étaient plus petits

que son cœur. Jamais elle ne put les refermer sur moi.

— Qu'as-tu, mon enfant ? Rien n'est arrivé, je suppose ?

— Ah ! ma tante !

— Voyons, quoi ? Aie confiance, dis-moi tout.

Il me vint trois petits sanglots et puis j'ouvris les écluses.

— Il ne m'aime pas ! Jamais il ne m'aimera ! C'est affreux ! m'écriais-je à travers mes larmes.

Ma tante eut un étonnement sincère.

— Mais enfin, que t'a-t-il fait pour être sûre qu'il ne t'aime pas ?

— Il ne m'a rien fait et il ne m'aime pas... Oh ! de cela, je suis certaine.

Elle tenait ma main dans les siennes et demeura un instant pensive.

— Ma chère enfant, je crains bien qu'il n'y ait là un malentendu... L'amour, si c'est de cela que tu veux parler, n'a rien à voir avec le mariage... Crois-moi, le mariage c'est tout autre chose : on peut très bien être d'excellents époux sans pour cela s'aimer d'amour. Ainsi, M. d'Harbois fut toujours un galant homme. Tu ne l'as pas connu, mais ça ne fait rien. Eh bien ! je ne puis dire cependant qu'il m'ait jamais aimé d'amour... Cela,

il le trouvait ailleurs et je ne lui en ai pas voulu. Il avait pour moi une affection sincère, doublée d'une estime réelle. On ne peut pas tout demander à un même homme.

— Mais c'est affreux ! m'écriai-je. Si on avait attendu, peut-être aurais-je trouvé un mari à qui j'aurais pu demander le reste.

Elle me tapota la main et, me souriant avec la malice de sa jolie tête xviii^e siècle sous ses cheveux poudrés :

— Tu le trouveras peut-être en ton mari même... Le tout est de l'en faire sortir. Ne me dis rien d'ailleurs : je sais bien des choses. Roland est dominé par sa tante, et une tante qui n'est pas comme moi, la sœur de ta mère... Ce n'est presque encore qu'un enfant comme toi-même et qui s'ignore... En te connaissant un jour, lui-même se connaîtra.

Mes sanglots sont rentrés comme le coucou dans son horloge : je ne demandais qu'à être consolée.

Il y a de cela des mois et Roland s'ignore toujours. Je suis comme une très vieille femme qui vit sur ses souvenirs. Rien n'a changé si ce n'est moi-même : j'ai perdu ma confiance en la vie. Il me

semble qu'une surveillance rôde autour de moi. Roland m'étudie, m'observe, me tyrannise sans rien dire. Il est d'autant plus terrible qu'il est muet. J'ai le sentiment d'être la mouche dans une toile dont on ne voit pas l'araignée...

A la pension, c'était notre idée à toutes d'être mariées pourtant. Il y en avait qui avaient des passionnettes déjà ; une, je ne sais plus son nom, s'était amourachée d'un ténor dans *Faust*, Faust, le don Juan de toutes les pensionnaires avant l'arrivée de Barbe-Bleue.

Nous avions pour celle-là une considération spéciale parce qu'elle lui écrivait son amour. Pendant des mois, nous ne l'abordions qu'avec ces mots :

— T'a-t-il répondu ?

Il ne répondait jamais. Nous aurions été horriblement jalouses s'il avait répondu.

Ah ! je me souviens : elle s'appelait Frida, elle portait une longue tresse d'un blond d'étope dans le dos. Un beau jour, elle s'est mise à tousser : sa mère est venue la prendre. Et puis, trois mois après, sœur Rose de Lima nous a fait prier pour le repos de son âme.

Au fond d'un bocal, un petit poisson, à temps égaux, ouvre une bouche rose et semble se parler dans le silence de l'eau. Je suis ce petit poisson. Je me regarde parler ici ma vie, ou mes vies. Celle que j'ai eue toute enfant n'était pas la moins singulière. Nous faisons, papa et moi, tout ce que je voulais. A douze ans, je ne lisais encore qu'un peu d'anglais avec Miss. Mais j'étais très forte au tennis ; je patinais comme une Zélandaise ; je galopais sur mon poney, comme Penthésilée... Je crois bien que j'ai manqué ma vraie vie. J'aurais aimé faire la haute école dans un cirque parmi le vacarme des clowns. Tout un temps j'ai habillé Trilby, le caniche du cocher, en Auguste avec des oripeaux que cousait Miss. Nous le promenions dans le tonneau comme une réclame. Ça faisait émeute ; papa trouvait tout bien.

Quant à maman... non, ce n'était pas une maman-poule, maman. Elle était toujours quelque part ailleurs qu'à la maison. Elle évitait de nous embrasser à cause de la pâte de cerise qu'elle se mettait aux lèvres. C'était une femme un peu en volant de raquette. Papa n'en venait pas facilement à bout... Mon Dieu ! il pensait si peu à cela ! Il était si bon ! On lui voyait les yeux gros

quand maman restait un peu longtemps sans revenir et c'était tout.

La nuance de l'attachement de maman pour ses filles était hygrométrique comme le parapluie du petit capucin de carton qui embellissait la chambre de Miss. Quand il y avait de l'humidité dans son état d'âme, il lui venait un petit élan.

Au fond, maman ne nous pardonnait pas d'être ses filles. Bien qu'aujourd'hui encore elle soit restée une femme agréable, nous la vieillissions, moi surtout, qui étais l'aînée.

Je n'ai vraiment connu qu'une affection sans bornes, une grande, c'était papa. Ah ! ce papa ! Je sautais sur ses genoux, je lui tirais doucement le nez, je disais :

— Papa, tu veux bien me donner un cheval, un vrai ?..... Je suis trop grande pour mon poney.

Et une semaine après j'avais ma petite alezane. C'est maman qui a fait une tête quand elle l'a trouvée installée à l'écurie ! Elle a même fait tant qu'un jour papa a dû vendre Lise... Chère Lise avec qui je sautais les fossés et passais les rivières à la nage !..., Maman avait appris par un domestique que je montais en homme, sans selle... C'est alors qu'on m'a mise en pension...

Et puis voilà qu'une fois la supérieure me fait appeler au parloir et me prend les mains.

— Mon enfant, ma chère enfant, votre père est malade.. Vous allez retourner pour quelque jours chez vous... Nous prierons Dieu pour lui.

— Papa est mort ! ai-je crié.

— Non, mon enfant, votre père vit toujours... Il est seulement malade. Si Dieu le veut, il guérira.

En bas j'ai trouvé la femme de chambre de maman. Papa avait été frappé d'une hémiplegie.

— Surtout pas de larmes ! me dit maman en m'embrassant, très calme. Il ne faut pas que ton père s'aperçoive de rien.

Je suis encore étonnée du courage, de la force qui me vint à ce moment. Je m'approchai du fauteuil où il était étendu ; il me sourit d'un coin de sa bouche seulement ; l'autre était paralysé. Et il ne pouvait plus parler ; il me regardait avec une tendresse infinie ; il semblait me demander pardon d'avoir à s'absenter bientôt.

Je n'oublierai jamais la clarté fraîche, humide, jeune encore de ses yeux, dans l'immobilité de son visage. Toute la vie était remontée là comme les dernières lumières du jour, aux altitudes d'un glacier. C'était la nuit qui arrivait, qui le

prenait membre à membre. Peut-être je ne comprenais pas ; je l'embrassais, je caressais son visage doux comme une pêche. Le matin, d'un signe il avait commandé qu'on le rasât : il avait eu jusqu'au bout la coquetterie de ses joues lisses, toutes roses. Jamais nous ne pouvions entrer qu'après sa barbe faite...

Il eut trois attaques nouvelles en deux jours et mourut.

Tout le monde pleurait, je ne versai pas une larme... Je ne sais pas quelle espèce de cœur j'avais déjà en ce temps. C'était la sensation d'un caillou dans ma gorge et qui ne passait pas. On nous avait mises, Nancy, Claire et moi chez ma tante d'Harbois : personne ne nous parlait plus de papa comme si ainsi il était un peu moins mort. Et puis, le troisième jour, sans rien dire à mes sœurs ni à personne, je me suis échappée... J'ai couru devant moi, sans chapeau, comme une petite pauvre.

On m'a trouvée au cimetière, sur la pierre du caveau, évanouie, comme morte.

C'est alors que j'ai fait une grave maladie. Une fois, après des jours et des jours, j'ai pu pleurer... c'était la vie, le sang qui me revenait... Mais je n'étais plus la même ; quelque chose de moi était parti avec papa.

Je dus rentrer en pension : j'y restai encore deux ans.

Et de nouveau un jour la vénérable Mère supérieure me fit appeler. Elle m'annonça que maman se remariait et qu'elle demandait à me voir. Je me rappelle n'avoir rien éprouvé, pas même de la surprise. Tout me semblait naturel maintenant que papa n'était plus là ... Je ne puis exprimer ce sentiment.

Ce fut très simple, sans nulle cérémonie. Le parapluie encore une fois resta fermé. Maman, que je ne voyais que de loin en loin, me présenta un monsieur que je n'avais jamais vu et qu'à peine j'eus le temps de voir.

— Embrasse ton futur beau-père... dit maman.

Le monsieur se tourna un peu, je lui tendis une joue qu'il effleura d'une longue moustache. Il dut me dire quelque chose, mais je ne sais plus. C'était l'après-midi, une après-midi d'hiver aux bougies du lustre, dans le petit salon jaune. Je gardai la sensation d'avoir vu des yeux comme les siens aux têtes de tigres dont on fait des tapis. Je ne sus jamais où maman était allée dénicher ce mari-là. Tout de suite après, la voiture me ramena en pension.

Corbion. On n'a pas remis une brique aux murs ni un clou aux briques. Les chambres ont gardé l'odeur des pommes récoltées au temps de Pierre Corbion, le grand-père, le Pierre le Grand de la famille, celui qui, un jour, d'un coup de fusil abattait un berger pâturant ses moutons sur le grand pré. Ce terrible homme s'était marié trois fois.

Corbion a deux tourelles et s'accote à la mé-tairie, bastionnée comme une bastille, avec des murs qui, du côté des prairies, s'étaient de contreforts.

Quand j'ouvre ma fenêtre au matin, je vois, à cinquante mètres au-dessous, la rivière se boucler dans un paysage de roches nues ou boisées.

Le soleil vient regarder par dessus le pic qui écorne le défilé. Dans la buée irisée qui vaporise tout, le martin-pêcheur file comme une émeraude. C'est sauvage et exquis : on a le sentiment d'une solitude vierge dans les âges jeunes du monde. Puis, d'une ruée, comme un étalon fou, le soleil bondit, bousculant l'ombre, écorchant de ses sabots les pentes bleues, accrochant ses crins roux aux grands chênes et aux brins d'herbe. Dans l'eau, des palets vermeils ricochent comme des poissons volants. Les iris des rives

balancent des encensoirs de turquoises. Il n'y a plus qu'un peu de vapeur demeurée aux ravines, grosses rides sourcilleuses au flanc des monts. Là-haut, dans le bois, le coucou frappe les trois coups de la symphonie ; flûtes, hautbois, violons frémissent et tirelirent : c'est l'hosanna matinal.

La ferme, elle, s'est éveillée dès « la piquette du jour ». Les poulains, avec leurs grosses têtes et leurs longues pattes, s'éparent, obliques, gourds, grêles. Les jars, les dindons, les pintades, les canards, les paons emplissent les cours d'aigres clameurs. Les vaches meuglent sous les hauts cintres du porche, en allant aux champs.

Parfois j'ai le sentiment qu'il me vient une âme de pastoure, de vraie fille de la terre.

... Hem ! bien de la littérature tout cela... Si à dix ans je savais à peine épeler, je me suis singulièrement rattrapée depuis... J'étais une des grandes liseuses en cachette au couvent : on trouvait toujours le moyen d'y faire entrer des livres qui, sous des papiers d'argent, avaient l'air de tablettes de chocolat.

Tous les matins, Roland frappe un coup discret à la porte de ma chambre. Il me dit :

— Floriane, c'est le moment de dire votre prière.

Il me demande ensuite si j'ai bien dormi, il m'annonce le temps qu'il fait. Il n'entre pas. J'écoute le bruit de ses bottes décroître le long des escaliers. Ensuite, à pied, il monte entendre au village la première messe ou bien il fait seller César.

Remi, le garde, attend sa rentrée dans la cour. Ensemble ils font un tour de bois, le fusil à l'épaule, avec les chiens. Il abat un lièvre, un faisan ou une perdrix. L'après-midi Roland repart à cheval visiter nos fermes à trois et quatre lieues de pays... Ce n'est pas lui qu'on tromperait d'un sou. Il est terrible pour les braconniers et les maraudeurs. Du moins c'est ma tante de Fonbonne qui me l'a dit : il m'apparaît moins effrayant qu'elle voudrait me le faire croire.

Autrefois, du temps de Pierre le Grand, un vieil abbé venait dire la messe le dimanche dans la chapelle du château. Ils étaient là, des hameaux d'alentour, une cinquantaine qui arrivaient en sarraux à beaux plis tuyautés, de gros souliers cloutés aux pieds et ployant sous le plafond étoilé d'or leurs fronts chenus.

C'était un petit bénéfice pour le chapelain.

Roland, par économie, a préféré supprimer l'emploi : il épargne même sur ses sentiments religieux ! Alors, comme ça, c'est nous qui allons au bon Dieu... Pierre attelle pour la demie après neuf : la cloche finit de tinter quand nous descendons de la clarence devant le parvis, tout en haut de la butte.

Le bon curé, après avoir regardé de la sacristie si nous occupons nos deux chaises à coussins de velours, monte à l'autel et péniblement fléchit ses genoux rouillés. S'il fait beau, nous revenons à pied par la grand'route qui allonge le chemin et traverse quatre villages...

Roland a une qualité : il est extrêmement pieux. Sa ferveur est belle, sincère et méticuleuse ; elle me fait envie à moi qui suis simplement une croyante. Il a toujours son chapelet sur lui ; il porte un scapulaire ; il se confesse deux fois le mois. Il m'a dit un jour son effroi de mourir en dehors de l'état de grâce. Au fond, je crains qu'il ne m'en veuille de la tiédeur de mon zèle.

Nous nous retrouvons ensemble au repas de midi. Moi je mange de bon appétit ; j'ai une faim de paysanne. Il ne prend qu'une soupe au lait et quelquefois deux œufs qu'il chipote d'un air dégoûté. C'est qu'à force d'en entendre parler,

il s'est mis à souffrir réellement de l'estomac.

Peut-être serait-il plus heureux si je souffrais comme lui. Il me regarde à la dérobée, un pli à la bouche. Je ne peux pas cependant boire du vinaigre pour me gâter la santé.

Voilà la vérité, Roland n'a pas de personnalité. Comme c'est ennuyeux de penser cela de son mari ! Il vit par habitude ; il regarde tourner son ombre à ses pieds comme un prunier. Il fait du silence au milieu de la vie universelle ; la vie, la nature ne semblent pas l'intéresser... Il n'a qu'un goût, la chasse. Il aime tuer : ce doit être l'instinct atavique. Je ne sais pas s'il est bon : il vient des pauvres qu'on écarte, hormis le vendredi, qui est le jour de la charité à Corbion : ce jour-là seulement, on a le droit d'avoir faim et d'être malheureux. Pour le reste, il reçoit deux journaux, un tous les quinze jours, *La vie à la campagne* et *L'Éleveur*. Cela lui suffit à ne pas penser.

C'est vrai, il y a aussi sur sa table un vieux petit livre relié en parchemin, aux armes d'un évêque : *Le Jardin sacré de l'âme solitaire*. Je ne lui en ai jamais connu d'autre. Corbion possède bien une bibliothèque ; mais c'est M^{me} de

Et puis voilà qu'une fois la supérieure me fait appeler au parloir et me prend les mains.

— Mon enfant, ma chère enfant, votre père est malade.. Vous allez retourner pour quelque jours chez vous... Nous prions Dieu pour lui.

— Papa est mort ! ai-je crié.

— Non, mon enfant, votre père vit toujours... Il est seulement malade. Si Dieu le veut, il guérira.

En bas j'ai trouvé la femme de chambre de maman. Papa avait été frappé d'une hémiplegie.

— Surtout pas de larmes ! me dit maman en m'embrassant, très calme. Il ne faut pas que ton père s'aperçoive de rien.

Je suis encore étonnée du courage, de la force qui me vint à ce moment. Je m'approchai du fauteuil où il était étendu ; il me sourit d'un coin de sa bouche seulement ; l'autre était paralysé. Et il ne pouvait plus parler ; il me regardait avec une tendresse infinie ; il semblait me demander pardon d'avoir à s'absenter bientôt.

Je n'oublierai jamais la clarté fraîche, humide, jeune encore de ses yeux, dans l'immobilité de son visage. Toute la vie était remontée là comme les dernières lumières du jour, aux altitudes d'un glacier. C'était la nuit qui arrivait, qui le

Il me vient des antennes comme à un insecte : elles frémissent à des choses que je ne percevais pas autrefois. Je les rentre et je les sors selon l'état de ma sensibilité.

Est-ce que je deviendrais seulement une femme ?

Je ne m'ennuie pas trop, après tout. Je fais ce que je veux comme au temps de papa. Je vis ma petite vie sauvage au grand jour sans me cacher : c'est encore comme ça qu'on se sent le plus sûre de ne jamais faire mal. Pluie, vent ou soleil, je grimpe aux rochers, je file sous bois. J'ai des chemins à moi presque à pic et où je me lance comme une chèvre.

— Vous fiez pas, not'dame, me disent les gens. La montagne est traître : pourrait vous arriver malheur.

Que nenni ! je suis chaussée de bottines à clous, je me sangle le jarret de guêtres et j'ai bon œil.

Au bout d'une heure de grimpettes et de dégringolades, je suis ivre. Je me laisse tomber dans l'herbe, les mousses, les pierres et je ris, je ris comme les geais dans la futaie... Je me figure être devenue oiseau, lézard, petite âme des bois... Naturellement, je rentre, le corsage et les jupes déchirés par les ronces.

Bon Dieu ! que ce serait donc bon la vie s'il n'y avait pas ma tante Fonbonne ! Elle s'est mise en tête de venir nous voir tous les mois... Ils s'enferment dans la chambre des comptes, Roland et elle.

A son dernier passage, l'autre semaine, Roland m'a fait porter un mot par la femme de chambre. Nous nous écrivons quand nous avons quelque chose à nous dire.

« Floriane, excusez-moi, disait le billet, mais il serait sage de vous observer davantage. Vos façons sont trop libres, les gens d'ici nous manqueront bientôt de respect. »

Moi qui me croyais libre de faire ce que je veux !

D'ailleurs c'est faux ; tout le monde ici est pour moi. Tandis qu'il passe d'un cœur ferré à glace sans un bonjour ni un bonsoir aux bonnes gens qui lui font la révérence, moi je vais faire avec eux la causette. J'entre dans les ménages, je prends les mioches dans mes bras, j'embrasse même les plus propres. J'ai du goût pour cet humble peuple des hameaux, si vaillant, si ferme dans le devoir et la peine. Il y a quelque chose qui va de moi à eux, une cordialité, une estime, une pitié, je ne sais pas. J'ai toujours une parole

à leur dire et ils se confient à moi. D'ailleurs que le soleil rôtisse la moisson, que la pluie tarde à tomber, jamais une plainte.

— Le bon Dieu là-haut sait ce qu'il fait, disent-ils.

Quelle leçon de brave humanité !

Le passeur d'eau est venu me prier d'aller voir sa fille noyée avant qu'on la mit en bière.

Quelle drôle d'idée ! J'étais saisie, je ne voulais pas dire oui ni non et, à la fin, de le voir, ce pauvre vieil homme, la bouche ouverte d'un grand sanglot muet — il avait l'air de rire à force de pleurer — j'ai promis d'aller... Alors il a dit une chose simple et belle :

— Merci, elle sera bien contente !

Ah ! il sort de ces âmes de grès des étincelles qu'on ne trouverait pas en battant l'un contre l'autre vingt cœurs de gens de la ville.

J'y suis allée. Elle était sur le lit ; on avait mis un vieux rideau de tulle sur son visage, à cause des mouches. Dix-huit ans, petite, une brunette... Elle avait voulu se baigner après son repas, la congestion l'a prise. On l'a retirée quand elle était morte déjà.

J'ai dit les prières.

La mère ensuite m'a touché le bras.

— Elle est toute fraîche encore... Elle est belle comme une sainte Vierge.

Elle a levé le bas de la robe et elle m'a montré sa jambe jusqu'au genou : c'était presque la fierté d'avoir une belle morte. J'ai compris que tout de même ces gens avaient une autre sensibilité que la nôtre.

Il y avait un grand feu dans la chambre. Une des sœurs repassait le drap qu'on venait de laver et où on devait l'ensevelir. L'autre sœur paissait la vache le long de la haie. Quelquefois on criait de la rive opposée : « A l'è-au ! » Le vieux alors sortait, détachait la barque, plongeait le ferret. J'entendais des voix bourdonner par les sentiers : c'étaient des parents et des connaissances qui avaient appris la nouvelle. Mais tout de même c'est moi qui avais été avertie la première. Tous, à la porte, attendirent que je fusse sortie pour entrer à leur tour.

Je n'éprouvais rien. Je pensais qu'à ne pas aspirer l'air, je soufflais des narines à petites fois. Il sentait bon pourtant la galette dans la maison : on en avait fait la nuit. Ce n'est qu'en m'en allant que l'idée m'est venue que cette fille, pas

plus que moi, n'aurait connu l'amour ! Alors j'ai été vraiment triste sur moi-même, par ricochet.

Je me reproche à présent d'être allée. J'aurais voulu n'avoir jamais vu d'autre mort que papa...

Roland voudrait me dire quelque chose. Il me regarde, tousse, fait des gestes à contre-sens. Il cause avec Martin dans les coins.

Il y a cinq jours que je suis allée chez ces pauvres gens. Le lendemain, dans l'après-midi, on a sonné la cloche... Ils m'ont envoyé de la galette comme on donne, en souvenir, de petites images sur fond d'argent. Je les ai partagées entre les chiens... Je n'avais plus que le dégoût de cette petite morte qui laissait montrer sa jambe.

J'avais deviné juste. A midi, au moment de nous mettre à table, Martin, le maître-Jacque du château, l'a regardé sévèrement. Roland s'est agité sur sa chaise ; il m'a dit d'une voix mal assurée :

— Floriane, vous êtes allée voir la fille du passeur ?

— Ah ! on vous a rapporté ?

Mon front de chèvre s'est busqué.

Martin, qui desservait, a toussé deux petites fois :

— Ce ne serait rien, mais Monsieur sait bien que cette fille s'est noyée... Elle avait péché et le jeune homme l'avait délaissée... On dit même qu'elle était...

Roland a fait, pour l'arrêter, un geste en baisant les yeux et Martin est sorti.

Alors il m'est venu une vraie pitié pour cette pauvre enfant que d'un coup de pied on renfonçait dans la rivière.

— A son âge il faut la plaindre.

Il a répondu très vite, d'une voix sourde :

— Il ne faut pas plaindre ceux qui se damnent.

Où trouvait-il le courage de parler aussi durement ? Moi, j'ai tenu bon.

— Allez, c'est très crâne, mourir quand on en a assez de ses souffrances !

— Non, non, taisez-vous, s'est-il écrié. Si on vous entendait !

Il s'est levé ; ses lèvres tremblaient ; il me regardait avec des yeux presque durs : justement Martin rentrait. Je le déteste, celui-là : je le sens enfoncé comme un clou dans notre vie. C'est l'âme damnée de la Fonbonne : il y a dix ans qu'elle l'a placé au château comme valet de chambre et le valet de chambre est devenu le maître.

Ça y est, la garde a donné. Ma tante de Fonbonne nous est arrivée hier, à l'improviste, dans l'après-midi. C'est toujours elle qu'on fait venir quand il passe une mouche à travers la toile d'araignée des destinées de la famille.

Roland ne m'avait rien dit.

Dé loin, j'ai entendu une grosse voix d'homme qui parlait dans la cour. Quand ma tante parle, le bon Dieu doit se boucher les oreilles dans son paradis.

Elle a sauté du marchepied, elle avait son chenil dans ses bras, trois horribles petits tous, un king-charles et deux griffonnes. Elle portait un toquet piqué d'une longue plume de faisan, de grosses guêtres de drap feutré par dessus des bottines de chasse et un gilet d'homme à revers sur un plastron raide comme de la tôle. J'ai avancé le front ; elle l'a cravaché d'un claquement de bouche.

Bête, qui n'avais pas compris de quoi il retournait ! Dame Micheline-Adélaïde-Baptiste de Fonbonne et autres lieux, venait, à la requête de Messire Roland de Corbion, mon mari, présider le conseil de guerre... Et c'était moi la prévenue. On l'a fait entrer dans la grande chambre : elle s'est assise en relevant ses jupons jusqu'à ses

genoux. On a pu voir ses culottes de cheval. Puis elle s'est plantée les poings sur les cuisses en me dévisageant.

— Monsieur mon neveu, veuillez dire à votre femme qu'à l'avenir elle ait à observer un peu plus la décence devant moi !

J'avais les bras nus, sous une manche de Chantilly.

Devant moi ! L'obélisque n'eût pas autrement parlé. Il fallait la voir avancer de mon côté ses longues babines dégoutées tandis que, sous ses paupières lourdes, son œil de poule clignotait, tout rond. Roland, sans répondre, feignit de ramasser une épingle à terre.

« Oh ! le capon ! pensai-je en regardant mon petit sot de mari. C'est ainsi qu'il me défend ! »
Je rebecquai aigrement :

— Ma tante, il fait si chaud que si vous n'étiez venue, j'aurais ôté ma guimpe elle-même.

— C'eût été un joli spectacle ! s'écria la grande Fonbonne en laissant retomber ses jupes et se mettant debout.

Là-dessus elle a commencé d'arpenter la pièce, les bras croisés et piaffant comme un cheval, ce qui n'est pas pour offenser une femme de cheval comme elle. Son profil, jaune comme un coing et

parcheminé comme une peau de tambour, avec la danse de la verrue au menton, découpait, en passant, une lame de faucille dans les miroirs du petit cabinet florentin. Le malheur voulut que j'eusse laissé traîné quelque part par là le *Monsieur de Camors* d'Octave Feuillet. Elle s'en empare, le flaire, le rejette. Puis, se mettant en bataille, l'infanterie devant, la cavalerie derrière, avec ses éternels pouf ! pouf ! qui maintenant partaient comme de la mousqueterie :

— A votre âge, s'écria-t-elle, je ne lisais pas de mauvais livres ; je dressais mes chevaux et je renouvelais les sinapismes de M. de Fonbonne... Jamais il n'est entré dans ma tête qu'une femme pût se complaire à toutes ces frivolités du jour. Si j'étais « que de » votre mari, ma petite, je saurais bien vous en faire passer le goût.

Moi qui n'ai jamais connu le temps où cette terrible amazone dressait ses chevaux, je pensai à sa héronnière délabrée où deux maigres carcans pâturent l'herbe des fossés. (C'est ma tante d'Harbois qui me l'a dit.)

Enfin, la cloche ayant sonné, on prit place à table, et ma tante de Fonbonne, son toquet en tête, ne cessa de me charger avec toutes ses troupes. Elle trouva à redire à tout, critiqua le

service, la cuisine, les vins. Elle fit venir Benoîte, la femme de chambre, et lui reprocha un trou à la nappe.

— Dites-moi, ma fille, au temps où vous étiez de mes gens, avez-vous vu jamais un trou à ma lingerie ?

— Oh bien ça, non, madame la Baronne, mais c'est à cause que Madame m'a dit de ne pas passer mon temps à refaire les trous.

— Ah ! Ah ! voilà bien du nouveau, mon neveu... Pas le temps ! et un beau jour, c'est la ruine qui entre par les trous qu'ont faits les souris.

« Fin finale », elle me déclara qu'on commençait à gloser dans la famille sur mon genre de vie. J'étais une païenne, je voyais des gens en état de péché ; je courais les bois, je n'allais pas aux offices, etc. Tout y a passé.

— Ma nièce, vous êtes sur une mauvaise pente, et je tenais à vous le faire savoir. De mon temps...

— Vous vous en souvenez encore, ma tante !

La verrue aussitôt tangua. Elle recula sa chaise, se croisa les jambes, et tambourinant sur la table :

— L'entendez-vous, la petite masque ? Sarpe-

jeu ! Pour un mot comme celui-là, j'aurais eu la fessée.

« Elle l'eût plutôt donnée », me dis-je, en pensant à une histoire où le baron, son mari, surpris par elle lutinant une bergère, reçut un coup de pied au... qui l'envoya rouler dans le pré.

Roland avec le doigt écrasait une boulette de pain.

Heureusement, on se mit à parler chiens. Peut-être, ma tante Fonbonne n'a-t-elle aimé d'un vrai amour que la chiennerie qui a fait le fond de sa vie. Or, elle nous conta que M. de Fonbonne, l'autre jour, avait laissé tomber Daisy, une petite chose, paraît-il, qui casse comme de la porcelaine. La bête cria pendant une heure ; on la croyait finie. Elle ne fut que constipée par le saisissement. Ma tante lui passa deux lavements qui la remirent.

— Ah ! m'amour ! m'amour !

Et elle posait Daisy sur la nappe, lui découpait un blanc de poulet, la faisait boire dans son verre.

Au matin, la garde a donné une dernière fois.

— Ma nièce, vous êtes entrée dans une famille qui fut toujours réputée pour la pratique de toutes

les vertus. Chez les Corbion régnait une morale sévère... Il y a même eu des saintes chez nous... Vous ne saviez pas ? Roland aurait dû vous le dire. Eh bien, il ne faut pas que vous fassiez exception... Revenez à la modestie, à la simplicité, à la décence, etc.

As-tu fini ! Vertueux, le vieux Corbion, le père à Roland, l'homme qui pratiquait sur ses vassales le droit de... comment dit-on ça, et qui abattait d'un coup de fusil un berger !

Cette fois j'ai tout lâché.

— Ma tante, je n'ai de leçon à recevoir de personne... je suis ici chez mon mari.

Je dois dire que Roland a paru flatté. Il m'a même regardée avec une certaine satisfaction. Mais elle, de colère, a failli étouffer Daisy : ses deux autres petites pestes glapissaient dans ses jupes. La Benoîte est montée chercher des sels.

— Ah ! Monsieur, Monsieur ! disait Martin en joignant les mains.

Il y eut une minute de désarroi général. La vieille armoire gémit, il passa un vent sur les bougies du lustre. L'âme du vieux M. de Corbion sembla faire un petit tour dans la maison.

Benoîte n'avait pu mettre la main sur les sels : à défaut, elle apportait un verre d'eau-de-vie que

M^{me} de Fonbonne avala d'un trait, avec dignité.

— Mon neveu, puisque c'est ainsi que je suis traitée, je ne mettrai plus les pieds chez vous.

La garde, là-dessus, s'est repliée en désordre. Roland est monté la rejoindre à sa chambre où elle conciliabulait avec Martin. J'ai entendu une voix qui criait :

— A la baguette, à la baguette ! comme le faisait feu votre père, que Dieu ait sa sainte âme !

Le plus drôle, c'est qu'en remontant en carrosse, elle voulut paraître avoir les honneurs de la guerre. On me fit chercher ; elle avança la joue au bord de la portière.

— Embrassez-moi, ma nièce... Vous avez été un peu vive... Cela arrive quand on se sent dans ses torts... Mais j'aime à croire que ma présence n'aura pas été inutile et que vous vous amenderez.

Un rire m'est parti, un vrai... Je riais comme tous les petits canards de la mare à la fois. J'ai frôlé les trois poils raides de sa verrue et Pierre a fait claquer son fouet, tandis que Roland semblait consterné.

Le champ de bataille, au surplus, garda longtemps les traces du passage des armées. Les trois petits monstres s'étaient oubliés dans tous les coins.

Depuis le départ de la Fonbonne, Roland m'évite : il se fait servir à manger dans sa chambre : il sort sitôt après, il semble craindre mes reproches. Mais c'est chez moi un autre sentiment : je ne lui en veux pas, j'ai presque pitié de lui... Heureses celles qui ont un maître !

D'ailleurs, c'est comme si jamais la « fa-mil-le » n'avait montré le bout de son nez ici. Corbion corne avec ses vaches, hennit avec ses poulains, cacarde avec ses oies, grimpe aux rochers avec la petite sauvage que je suis. L'idylle et la bucolique, comme deux sœurs la main dans la main, s'égaillent au fil de la rivière, parmi les paysages.

Il y avait deux semaines déjà que je ne recevais plus de livres de mon libraire. Je me suis plainte : pas de réponse. Alors j'ai prié ma chère Youyou de passer voir. On lui a répondu qu'on avait écrit de ne plus rien envoyer. Cette fois la colère m'a moussé au nez. Qui, on ? Je n'en pouvais douter, c'était bien Roland. Ce jour-là, il avait fait seller César, il était parti entendre la messe au village. Comme il ne revenait pas, j'ai fini par aller à l'écurie. J'ai dit à Pierre de mettre la selle à Joconde et je suis partie par la pierrière à travers la mon-

tagne. Ma pauvre fille, je t'ai fait bien souffler ce matin-là ! Je te pressais du talon, tes naseaux fumaient dans le brouillard... On ne voyait pas à dix pas devant soi... Mais voilà tout à coup qu'il se déchire : quel-qu'un là-haut semblait avoir retiré les housses. Et alors... oh ! alors, ce fut splendide : j'eus, dans un large coup de soleil, tout le pays à mes pieds.

Je n'avais plus de rancune. Je sentais ma petite âme de paysanne monter à Dieu avec les vapeurs. J'avais arrêté Joconde et j'étais là, ses sabots au bord de la falaise, aspirant l'eau, les feuillages, l'espace quand, tirant sur la bride, la bête s'ébroua. Elle avait senti César qui faisait le tournant et bientôt descendit en égratignant de la pince la rocaille.

— Vous ? fit Roland.

Je lui ai dit simplement :

— Veyons, ne niez pas... C'est vous qui m'avez fait supprimer les livres.

La brusquerie de l'attaque le déconcerta. Il ne parut pas savoir de quoi je parlais, il agita ses longs cheveux, soupira :

— O Floriane ! vous avez donc juré de me tourmenter toujours ? J'ignore de quoi vous voulez parler ; mais si cela a été fait, soyez sûre que c'est pour votre salut !

Sa voix était basse et frémissante. Je le vis toucher sous sa veste son scapulaire comme s'il allait me le passer.

— Mais mon salut, comme ma personne, ça ne regarde que moi, ai-je dit. D'ailleurs il y a de bons auteurs...

— Non, non, ne dites pas cela... Il n'y a que certains livres qui sont bons à lire : ce sont ceux qui nous parlent de nos devoirs envers Dieu.

« C'est qu'il ne parle pas mal, pensai-je ». Il reprit :

— Mon percepteur ne me laissait pas lire les autres... Oh ! ceux-là, il avait coutume de me les représenter comme un poison corrompant les âmes... O Floriane, prenons toujours attention au péché.

Jamais il n'avait parlé autant. Les mots tremblaient à ses lèvres, rapides et saccadés, comme s'il avait la fièvre. Par malheur, dans son énervement, il pesa brusquement sur la bride : César, en appuyant à droite, manqua pousser Joconde sur la pente ; j'aurais roulé de quinze pieds de haut. Il fut très effrayé, tira vivement à lui sa monture, et d'un accent réel de douleur :

— Oh ! oh ! par ma faute, Floriane ! Cela eût pu arriver par ma faute ! Jamais je ne me serais

consolé ! Vous n'eussiez pas été en état de grâce !

Alors, j'ai dit une chose extraordinaire. Oh ! très !

— L'état de grâce... c'est de mourir en s'aimant !!!

Je suis encore étonnée d'avoir eu la pensée d'exprimer un tel sentiment ; il le fut bien plus que moi. Il tressaillit, ouvrit la bouche, me regarda. Jamais personne n'avait prononcé une telle parole devant lui : j'avoue qu'elle détonait un peu dans la bouche d'une jeune femme élevée au couvent. Peut-être je l'avais lue quelque part. Je crus lui avoir fait de la peine, je lui touchai le bras.

— Ne m'en veuillez pas... Cela m'est parti, presque sans y penser.

Un petit feu lui est monté à la joue et il m'a dit :

— Je prierai pour vous, Floriane. D'ailleurs...

Puis un petit silence est tombé. Il leva les yeux, parut considérer la longueur du ruban de chemin qui me séparait du paradis.

L'air était limpide et chaud ; j'entendais distinctement le bruit du barrage, dans la profondeur. Je pensais : « C'est dommage que le ressort soit encore une fois cassé... Il se tait et moi je ne trouve plus rien à lui dire. »

A la fin je lui ai demandé s'il ne voulait pas faire, à pied, le reste de la route avec moi. Il a sauté de selle, moi aussi, et nous sommes descendus ainsi la côte, l'un près de l'autre, la bride de nos montures passée à nos bras.

— On a reblanchi à neuf l'église, me dit-il au bout d'un peu de temps.

J'aurais préféré qu'il me parlât d'autre chose. Nos coudes se frôlaient, il y avait du temps que cela ne nous était arrivé. J'ai eu l'air de glisser sur les éboulis de cailloux et lui ai pris le bras. J'ai senti le sien trembler : il l'a retiré comme s'il se défiait.

Il y a une vache dans le petit pré d'une vieille bonne femme. J'ai regardé longtemps dans ses grosses prunelles couleur prune. A quoi pense-t-elle ? Pourquoi ne penserait-elle pas ? Il me semble voir là très loin le commencement de ce que fut notre humanité, à nous... C'est bon, ingénu et vertigineux, un œil de bête, et ça reflète le ciel. On s'y baigne dans de la confiance et de la douceur, une grande paix fraîche au fond de laquelle il y a Dieu. Tout à coup le taureau de la ferme a mugé : elle n'a pas cessé de brouter l'herbe.

Cette Youyou ! Veuve à vingt ans et remariée à vingt-deux et qui me disait :

— Je m'aime trop pour aimer jamais un homme !
Alors pourquoi s'est-elle remariée ?

Elle m'écrivit : « Mon petit trésor, je suis sans nouvelles de toi... Qu'arrive-t-il ? Serais-tu amoureuse de ton mari ? » Hélas ! Je ne l'aime ni ne le déteste ; il m'est indifférent, c'est pis. Et pourtant est-ce que je puis dire que je ne pense pas à l'amour ? Je ne pense à aucun homme cependant.

Je reste quelquefois immobile : rien ne bouge autour de moi, pas une feuille... Un grand silence dans la lumière comme aux limites de la création... Et puis je ferme les yeux : tout au fond de moi quelque chose se réveille. Ça semble venir du lointain des temps comme un pas et c'est ma vie faite de toutes les vies qui l'ont précédée.

Quelle chose éffrayante de se dire qu'on a vécu de toute éternité, qu'on était déjà à l'époque de la première cellule humaine !... Le tic-tac de l'horloge qu'est notre cœur en nous, c'est l'écho de toutes les minutes de nos existences antérieures !

J'ai été à ma glace la dernière fois que cette

idée m'est venue. J'ai avancé la bouche, je me suis embrassée... J'ai cru embrasser toutes mes mamans à travers les siècles. Voilà encore une chose que je n'oserais dire à personne ; on me croirait folle.

Mes mamans... Est-ce que j'aime seulement la mienne comme il faudrait aimer sa mère ? Mais maman, je crois bien, n'était pas faite pour avoir des enfants... Quelquefois il venait une nouvelle gouvernante ou une institutrice. On cessait de voir maman pendant des semaines. Seulement elle écrivait, ah oui, au sujet de nos robes. Nous étions habillées comme des poupées, Nancy, Claire et moi. A quatorze ans, nous portions encore des jupes courtes comme des tutus. Ça rajeunissait maman. Puis on nous a mises en pension : nos jupes se sont allongées.

Nancy n'avait l'air de s'apercevoir de rien ; elle est restée toujours un peu indolente : c'est le type blond de la maison. Il y a dû avoir un mouton dans l'ascendance, avec des yeux bleus. Les siens sont deux étangs si bleus que des anges semblent y avoir lavé du ciel. Elle avait un petit entêtement doux qui aurait découragé le grès le plus dur. Elle riait avec de belles dents claires quand elle avait cassé un de ses bébés.

Elle aimait à voir de nouvelles poupées pour leur jeter la tête contre le mur. Je ne vois pas ce que la sonde remontera quand son mari regardera au fond de tout ce bleu de ses yeux.

Claire, elle, tire plutôt sur le type brun, comme moi. Ah ! celle-là était vraiment une maman pour ses poupées ! Elle ne voulait jamais en avoir que de vieilles.

Elle leur imaginait des maladies graves pour avoir à les dorloter. Elle les couchait auprès d'elle, leur posait des sinapismes de mie de pain. Ses poupées avaient toujours mal quelque part.

Je ne sais qui Nancy épousera un jour, un petit monsieur n'importe qui parmi tous les gentils petits messieurs qu'on invitera aux parties de tennis chez maman. Elle ne sera pas en peine et ça fera plaisir à maman qui doit avoir hâte de se débarrasser de son stock. Ah ! dame, quand on se refait un nid !

Pour Claire, c'est un diamant noir aux lumières en dedans, mais qui brûlent. Elle a un feu de charité et d'amour. Peut-être elle finira petite sainte quelque part au diable, dans une île où elle sera venue soigner des lépreux.

Moi, j'ai l'impression de porter en moi une fleur aux racines profondes, comme les longs

nénuphars qu'il y avait dans l'étang chez papa... Une fleur qui monte du fond de mon être jusqu'à mes lèvres et que quelqu'un un jour à mes lèvres respirera.

Pourquoi me suis-je reprise à penser tout à coup à cette maman qui pense si peu à moi ? Il y avait du temps que ça ne m'était arrivé. J'ai peur de comprendre : voilà, je ne suis pas heureuse et une maman, c'est tout de même un recours, c'est le palier avant les intercessions suprêmes. On a toujours besoin d'une âme plus près de soi que les autres.

Mais lui écrire ? Elle ne répondrait pas. Aller la voir ? Je la gênerais. Et puis lui écrire, quoi ? Que je m'ennuie, que j'ai mon retour d'âme, que je veux être libre ?... De quoi faire ? Ne le suis-je pas ? Je fais ce que je veux, je vais où je veux...

Eh bien non, ce n'est pas vrai ! Il y a quelque chose ici qui me limite. Il y a une ombre sur la vitre par laquelle je regarde ma vie. On a fini par me concéder un livre par quinzaine... Je soupçonne la grande Fonbonne de me les envoyer de la ville. Ce sont généralement de petits romans bêtes d'un goût de tisane. Ça ne me fait même pas dormir. Je lis cependant pour lire. Je m'ennuie.

Hier, justement j'ai surpris Martin qui glissait dans ma table à ouvrages un livre à couverture verte.

— Qu'est-ce que cela ? lui ai-je demandé.

Il a été un peu gêné, il m'a regardée d'un rire en tire-lire.

— C'est un livre que Monsieur peut-être a égaré... Je l'ai trouvé sur le palier... Alors je l'ai mis là... Madame pourrait le lire aussi... Ça doit être très moral.

J'ai lu le titre : *Des devoirs de la nouvelle épousee.*

C'est un peu drôle tout de même, le valet de chambre de mon mari qui se met en tête de faire mon éducation ! Il est vrai que Martin est un personnage : il garde les clefs du trésor. Il est le dragon incorruptible. Il doit y avoir à son trousseau une clef qui ouvre tous les mystères de la maison.

Je commence à voir clair dans Roland. Il m'épie : avec une opiniâtreté sournoise, il lime mes goûts, mes désirs, ma volonté. Peut-être il sait que le silence de cette maison m'use : le vide ici trouve le moyen d'être plus vide encore. Quand j'entends venir son pas, je tressaille. J'ai

toujours l'air de vouloir lui cacher quelque chose. Cela doit être son sentiment aussi ; il a des regards en dessous qui tournent comme le chien berger autour de ses moutons. Il examine mes mains ; il voudrait entrer dans mes poches.

C'est terriblement énervant, la pensée qu'il faudrait vivre toute une vie ainsi... Ah ! mais non !

Je me suis enfermée. J'ai tiré de la grande armoire en chêne ma robe de mariée. Peut-être, avant moi, la mère de Roland y avait accroché la sienne, petit fantôme blanc qui aussi avait semé ses pas légers dans l'ennui des grands escaliers vides.

La robe déjà avait un peu jauni dans ses plis... comme jaunira vite mon visage Je m'en suis parée lentement dans le silence de ma chambre. J'ai senti peser à mes épaules le mensonge lourd et délicat des fleurs et des tissus.

Et je me suis souvenue : je me suis rappelée les essais devant la glace, chez ma tante d'Harbois... J'avais, à m'y regarder, ces yeux des petites vierges gothiques attendant la visitation de l'ange. Je ne me reconnaissais plus : j'étais déjà devant

ma propre image une autre jeune fille, une étrangère pour moi-même. Un nuage de gêne rose m'enveloppait à la pensée d'être tout à l'heure la petite dame en blanc qui reçoit des compliments. C'était vaguement comme le sentiment que je ne m'appartenais plus, que j'allais devenir la moitié de la vie d'un monsieur qu'à peine je connaissais.

J'étais gaie pourtant ; je riais et j'aurais voulu pleurer. Je me sentais un peu absente de moi-même parmi tout ce monde qui autour de moi s'agitait, évanouie comme dans un rêve... L'heure était très douce, mystique, élue... Je pensais : « Mon Dieu, faites, comme me l'a dit M^{me} de Fonbonne, que je puisse me sacrifier au bonheur de celui qui tout à l'heure sera mon mari. » Et la belle robe aux bouquets de fleurs d'oranger piqués dans les froissis lumineux toujours un peu plus me couvrait toute... Comme c'est loin !

Pauvres petits boutons d'oranger pâles comme la désillusion et qui ne doivent point fleurir !... Je me suis regardée longtemps au vieux miroir dans la beauté molle de mes satins... Ah ! oui, le sacrifice, le renoncement, comme ces jeunes saintes qui, la couronne de l'éternel amour au front, s'en vont, au chant des orgues, se marier

à Dieu !... J'étais, moi, leur sœur profane, une petite carmélite du mariage.

J'ai beaucoup pleuré : mes pleurs sur ma robe imitaient les larmes d'argent des draps funèbres. Je goûtais une volupté à me sentir à jamais détachée de la vie. J'ai eu vraiment la petite sainteté qui est dans l'aspiration à la mort... Mon Dieu ! faites que je ne devienne pas vieille et que je m'en aille jeune encore et pas trop laide au pays des anges !

Je me voyais entre les cierges, étendue toute froide sur le lit aux plis rigides des salins, avec mon petit jardin de fleurs artificielles sur un cœur éteint de n'avoir point battu... J'ai repensé à la fille de l'éclusier.

J'ai écrit à maman : je lui ai rappelé sa promesse de passer quinze jours à Corbion. De tout le reste je n'ai rien dit : elle ne fût pas venue : les émotions, ça ride !

Et puis, s'il m'avait fallu tout dire...

Nous vivons comme des paysans... Pas de train, trois domestiques, nulle dépense ; c'est Martin qui paie tout, règle tout, mène tout. Roland quelquefois s'enferme avec lui dans la chambre des comptes. C'est une pièce où il n'y a que trois chaises, de grandes armoires et un secrétaire dont la ta-

blette fait pupitre, avec des tas de petits tiroirs dedans... J'ai voulu voir : Martin avait oublié de retirer la clef... Il y avait dans les tiroirs des rouleaux de sous, de francs, d'écus de cinq, de louis... Tant pour le vin, tant pour le boucher, tant pour le charron.

Irons-nous vraiment à la ruine... comme insinuait ma tante de Fonbonne ?

Roland fait faire ses bottes au hameau, là-haut. Martin, l'autre jour, de la part du curé, m'a recommandé la tailleuse d'un village prochain. Je m'étais plainte la veille à Roland de manquer de robes. Ah, ça non, par exemple ! Je veux bien être une paysanne, mais une paysanne qui s'habille à la ville ! L'estime des dindons et des oies ne me suffit pas : j'aime pouvoir me regarder ailleurs que dans une eau d'abreuvoir.

C'est inouï ! Maman a répondu qu'ils arrivaient ! Ils, c'est M. Chartrain et elle. Quelque chose m'a passé au cœur : je n'avais rien dit encore à Roland. Quand il a su, il a pâli : il n'aime que ceux de son sang. Cette grande Fonbonne le mène par le bout du nez : elle est son armorial vivant ;

elle est pour lui héraldique jusque dans les trois poils de sa verrue.

Maman a pris la chose d'un cœur léger.

— Ah ! bien, s'il t'ennuie, c'est bien simple : va prendre un peu l'air... Mon Dieu ! ça réussit toujours...

J'avais arrangé la scène : je me mettais à ses genoux, je lui faisais ma confession, je disais tout... Et puis elle me prenait dans ses bras, elle avait les yeux mouillés...

« Ma pauvre enfant... ma pauvre enfant ! »

C'eût été bon, être plainte, ça m'eût fait le cœur chaud.

Ah ! ouiche ! Elle ne s'est un peu montée que quand je lui ai parlé de la lésinerie de Roland.

— Comment, il te laisse manquer de robes ! Il met ses sous en papillotes ! Ça c'est plus grave ! A ta place je prendrais le train... Je me ferais faire à Paris pour trois ou quatre mille francs de robes et de chapeaux. Et ton mari tout de même devrait finir par les payer, ma chère. C'est même à ça que sert généralement un mari.

Je crois bien que quelqu'un avait dû renseigner maman sur ce qu'elle se mit tout à coup à appeler « mes sauvageries ».

— Après tout, c'est peut-être un peu ta faute

aussi. Tu es une indisciplinée. Es-tu seulement gentille pour lui? (Elle aussi!) Vrai, tu me fais de la peine... Voyons, est-ce que je t'ai élevée comme ça?

Elle oublie, maman, qu'elle ne m'a même pas élevée du tout.

Ça se passait chez moi, dans ma chambre à coucher. J'avais fermé la porte à clef pour n'être pas dérangée, mais voilà qu'à pas de chat, quelqu'un, m'a-t-il semblé, est venu écouter... J'ai ouvert très vite la porte... Martin, bénévole, donnait des coups de plumeau dans le couloir. J'ai eu un rire coupant comme le diamant du vitrier.

— Tu l'as vu ?

Maman a haussé les épaules.

— Tu es une romanesque... Tu t'imagines des choses... Pourquoi veux-tu qu'on vienne écouter aux portes ?

Tranquillement, devant la glace, à grands coups de houpe, elle mettait de la poudre sur son nez.

— D'ailleurs, tu sais, en principe, je n'aime pas me mêler de tout ça... Comment me trouves-tu aujourd'hui ?

J'ai eu subitement le sentiment que tout m'abandonnait, que j'étais seule au monde. J'avais envie de pleurer : mon cœur en moi était froid comme un glaçon.

— C'est là tout ce que vous avez à me dire, ma mère ?

Toute sa petite personne grassouillette tressauta ; elle eut une candeur d'étonnement sincère.

— Mais sans doute... Après tout, c'est ta faute si tute laisses mener... On n'a jamais que le mari qu'on mérite.

L'égoïsme de maman... une falaise à pic ! Papa pourtant aimait si follement cette petite poupée pimpante et volontaire au sourire en rond et aux yeux d'émail comme les Sidonies des vitrines de coiffeurs et qui, comme elles, tournait, tournait toujours, le nez en l'air et peut-être le cœur aussi !

Eh bien ! l'oiseleur, cette fois, a mis l'oiseau en cage... Elle paraît follé de son Chartrain ; elle le mignote, le cajole, lui fait mille risettes... Elle n'a plus l'air de se douter qu'elle a des filles... S'en est-elle doutée jamais ? Maman a la maturité amoureuse des femmes vouées à de beaux étés de la Saint-Martin. Mais décidément non, M. Chartrain ne me va pas. Il me trouble, il m'inquiète. Je ne sais pas de quoi il tient le plus, de l'aigle ou du... Sûrement il y a de la zoologie en lui, œil et profil. Je ne puis définir son regard, un regard qui pèse,

qui endort et qui caresse. Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a pu donc aimer en maman, lui, un explorateur, un homme qui a vécu chez les sauvages ?

Comme homme, pas beau. Une peau recuite, balafrée, des plis lourds au front et une cicatrice au-dessus de l'oreille, où les cheveux ras, poivre et sel, n'ont jamais repoussé. A failli être scalpé, paraît-il. Insoucieux de toilette... Il rêve, aime les siestes longues, les pauses sur des coussins, ne parle jamais de lui. A quoi pense-t-il ? Quelquefois il lui vient entre les paupières un œil « tigre, » jaune d'or.

Enfin, pas banal certainement. On sent une force en cet homme, des énergies, une volonté, je ne sais quoi de terrible au repos, sous un air de détente et de lassitude. Et il a le rire tigre comme l'œil, comme les babines qui se retroussent, comme le nez qui se plisse ; on voit rire ses dents très blanches, petites, aiguës. Il porte un petit nom ridicule : Anselme. Il aurait dû s'appeler Roland, lui.

Je me baignais ce matin dans la rivière, quand une voix, à un pas de moi, m'a dit : « Pas de crocodiles ici, au moins ! » J'ai tourné la tête.

M. Chartrain refoulait l'eau, souple, égal,

rythmé, tout là-bas déjà. Quelle surprise ! Je l'avais vu, il y a un instant, à cheval par des sentiers de montagne où un autre se romprait le cou. Il semble toujours au guet : il enveloppe tout un pays dans ses rôdes.

Maman seule n'a pas l'air de se douter de l'étrange échantillon humain qu'elle a fait entrer dans la famille. Elle joue avec son fauve comme si elle lui avait rogné les griffes. Elle a toujours eu toutes les chances, maman.

Sans cette maman qui fait de la vie partout où elle est, Corbion ressemblerait à un théâtre d'ombres chinoises. Ombre, l'homme sauvage et son air tigre. Ombre, ce Martin disparaissant derrière des portes qu'il ferme sans bruit derrière lui. Ombre, cette Benoite qui glisse dans ses socques par les escaliers. Ombre, cette ombre de mari qui, tous les matins, monte entendre la messe au village, fait son tour de bois avec le garde, abat une couple de ramiers ou un lapin, rentre s'enfermer dans sa chambre et n'apparaît qu'au repas, gauche, timide et taciturne.

Je m'amuse à l'enrager. Je mets la cave à sac ; j'ai prié maman de prendre la direction de la cui-

sine ; et elle s'y entend, maman, à mettre les petits plats dans les grands ; nous avons établi un service avec la ville la plus proche. A chaque train, il nous vient des nourritures délicates, des primeurs, de la pâtisserie que Pierre va prendre avec le camion. Il a fallu gorger d'avoine les chevaux pour ne pas les laisser crever à la peine. Ah ! elles doivent aller un joli train, les papillotes de la chambre des comptes ! L'ombre indignée de Pierre le Grand rôde la nuit sur les paliers.

En somme, c'est maman qui commande dans la maison : elle n'a pas du tout l'air d'être chez nous. J'ai fini par être moi-même au milieu de tout cela comme une ombre qui ne redevient vivante qu'au grand soleil. Je selle moi-même Joconde ou je détache la barque. Je baigne aux rapides, je grimpe aux rochers, et l'après-midi, pendant que maman sieste, je fais des sommes à l'ombre des pommiers, dans les vergers.

J'ai un humble ami au petit hameau, tout là-haut, dans la montagne. Il s'appelle Désiré et il a des ruches. Il est aussi cordonnier : c'est lui qui fait les bottes de Roland. Je suis allé voir ses abeilles. Il les charme en leur parlant douce-

ment : elles le connaissent et ne lui font pas de mal. Leur roue d'or tourbillonne autour de lui, parmi les roses sauvages du petit jardin. Comme il boite un peu, il a l'air d'un sylvain.

Désiré a une âme innocente et émerveillée. Son rire, parmi les picots de sa barbe, bruisse comme le vent dans les roseaux. Il a dû connaître Pan et les nymphes, dans les matins du monde. Moi, je l'écoute me dire le miracle de ses ruches : sa voix est mouillée et il sourit, un petit feu dans les yeux. L'autre année, il a récolté deux cents livres de miel : il en a gardé une petite part. Il est venu l'autre jour en apporter une livre à Corbion pour moi.

Le soir, à la fraîche, Désiré sous son noyer embouche le galoubet : d'en bas, on entend descendre les notes sûrettes par les petits sentiers de chèvres. On croit boire d'un vin de pays ai-grelet.

Dans mon isolement, j'en suis venue à goûter auprès de ce pasteur d'abeilles un plaisir d'idylle. Ça me fait oublier maman et son M. Chartrain, plus que jamais une énigme pour moi.

Voilà huit jours que maman file ici le parfait

amour, et on n'entend que le ronron de son rouet.

Décidément ce n'est pas seulement pour la géographie qu'elle aime son explorateur : elle l'adore vraiment autant qu'elle s'aimait elle-même autrefois.

Eh bien ! ma filialité est à bout... J'en ai assez de ses sourires pâmés, de ses yeux mourants, de ses mamours au héros... Et puis quel bon goût ! Elle m'accable sous le faste de son bonheur. C'est le festin du passant dans une maison dont les hôtes ont faim. Je crois que je l'envie.

Le grand homme semble par moments m'étudier... Il me regarde en riant de son sourire sans bruit.

Je l'intéresserais ?

Il m'est resté, moi, plutôt un fond de rancune pour l'homme qui a volé à papa un cœur qu'il avait eu si peu et que maman lui a retiré tout de suite après qu'il ne fut plus.

Le piéton vient de passer. Il y avait une lettre de Youyou. Ah ! que c'est drôle, il n'y est presque question que de monsieur Beau-père.

« Eh bien ! tu l'as donc sous la main, ce M. Chartrain qui passionna toujours si fort les femmes ? Il n'y a que toi qui aies à peine daigné le remarquer... Il est vrai que pour toi, ce n'est pas un homme, c'est le mari de ta mère...

« Gontran, qui l'a vu une fois à son cercle, m'assure que c'est un homme comme tout le monde. Gontran, tu sais, ne se connaît pas beaucoup en animaux exotiques... Moi, j'aimerais aller voir le monstre de près. Ça doit être amusant, un homme qui a aimé des femmes qui ont des anneaux dans le nez... Car il paraît qu'il en a aimé, ma chère ! T'a-t-il raconté l'histoire de son scalp ? Il allait l'être (scalpé) quand on a entendu une musique qui lui sortait du cœur... C'était sa montre à répétition... Saisissement général. Le couteau à scalper est tombé à ses pieds et toute la tribu... On l'a élu le chef, le roi, le manitou... Voilà une chose qui n'arrive pas au premier venu... Gontran croit qu'il est tatoué... Tâche au moins de savoir si la peinture a résisté aux lavages... »

Elle termine en me disant que Gontran son mari, s'était fait faire une culotte de cheval qui lui allait divinement... Gontran est pour elle le mari nouveau.

Maman faisait ses sourcils. Elle m'avait priée de monter pour causer un peu seule à seule.

— Vois-tu, me dit-elle, j'ai bien réfléchi : tu es dans ton tort vis-à-vis de Roland... Une femme, après tout, doit avoir « les idées » de son mari...

— Bon Dieu ! maman, me suis-je écriée, très amusée de la gravité de son début, serait-ce M. Chartrain qui vous a fait croire que Roland pût avoir des idées ?

— Oh ! M. Chartrain s'occupe bien de cela ! Tu admettras, du reste, que je puisse avoir une idée en dehors de M. Chartrain.

— C'est absolument comme moi... J'ai mes idées... Ce n'est pas ma faute si Roland ne les partage pas.

— Et puis, il ne s'agit pas seulement de vos idées à toi et à lui...

Sa petite glace à la main, elle se mirait de face, de profil, d'en haut, d'en bas. Elle était en corset : j'ai pu remarquer qu'elle avait de plus beaux bras que les miens. Elle s'est mise à lisser ses cils. Elle était si occupée d'elle-même qu'elle sembla tout à coup m'avoir oubliée. Moi, je regardais du côté du grand lit, le lit où M. de Corbion, le père, avait aimé successivement ses trois femmes.

Non, c'est bouffon ! La phrase de Youyou soudain me revenant, j'ai demandé à maman si c'était vrai que M. Chartrain était... tatoué.

Tout son blanc devint rose.

— Dans tous les cas, ma fille, ce n'est pas moi qui vous le dirais !

« Bon ! Ça y est ! » ai-je pensé.

Et là-dessus, à l'idée que le matin, dans l'intimité conjugale de la chambre, elle voyait se promener en puyjama ce phénomène... sapajou, j'ai eu vraiment quinze ans : je me suis mise à rire comme une folle. L'amusant, c'est que maman faisait ses efforts pour ne pas rire aussi, ce qui eût craquelé sa pâte de cerise.

— Tu m'affliges, Floriane... Tu ne seras donc jamais sérieuse?... Je voulais te parler de ton mari... qu'as-tu à lui reprocher ? Oui, je sais, un peu de lésinerie, mais tous les hommes sont ainsi quand il s'agit de leurs femmes... A part cela, Roland est un mari exemplaire. Alors pourquoi le rebutes-tu ?

J'ai tout deviné : Roland lui a ouvert les petits coins d'un cœur qu'il me garde fermé... Je ne songeais plus aux tatouages de M. Chartrain ; je me disais : « Comment a-t-il eu le triste courage ? Moi, j'aurais porté ce secret jusqu'en la tombe. »

Et je lui en voulais comme d'un petit mystère triste profané... Je n'avais plus envie de rire, une peine farouche me crispait. Je ressentais à la fois de l'humiliation, de la fierté, de la pitié et de la colère.

— Si c'est lui qui vous envoie, dites-lui...

Je vis que par dessus mon épaule, maman se regardait dans la glace. Elle s'y trouva à son goût, sans doute, car elle s'attendrit.

— Voyons, je t'en prie, montre-toi moins... plus... Ton mari est animé des meilleurs sentiments (*sic*). Ne te laisse-t-il pas libre? C'est déjà beaucoup pour un mari...

Enfin, elle a cru parler très bien, maman, mais moi, toute frémissante, donnant des coups de tête dans le vide, je l'appelais égoïste, sournois, obstiné... Je me sentais le regard noir, en dessous, des jours de gros temps. J'en voulais à toute l'humanité d'avoir fait de moi la petite femme qui était là et qu'on avait abusée sur l'amour.

L'élan, le souffle manquèrent à maman; elle avait été jusqu'aux limites de sa sensibilité.

— Ah bien, dit-elle, si c'est comme ça...

A petits coups elle tapotait sur son pompador.

Un pas monta. J'entendis tourner le bec-de-cane ; et M. Chartrain entra.

Maman lui a jeté les bras autour du cou :

— Ah ! chéri...

Elle l'appelle chéri !

Ils ont parlé tout bas. J'ai vu que le tigre me regardait, un regard fixe, dominateur, caressant, quoi encore ? Je me figurais être dans la cage, à l'heure du repas des animaux. J'étais le petit mouton qui se demande par où il sera mangé. Et puis tout changea. L'œil soudain fut charmant : ce n'était plus le tigre, mais le dompteur.

— Ma chère Floriane... fit-il en me tendant la main...

Je ne sais pas bien ce qui se passa alors : il me semble que j'ai dit : « Oh ! vous ! » et que je me suis jetée à travers l'escalier. Bien entendu, je n'ai pas eu l'air de m'apercevoir qu'il me tendait la main.

J'ai traversé les cours. J'ai couru jusqu'à la rivière. Je n'avais qu'une pensée : me retrouver seule... D'un coup de rame j'ai envoyé au large la nacelle. C'était le matin... la montagne fumait dans le brouillard.

L'éclair émeraude du martin pêcheur rasait l'eau. Les geais jacassaient dans le bois... Tout le

paysage ondulait, l'air était fluide et vierge ; on voyait les galets aux limpidités du fond.

Aucun bruit, comme si l'homme jamais encore n'avait passé par là. Je n'entendais que l'égouttis de l'eau aux pales des rames, dans un grand silence divin. Quel mystère que tout ce vieux chaos, ces amas de roches et ces dégringolades immobiles de chênes qui devraient rouler des tonnerres, ne remuent pas plus l'espace que le cœur d'une rose qui s'ouvre, l'aile d'un papillon qui se déploie et le passage d'une fourmi !

Tout était vie, clarté, joie, éternité... Moi seule, dans l'énormité candide et heureuse de ce matin, je traînais une chose malade et dégoûtée : mon âme avait la migraine.

Et puis, comme il y avait là des roseaux sous les saules, je me suis laissée couler à l'eau, j'ai pris, sous l'œil de Dieu, un bain. C'était froid et ça m'a remise. Ne serais-je vraiment qu'une petite pastoure ? Je me sens une âme des quatre saisons, comme les petites nymphes qui dansaient au clair de lune, dans la mythologie.

Ah ! la nature... la mère berceuse !... Autour de moi, sur l'eau, le brouillard matinal faisait un nuage d'argent. Je riais avec les chevennes et les ablettes. Les fauvettes égrenaient leurs tyro-

liennes dans les branches. Après un quart d'heure de baignade, j'ai repris les rames. Mes cheveux me pendaient dans le dos. Mes bras étaient tout humides encore sous ma robe. Et c'était bon ; j'avais repris confiance dans la vie. Il me semblait que tout de même à la fin quelqu'un viendrait... Nous prendrions la barque et au fil de l'eau, toujours plus loin, nous partirions.

Mais le soleil chauffe, les petits pâtres rentrent les vaches, il va être midi... Alors de nouveau c'est un grand ennui, à l'idée qu'il me faudra rentrer : je bâille, j'étire les bras... Et une voix me dit de l'autre rive :

— Nous avons été un peu nerveuse ce matin ?

Je ne lève pas les yeux. Je sais que monsieur Beau-père est là qui rit avec ses quatre plis au nez. Et moi aussi je ris bêtement, sans avoir envie de rire, et je dis :

— Oui, on a ses jours !

Les jeunes sifflent comme chantent les vieux.

Ce matin, selon son habitude, Roland est venu frapper un petit coup à la porte.

— Bonjour, Floriane... C'est le moment de dire

votre prière matinale... Le temps est sec, le soleil s'est bien levé...

Son pas s'est éloigné... J'avais peur de la longue journée, je suis restée encore un peu au lit. Mais au bout d'un quart d'heure, de nouveau j'ai entendu un grattement à la porte.

— Floriane !

Silence.

— Floriane, j'aurais un mot à vous dire...

Ce n'est qu'à la troisième fois que je lui ai répondu :

— Eh bien, attendez de l'autre côté de la porte que je vous dise d'entrer.

Pieds nus, je suis allée tirer le verrou ; j'ai couru ensuite me cacher au fond de mon lit. J'ai crié :

— Entrez !

La porte a tourné lentement : il ne l'a pas refermée tout à fait. C'était gentil, la manière dont il m'a demandé :

— Floriane, m'en voulez-vous toujours autant ?

J'ai dû faire un effort pour me rappeler que je lui en voulais horriblement. Je lui ai dit :

— Asseyez-vous sur le bord de mon lit, nous causerons.

Il m'a remerciée : il m'a dit qu'il préférerait pren-

dre une chaise. Il s'est retourné, il a vu le fauteuil où, la veille, j'avais jeté ma jupe et mon corset. Il aurait pu les porter sur un autre fauteuil ; il a fait le mouvement d'avancer les mains, et puis ses mains se sont retirées. Il m'a dit :

— Après tout, c'est inutile... Je n'ai qu'un instant... César est sellé et je pars pour la messe.

Il ne me regardait plus : il avait baissé les yeux, et moi aussi maintenant je baissais les miens, mais c'était pour regarder mon bras nu demeuré par dessus la couverture.

Une petite honte aussitôt m'a prise : j'avais l'air de l'avoir fait exprès comme on laisse une porte entr'ouverte. Très vite j'ai refourré mon bras dans le lit et j'ai tiré les draps jusqu'à mon menton. C'est extraordinaire comme ensuite je me suis trouvée à l'aise pour lui énumérer tous mes griefs...

— Si je vous en veux ? C'est vous qui me le demandez ? Tenez, je sais tout. Maman m'a tout dit... (Après tout, qu'est-ce qu'elle m'avait dit, maman ? Un volcan ne regarde pas à si près et j'éruptais.) Oui, Monsieur, maman m'a tout dit et que vous vous étiez plaint à elle de ma froideur, de mon insensibilité, de... Bon Dieu ! est-ce que je me plains moi?... Vous êtes mon mari, un

mari qui... que... enfin un mari qu'on ne voit jamais... Nous vivons comme des étrangers (La phrase était de maman), et, comme ça sonnait bien, je répétais : comme des étrangers... Nous aurions tout aussi bien fait de ne nous marier jamais... Pour ce que ça nous sert... Et puis est-ce qu'il n'y avait pas là quelque chose de douloureux qu'il était de votre dignité de cacher ? Comment avez-vous eu le courage ?

Les mots, les pleurs, tout partait à la fois et il restait devant moi interdit, n'ayant pas l'air de comprendre.

— Se peut-il que vous m'accusiez, quand c'est vous-même qui m'avez noirci aux yeux de votre mère ? dit-il à la fin, pendant que, du bout de la main, je tâtonnais dans l'oreiller à la recherche de mon mouchoir. Je suis sournois, dissimulé, taciturne... Ah ! comme vous me méprisez, Floriane !

C'était lui à présent qui avait envie de pleurer. Et moi, de me trouver prise à mon propre trébuchet, je tâchais de retirer la patte comme je pouvais.

— Si je l'ai dit, c'est que c'était vrai... Et méchant et faux par dessus le marché... Allez, j'en aurais jusqu'à demain s'il fallait tout dire...

— Je n'ai pas eu d'autre tort que de lui laisser

voir ma peine, reprit-il. Elle m'a dit simplement : « Vous êtes homme, vous savez ce que vous avez à faire. » Au moins, si elle me l'avait appris, nous n'en serions pas où nous sommes.

Il me sembla s'attrister sur lui-même ; sa voix doucement grelottait. Je fus si émue que j'oubliai toute prudence et que, tirant mes bras de la couverture, je fus sur le point de les lui jeter. Mais soudain il se reculait. Je n'ai jamais vu un regard plus dur que celui qu'il m'a lancé ; d'une voix d'orgueil blessé, il m'a dit :

— Sachez-le, Floriane, je ne suis ni faux, ni méchant, ni sournois... C'est là une injure que je n'ai pas méritée, Dieu le sait ! Mais votre aversion vous aveugle... Que vous ai-je fait pour que vous me détestiez ainsi ?

Ah ! comme maman se fût tirée à son avantage d'une situation comme celle-là ! Moi, je rentrai encore une fois mon bras, perplexe, me demandant si vraiment je le détestais tant que cela : il semblait mieux le savoir que moi... La vérité, c'est que si je l'avais auparavant détesté, je cessai tout à fait dans ce moment, de nourrir aucun sentiment funeste à son égard... Je crois même qu'il était plutôt bienveillant. Mais encore une fois la minute passa.

— Adieu, me dit-il en ouvrant la porte.

— Eh bien ! adieu !

J'avais le cœur comme une éponge : je me suis mise à pleurer dans mon oreiller. Je me demande ce qu'il était venu faire dans ma chambre.

Un pas après un pas ne mène encore qu'à mi-chemin : Roland n'est pas de ceux qui, dans une enjambée, font tenir la distance d'un cœur à un autre cœur.

Partie, maman, en coup de vent comme elle était venue, emportant son tigre dans les plis de ses jupes... Les paysages ne verront plus le rôdeur furtif qui filait sous bois d'un pas qu'on n'entendait pas... J'aurais, un peu aimé vivre de sa vie sauvage chez les peuples jaunes, rouges, noirs...

Je me suis fait envoyer (avec l'autorisation de mon mari) une de ses relations de voyage... Il y a donc des hommes capables de pareilles choses !

Il me reste la sensation d'avoir approché d'un être d'exception. J'ai le petit froid à la peau d'un héros rencontré... Un héros a vécu à mes côtés. Je ne l'ai connu qu'après qu'il était parti...

Ça m'a bouleversée : j'en trouve Roland d'autant plus insignifiant.

L'ennui pleut ici à petites larmes, poudroie en petites cendres... Ah ! ce que je m'ennuie ! Les paysages sont mal peints, il y a trop de vert dans les arbres. Et le ciel, dur comme une tôle, semble venir de chez le zingueur... Je bâille, je ne lis plus, je n'ai de goût à rien. Ma petite âme dort quelque part dans un coin.

J'aspire au gros temps, à l'hiver, à la ville. A la ville, moi qui m'enivrais de nature !

Une poussière a dérangé ma petite mécanique. Les aiguilles, à l'horloge où c'était toujours midi, vont tout à trac : l'heure est de plomb... Et cependant, mon Dieu, ce sont bien vos mêmes anges qui, à chaque aube, lustrent de leurs divins pinceaux l'air, l'arbre et les herbes... La vierge Marie donne ses plus fins cheveux pour en tisser les crins vermeils du soleil... Quand le petit Jésus sur ses genoux s'éveille, toute la terre tressaille et devient rosé. O toutes les grâces et les bénédictions et les splendeurs, vous êtes aussi bien dans l'hysope que dans le dôme glorieux des chênes. Il n'y a pas une feuille en qui ne passe la vie universelle, il n'y a pas une fleur qui ne soit faite de l'image des pensées de l'Éternelle Pensée...

Et rien ne s'arrête ; il naît infiniment des miracles, chaque matin est toujours le premier matin du monde... Prenez en pitié, Seigneur. l'humble ciron qui, du fond de son sillon, n'est pas ébloui par tout ce qui ruisselle des joyaux de votre paradis sur le plus humble caillou... Pardonnez-lui ses offenses et ses blasphèmes.

Je suis allée voir là-haut mon ami le pan-pan. Ses mains sont aussi noires de poix que son âme est claire de sagesse et de savoir. Quand on entre dans son jardin, on ne voit à la cime du mont que le vaste ciel derrière le cône de ses ruches. C'est l'image de sa vie : il vit tout en haut du monde ; son esprit est comme une ruche où ses pensées font le miel dont se repaît sa silencieuse méditation. Et par delà il n'y a plus que le ciel.

Il me parle de Dieu comme quelqu'un qui se promènerait au matin dans les pommiers du verger. C'est le Dieu des paysans qui, l'hiver, ouvre ses grandes mains et lance la graine, qui, au printemps, vient regarder si chaque plante sort bien de la terre selon l'ordre éternel, fait

briller les pommes en soufflant dessus et en les frottant ensuite avec la main.

Moi, je l'entends me parler de cela comme si je regardais de vieilles estampes ou de très anciens vitraux dans une chapelle de village.

Ma pauvre cervelle de petite philosophe ne se remet pas : un coup de vent a passé dedans, le vent chaud de l'été, et c'est cette trop folle maman qui lui a ouvert la porte.

Avant elle je ne pensais à rien... Ma vie joyeusement dansait au soleil... J'étais la petite graine folle qui rebondissait aux raquettes de l'air... Je n'avais pas encore aspiré l'haleine ardente de la fournaise (c'est trouvé ça !)

Elle m'a troublée. Me voilà par sa faute candidate à l'amour ; car il n'y a plus à douter, c'est bien là la cause de mes mélancolies. J'ouvre les bras et les referme sur le vide... A quoi bon toutes les roses de mon jardin si personne n'est là pour s'en faire une guirlande ?

Ah ! que je suis seule !

Roland est retombé à son apathie, à son mutisme ; je ne desserre plus les dents devant lui. Et l'ardent été brûle sous les plafonds chez nous. Il sent

les vieux plâtras, les décombres, le souterrain, la crypte. Si je pouvais pleurer ! s'il pouvait pleuvoir !

J'ai une sensibilité sèche et pincée. Inexprimable, l'ennui de cette vaste bâtisse avec ses longs corridors blancs de chaux, ses chambres comme des dortoirs d'hôpital, ses vieilles solives qui gardent la poussière emmagasinée de trois siècles ! Le temps moude ici un silence d'heures. Il y a dans le hall une vieille horloge normande qui ne marche plus : avec les deux béquilles de ses aiguilles rouillées, elle a l'air d'un paralytique qui attend un miracle pour se mettre debout... Le miracle, ce n'est pas l'horloger qui le réalisera... L'horloge est morte comme toute la maison.

Pas de parc autour... Rien que des moellons, d'un gris d'ossements cimentés dans du grès... A l'orient, la chapelle adossée au château... Les fenêtres s'ouvrent sur un enclos où croissent la ronce et les hautes herbes par dessus des pierres tombales. Il y a eu des Corbion enterrés là. Comme l'enclos se développe par delà l'alignement des façades, je vois en me penchant un peu par la fenêtre s'écorner la dalle sous laquelle repose « Haute et noble dame Guilhelmine Aude », la bi-

saïeule de mon mari. C'est gai. La métairie, heureusement, mène, de l'autre côté, son tapage : avec ses granges, ses écuries, ses étables, son énorme toit d'ardoise coiffant le logis principal, elle est comme une arche de vie dans un désert.

Roland a une âme féodale. Il ne semble pas se douter de ce qu'est, une femme. Je songe aux pauvres châtelaines du bon temps filant sur la quenouille leur ennui... Quelquefois un troubadour passait, voyait là-haut, derrière les croisillons de pierre, la cornette de la dame. Le passant mélodieux chantait les grâces et les vertus captives dans la tour morose... C'était comme l'escalade du désir, du regret, de l'espoir par l'échelle de soie d'un sourire en musique... Il arrivait que Barbe-Bleue apparût derrière les créneaux et voyant là le doux hère grattant ses cordes, l'envoyât se balancer dans la région des ombres... En sorte qu'à l'un des bouts de l'échelle de soie, c'était l'amour et à l'autre la mort.

Quel sera le joli troubadour qui passera au pied de mon donjon ? Mais Roland n'est pas Barbe-Bleue.

Je n'ai de goût à rien ; il y a huit jours que je n'ai plus monté Joconde.

J'entends les mille bruits de la vie et moi seule je ne vis pas. Même l'eau muette use contre la pierre un bruit de lèvres ; les feuillages ont des soupirs et des étreintes. Une petite plume qui tombe d'un nid remuë les ondes de l'air. Quand la rose sauvage s'ouvre, c'est comme un cœur qui se donne dans un baiser. Et il y a les palombes du bois, il y a la taupe sous terre, il y a le lézard comme une flèche d'or dans les feuilles sèches, il y a le hoquet du coq crêté de son coquelicot. Qui peut dire que le ver ne fait pas son petit bruit dans la symphonie ?

Le dimanche, quelquefois, il passe dans les prairies, le long de la rivière, des couples de promis qui s'en vont la main dans la main et ils ne se disent rien. Ils n'ont besoin de rien se dire pour se comprendre. Le garçon tient à la bouche un épi vert pris au champ et l'épi mouillé de salive chaude tout à coup se met à fleurir comme un symbole d'amour.

Je voudrais bien être la petite paysannes aux joues peintes de sang de pomme pour voir fleurir l'épi aux lèvres de mon amoureux.

O maman, reviens ! Revenez, ô fée Carabosse

de ma tante de Fonbonne ! Tout plutôt que ma solitude dans ce Corbion silencieux comme le remords... J'étouffe mes pas pour ne pas entendre l'écho qu'ils éveillent dans le grand escalier. On dirait qu'il y a toujours derrière les portes quelqu'un qui va surgir. C'est bête, mais j'ai peur.

Je ferais bien coucher ma femme de chambre dans la petite pièce voisine si celle-là aussi ne me faisait peur. Cette fille m'inquiète. Je ne puis lever les yeux sans surprendre son regard fixé sur le mien, un regard en pointe de clou. Qu'espère-t-elle voir en moi ? Je ne sais pas, mais elle m'épie. Elle a des gestes savonneux qui lessivent du silence. Jamais elle ne parle... Elle a l'air d'être ici pour garder un secret...

Ma tante de Fonbonne sûrement m'a fait là un joli cadeau ! Moi, Floriane, j'ai pour femme de chambre une rustaude montée en grade et qui a commencé par écurer le carreau de la ferme ! Après la journée, Benoitte s'assied près de la grande fenêtre dans le couloir d'en haut et à la lueur de ce qui reste de jour dans le soir tombé, toute raide, elle coud, coud... Elle me fait l'effet d'ajouter des points à la toile d'araignée où je suis la mouche... Tous les samedis, elle fait deux heures de chemin pour aller se confesser chez le

bon Dieu du village d'au-dessus... Quand c'est aussi le jour de Roland, il fait atteler le tilbury du fermier et la prend avec lui... Ce n'est pas elle qui a dû être gênée par le désir de l'amour ! Elle a toutes les vertus... Que j'aimerais mieux une petite souillon amusante qui me roulerait mes robes en paquets et laisserait manger mes chemises par les souris !

Alors, comme ça, je frissonne, j'ai froid, je suis une petite fille qui claque des dents dans son lit tandis que les rats font des sarabandes au-dessus de ma tête.

Roland m'a assuré que son précepteur revient quelquefois le voir la nuit. Il s'appuie du coude à son chevet, il le regarde tristement et, avant de disparaître, il fait un grand signe de croix... Dans mes peurs, je n'ai jamais la pensée d'appeler Roland : c'est de ce coup-là qu'il prendrait devant moi des airs... J'ai bien assez déjà de ses dédains.

Miss en savait conter, de ces histoires de revenants ! Elle avait été gouvernante autrefois dans un château en Écosse où tous les ans, la veille de la Toussaint, à minuit, les portraits descendaient de leur cadre et se promenaient dans la maison. Alors on entendait frapper de petits coups aux portes et quelqu'un disait par le trou de la serrure :

— Ouvrez, c'est moi !

Jamais on n'ouvrait. A l'aube, tous les portraits étaient rentrés dans leurs cadres.

Il pleut, bergère...

J'ai mis mes socques, je suis sortie, j'ai été entendre la coulée des gouttes de pluie sur les feuilles dans les petits sous-bois de la montagne.

Je me croyais dans une chapelle de village où des anges feraient sonner des clochettes de muquets. J'avais le cœur frais comme s'il pleuvait aussi dedans... Mais voilà que tout à coup le fin grésillement de la pluie s'est changé en une ondée et l'ondée en déluge. Ça tombait comme des pans de ciel. En bas, la vallée fumait comme une cuve... J'étais là au pied d'un arbre sur un lit de mousse avec un anneau de nuages autour de moi comme une petite Walkure. J'étais moi-même aussi trempée que l'arbre. Et j'attendais une éclaircie pour dégringoler... Ah ! ouiche !

Au bout d'un quart d'heure, il se mit à ruisser de petits torrents : la montagne tout entière coulait vers les fonds... Sous moi, des pierres se détachaient, roulaient. Autour de mes malheureuses bottines, floflotaient des remous... Il y

avait des profondeurs de cinq centimètres où mes pieds nageaient.

J'avais ri d'abord, mais à longue, c'était une vraie petite angoisse qui me venait. J'étais là comme au cœur d'un mystère. Les forces se déchainaient, les puissances occultes de l'air, de l'eau, de la terre. Toute la montagne grondait d'un tonnerre intérieur. Ah ! quel moment ! Si seulement une seconde j'avais perdu pied, j'aurais été entraînée, broyée de roc en roc, hachée comme une chair à pâté à la grande joie de toute la poissonnaillie de la rivière. Heureusement, je me tenais accrochée à l'arbre.

— Madame ! cria une voix.

Je ne la reconnaissais pas à travers le ronflement des eaux ; mais elle approchait, elle criait toujours :

— Madame...

Moi maintenant je répondais :

— Par ici... Plus près... Encore un peu.

Quel gnome sorti des cavernes allait m'apparaître ? Ce fut mon brave pasteur de ruches qui vint à mon secours... Colombe dont le rameau vert fut un vaste parapluie rouge à branches de cuivre.

— Bon Dieu de bon Dieu ! C'est que vous v'la dans un état ?

L'averse s'apaisait : des trous bleus crevaient le plafond... Il me tendit la main, nous pûmes redescendre. Et le brave garçon me conta qu'étant à la crête du plateau à regarder la trombe qui avançait, il m'avait vue tout à coup pousser la barque à travers la rivière et grimper sur la pente. Là-dessus la grande lavasse était tombée. Lui qui connaissait les colères de la montagne, il n'avait crue en danger et, en cinquante bonds, il avait dégringolé de son plateau. Il avait passé un barrage où l'eau déjà montait...

— Je la connais, allez ! elle est sournoise, elle ne dit rien, mais à l'occasion elle se venge des bûcherons et des bribeux qui la saignent de son bois... Alors malheur s'il y a quelqu'un sur son chemin !

Il en parlait comme d'une personne, avec un air de mystère et de défiance. Il vit que je tremblais de froid sous ma robe en loques : il ôta sa veste et d'une gaucherie gentille me la mit sur les épaules.

— Ça vous tiendra chaud le temps de rentrer.

Il retirait de devant moi la mêlée des branches, me faisait un passage sous les arches vertes qui, dans un coup de soleil pâle, s'égouttaient en piergeries.

Bon cœur de pauvre homme qui ce jour-là me tira d'un si mauvais pas !

Comme je traversais la cour, j'ai vu derrière la vitre d'une fenêtre Roland qui me regardait rentrer et tout à coup s'est retiré.

Ça m'a fait du bien : je retrouve mes aplombs. Mes ficelles de petite poupée se sont détendues. Quel joujou nous sommes aux mains des providences inconnues dans l'aventure de la vie ! Et hop ! j'abats sur Joconde dix kilomètres d'une traite ! Je fais des « pleine eau », je grimpe aux rochers. Me voilà redevenue le garçon manqué dont parlait toujours papa. Comme j'aurais eu bon l'avoir ici avec moi, cette maman-papa ! Il m'eût conseillée, il m'eût consolée. Nous aurions été deux à lutter contre ma mauvaise tête.

Je m'en veux quelquefois d'être trop dure pour Roland. Je sais qu'il ne peut-être autrement qu'il n'est. Son fameux mal d'estomac, c'est peut-être dans la tête qu'il l'a : il est hypocondre et maniaque... Ce ne sont pas ses soupes au lait qui l'en

guériront. Est-ce la faute au hibou de ne pas ressembler aux autres oiseaux ?

Ce pauvre Roland dans son Corbion me fait l'effet d'un hibou tombé de son nid. La vie l'ofusque, lui qui est fait pour les coins d'ombre et de mystère. Ma « féminité » fait trop de bruit et de clarté sur son chemin... Il y a entre nous cette différence, c'est qu'il est un sauvage en dedans et moi une sauvage en dehors. Je m'accuse de ne pas plus le comprendre qu'il ne me comprend : il se peut que je lui prête des torts que j'ai moi-même. Ma lanterne sourde ne va pas jusqu'à ses obscurités...

Ce sont là des idées qui me passent comme des hérons dans le soir... Il fait beaucoup de vent dans ta tête, ma petite Floriane.

J'ai résolu d'être très sage : je veux étonner ma tante de Fonbonne elle-même. Hier, à dîner, j'ai demandé pardon à Roland de mes sautes d'humeur. J'avais l'âme en haut, je lui parlais doucement, les yeux baissés. Je me sentais une sorte de petite sainteté laïque... Il m'a regardée avec défiance. Et puis il m'a répondu qu'il ignorait de quoi je voulais parler.

J'ai insisté, je tenais à ce qu'il me pardonnât ; j'avais besoin de son pardon comme d'une caresse. Il me disait toujours :

— Mais qu'est-il arrivé ? Qu'avez-vous fait, Floriane, pour qu'il soit nécessaire que je vous pardonne ?

Moi :

— Qu'importe, je vous en prie, Roland, dites que vous ne m'en voulez plus, que c'est fini, cette vie où nous avons l'air de deux chiens de faïence.

Lui :

— Chiens de faïence ? Je ne vous comprends pas.

Moi :

— Ou d'un chien et d'un chat si vous préférez... Ça ne fait rien d'ailleurs... Et il y a si longtemps que cela dure !

— Je vous assure, Floriane, je ne saisis pas.

Il se glaçait à mesure : il évitait maintenant de me regarder. Je sentis revenir encore une fois l'éternel malentendu... Dieu m'est témoin pour tant que je n'avais rien épargné pour le dissiper ! En lui demandant pardon pour des torts qu'après tout je n'avais pas — non, je ne les avais pas — est-ce que je ne lui donnais pas l'occasion de me dire qu'il en avait de bien plus grands ? J'aurais répondu jusqu'au bout :

— Non, non, les torts c'est moi...

Et puis les pleurs seraient arrivés : une femme qui pleure, c'est si glissant... Il m'aurait prise dans ses bras, naturellement : j'aurais avoué mon goût pour le petit troubadour. Après tout c'était peut-être là un tort tout de même. Il aurait eu pitié ou bien il se serait courroucé. Oui, courroucé préférablement : c'est peut-être cela, le commencement de l'amour.

Mais rien.

Alors, voyant qu'il s'obstinait à ne pas comprendre, c'est moi qui me suis fâchée jusqu'à la nuance coquelicot.

— Je veux que vous me pardonniez, Roland... Roland, dites que vous me pardonnez... C'est stupide à la fin, ce silence... Roland, me pardonnez-vous?

Il a perdu la tête, il est devenu très pâle... Il s'est écrié :

— Je veux bien, mais quoi ? On ne peut pas pardonner quelque chose qu'on ne sait pas.

Je me suis levée, j'ai le sentiment de l'avoir regardé avec pitié, avec mépris, je ne sais plus.

J'ignorais ce que j'allais dire et tout à coup c'est parti.

— Je vous ai trompé...

Il y avait une dame qui disait cela à son mari dans un « mauvais » roman où le mari ne comptait autant dire pas. Je me figure, sans en être sûre, que j'avais pensé à mon petit troubadour. Et j'ai passé derrière lui, je suis montée chez moi d'un air de dignité offensée.

Bizarre ! C'est lui qui l'était — offensé — et c'est moi qui en avais l'air !

J'étais fière au fond comme si, en le trompant réellement, je m'étais vengée de quelque chose.

De sorte qu'il y a entre nous maintenant un secret — le secret de ma faute, comme disait la même dame dans le même mauvais roman.

Roland est furieux. Moi je ris. Il y a dans le hall, au bas de l'escalier, un homme bardé de fer, L'armure, paraît-il, appartenait à ce Pierre de Corbion qui tua en champ clos le traître Malfait de Ferrant, lequel s'était parjuré envers Mahaude, sœur du dit Corbion. L'homme a les deux mains posées sur une épée à large coquille... J'ai vu ce matin, en me penchant par dessus la rampe, Roland qui contemplait longuement l'épée... Ce serait drôle.

Voilà trois jours qu'il ne dine plus au château.

Il part au matin et on ne le revoit plus de toute la journée. Où va-t-il? J'ai interrogé Martin, bouche cousue d'ombre et qui ne sait rien ou ne dit rien.

Après tout, il n'y a pas grand chose de changé à notre vie habituelle... En étant un peu moins présent, il n'est pas plus absent.

J'aurais voulu relire le fameux livre où cette dame trompe son mari : je ne l'ai pas trouvé. Un peu de clarté sur cette chose mystérieuse ne m'eût pas nui. Car enfin qu'est-ce que c'est, tromper son mari? Je devine qu'il en vient un autre qu'on aime et qu'on embrasse : il paraît que c'est très laid. Peut-être suffit-il d'avoir simplement un goût pour quelqu'un... ou de penser qu'on en pourrait avoir un.

Non, mais faut-il qu'il soit stupide, Roland?... Il aurait pu me questionner, j'aurais pu me confesser. Il préfère se ronger.

Le bon vieux curé est descendu de sa carriole : il a attaché à un anneau, dans la cour, le bourriquet. Comme l'après-midi s'achevait, je lui ai offert une collation. Il a fini par accepter un verre

de vin doux. Je lui en ai versé trois. Chaque fois le digne homme disait :

— Un petit verre, plus qu'un... pour vous rendre mes devoirs.....

Comme c'est bon une bonne âme ! Il m'a dit la joie qu'il aurait à me voir à son confessionnal. Le fait est que je me néglige un peu.

— Nous gardons toujours trop longtemps nos péchés, a-t-il dit en souriant.

J'ai eu chaud au cœur près de sa foi. Quelque chose de tendrement brûlant émanait de lui ; je croyais lui voir un cœur enflammé sous la soutane. Il est parti comme il était venu sans me dire le but de sa visite... Ce n'est qu'après que j'ai eu l'idée que peut-être Roland lui avait parlé.

— Se peut-il, Floriane ?

Il m'avait pris les mains : il me regardait avec des yeux terribles.

— Ah ! faut-il que déjà je connaisse toutes les horreurs des affections trahies ! Ah ! traîtresse, que vous avais-je fait cependant ?

Jamais il ne m'avait autant parlé. Sa peine me parut vive, sincère et moi qui tenais la vérité

entre mes dents, j'allais lui rire au nez quand il eut l'incroyable idée de me pincer le bras jusqu'au sang. C'était donc vrai ! J'avais bien deviné : à la pension aussi, toutes celles qui avaient les yeux en dessous pinçaient !

J'ai poussé des cris : il a eu honte et m'a assuré qu'il m'avait pincée en croyant simplement serrer l'étoffe de ma blouse entre ses doigts.

— En tout cas, vous auriez pu la serrer moins fort.

— Hé ! Comment serais-je resté maître de moi à la pensée...

— A la pensée ?

— Ah ! s'écria-t-il, inutile de feindre... Je sais tout et quel perfidie se cache sous tant d'innocence.

— Ah ! dis-je en riant, si c'est de ce petit troubadour qu'il s'agit...

Il tressaillit, me demanda de quel troubadour je voulais parler et moi, sans répondre, j'avais retiré ma manche et je regardais la petite piqûre bleue à mon bras.

— C'est que ça se voit...

— Floriane, pardonnez-moi... Je ne croyais pas avoir serré de si près.

Et tout de suite après se mettant à gémir :

— C'est donc avec ce qu'est ce que ça peut être que vous m'avez.....

Il ne dit pas le mot ; peut-être ne savait-il pas plus que moi ce qu'il signifiait. Et il demeurait là, secoué de petits chocs et me regardant d'un air navré et délicat comme une porcelaine tombée de la cheminée.

Moi, je le trouvais ridicule et à la fois charmant. Mais je ne voulais pas me rendre tout de suite, à présent que je le tenais à merci. Je pensais : « Ah ! c'est comme ça, mon petit bonhomme... Autrefois, quand je t'appelais, tu me fuyais... A présent, qu'il y a un petit troubadour à la clef, c'est toi qui me supplies... » Mon troubadour m'amusait follement... Ah ! que n'était-ce vrai ?

Comme décor à la scène, un des innombrables recoins du vieux manoir où on croit retrouver partout des oubliettes... Une penderie, comme on dit ici. Barbe-Bleue, en effet, y aurait pu très bien pendre ses femmes sans qu'on s'avisât de les y aller chercher. Les femmes aujourd'hui sont remplacées par un encombrement de paires de bottines, de bottes et de socques, des cloches de paille, des ulster et des pardessus accrochés aux patères, toute une panoplie de cannes, d'ombrelles, de lignes à pêcher... J'étais là, farfouillant à la

recherche d'une épingle à chapeau quand tout à coup il est entré. Nous avions le nez collé l'un sur l'autre, tant c'était étroit. En me poussant un peu, il m'eût fait chavirer dans un fouillis de mises-bas où j'aurais fait, je crois, mauvaise posture.

Le silence à la longue commençant de mepeser, je me mis à rire en pensant que nous n'avions pas mal l'air de deux enfants en pénitence pour avoir volé de la confiture dans le buffet. Il crut que je le narguais.

— O Floriane, si vous saviez mon ennui, vous ne vous moqueriez pas... J'étouffe de rancune et de douleur.

Je trouvais la situation vraiment comique et, pour prolonger son erreur, je ne desserrais pas les dents.

On dut nous voir de l'escalier, car un pas résonna, quelqu'un toussa et presque aussitôt nous entendîmes Martin qui disait :

— Monsieur et Madame vont manquer leur messe.

C'était jour dominical en effet : la voiture était attelée ; les chevaux en s'ébrouant faisaient tinter leurs gourmettes.

— Ah ! bon Dieu ! m'écriai-je en cherchant à passer.

Mais voilà que Roland, pour se cacher sans doute de Martin, tirait la porte sur nous violemment. Le réduit ne s'éclairait que du jour que celle-ci faisait en s'ouvrant ; la nuit nous enveloppa. Je ne sais pas comment cela se fit, mais soudain je me sentis prise, serrée dans les bras de Roland. Ce n'eût pas été trop désagréable après tout si, dans le même moment, il ne m'avait mordue de toutes ses forces à la joue. Mon Dieu ! que lui avais-je fait ? La douleur fut si cuisante que je me vis en pensée toute saignante, avec une grande plaie qui pour la vie me défigurait. Dans ma douleur, j'appelai à l'aide, mais il appuya la main sur ma bouche ; je ne doutai pas qu'il cherchait à m'étouffer. Mes cris redoublèrent : je perdis réellement la tête. Il me semblait que Barbe-Bleue et ses femmes autour de moi dansaient la gigue.

— Taisez-vous, suppliait-il. Floriane, je vous assure, ce n'est pas ce que vous croyez.

Moi je criais toujours :

— Ouvrez ! Ouvrez !

Il finit par crier avec moi, ce qui, à la réflexion, me rassura. Mais alors pourquoi m'avait-il serrée si fort ?

Le pis, c'est que la porte s'ouvrait du dehors et que Martin n'était plus là. Il fallut cogner des

pieds et des poings. Nos voix paraissaient monter du fond d'un in-pace.

— Oh ! oh ! oh ! Roland, si jamais plus cette porte ne devait s'ouvrir ! On nous trouverait un jour rongés par les rats, Roland...

— Si nous disions nos prières, Floriane...

— Pas encore... Crions plutôt... Benoîte, Martin... Martin, Benoîte...

Ça en devenait bouffon à force d'être lugubre. Nous tremblions l'un près de l'autre comme deux petits tas de gelée, et nous nous étions pris la main.

A la fin nous fûmes entendus. Ce fut Martin qui vint nous délivrer : la lumière entra ; on nous aperçut confus et rougissants. Roland baissait les yeux sous le regard étrange de Martin ; je vis aux yeux de Benoîte qu'elle me jugeait sévèrement ; j'eus l'impression que Roland m'avait vraiment compromise. Il me fit sortir et puis disparut sans m'avoir dit un mot.

Je cachais ma joue avec ma main ; je volai à ma chambre et me regardai dans la glace... Pas de sang, pas de plaie, rien qu'une petite rougeur. J'étais vraiment honteuse d'avoir tant crié pour si peu... J'en vins même à regretter que la petite douleur n'eût pas continué et cependant je n'en

pouvais douter, il m'avait bien mordue à la joue.

Quand je pus songer à m'habiller pour la messe, l'heure avait passé. Je dus faire dételer ; je commis ainsi, ce jour-là, la double faute d'avoir mis en fureur, sans en connaître la cause, mon mari contre moi et d'avoir aussi manqué l'office du dimanche. J'appris par le fermier que Roland, lui, avait fait seller César et était parti seul à franc étrier.

Désiré, cordonnier et pasteur d'abeilles, peut-être eût été le petit faune qui rit avec le vieux Pan derrière la haie... Je me persuade que, moi aussi, en ce temps, j'aurais pu être une petite nymphe et qu'il nous serait arrivé de danser ensemble au clair de lune.

Ah ! bon monsieur Gosseau, notre professeur de littérature, vous nous mettiez sans le savoir de singulières idées dans la tête... Le couvent, avec le professeur de musique, le maître à danser et vous, avait un petit air — c'est séculier, je crois, qu'il faut dire, — bien amusant. Que je vous salue de nous avoir entrebâillé les crépuscules mythologiques !... Vous étiez un bel esprit qui savait mettre de l'onction jusque dans les choses

païennes... Même avec les nymphes, on était encore dans une banlieue du paradis. Les bonnes sœurs n'étaient point effarouchées; elles pouvaient lire ensuite leur livre d'heures sans voir s'allonger entre les lignes le bout de la queue du diable...

Désiré, ce matin, m'a dit mystérieusement :

— Les abeilles, ce sont des âmes. Le bon Dieu les prend l'une après l'autre à leur naissance et leur dit quelque chose à l'oreille... Allez ! Elles connaissent mieux la vie que nous... Quand le maître meurt, elles s'en vont de la maison.

Roland est plus farouche et plus dissimulé que jamais. Il m'a dit qu'il s'était confessé. Il ne me parle jamais devant les domestiques. Il lui arrive de regarder Martin avec défiance. Il erre comme un chat rôdeur dans les escaliers. Il baisse les yeux quand j'arrive. Il chasse avec rage.

Moi, qui m'étais reprise à la vie, je désespère encore une fois... Je retournerai chez maman, chez ma tante d'Harbois, partout où on voudra de moi, mais je ne resterai plus ici... Il me vient une humeur belliqueuse. L'âme d'un Corbion,

endormie dans une antique toile d'araignée, se serait-elle réveillée pour me visiter ?

J'ai fait acte de volonté, j'ai voulu vouloir. Cette Benoîte avec sa figure d'ombre m'obsédait : je l'ai congédiée, sans cause particulière, simplement pour me prouver que j'étais capable de me débarrasser d'elle. Cette créature n'a rien répondu, elle m'a quitté sans même lever les yeux.

J'aurais préféré des mots.

Dans l'après-midi, Roland est venu à moi.

— Ah ! Floriane, qu'avez-vous fait ? En congédiant votre femme de chambre, c'est toute la famille que vous nous mettez à dos... Quel ennui !

Dans son agitation, il cassait de petits gestes fébriles devant lui. Ah ! Ah ! il avait retrouvé sa langue, monsieur mon mari !... Il m'a suppliée de reprendre cette fille.

— Pensez à cela, Floriane, ma tante de Fonbonne s'en est privée pour vous la donner... Ce serait de la dernière ingratitude.

Moi, tout à coup très rouge :

— Mais, sac à papier, ce n'est pas avec votre tante de Fonbonne que vous vous êtes marié !

Papa, quand il était en colère, disait toujours « sac à papier ! »

De surprise, Roland est demeuré bouche bée.

Le mot qu'il voulait dire ne put jamais passer. Moi-même, j'étais un peu étonnée d'avoir parlé si vivement. Mon mouvement d'humeur fut cause qu'il s'emporta à son tour.

— Ça ne sera pas, Madame... Après tout, c'est moi seul qui commande ici...

C'est qu'il le disait !

Une petite fureur aussitôt me moussa aux narines. Je lui criai que je ne voulais plus d'une existence où l'on me préférerait une mercenaire.

— Je m'en irai, j'irai me plaindre à quelqu'un qui me consolera.

Aussitôt tout changea.

— Je vous en prie, Floriane... Vous me torturez !

— Alors laissez-moi congédier cette créature qui m'exaspère, qui m'espionne, qui...

Ce fut un dur moment : il soupirait, il geignait, il soufflait dans sa petite moustache de rat.

— Soit, dit-il à la fin. Mais ce n'est pas tout cela qui m'afflige...

Il serra tout à coup les poings ; je vis ses traits s'altérer.

— Il y a aussi cette autre chose... Ah ! Floriane, vous m'avez trompé !

Cette allusion à « mon petit troubadour » m'amusa si follement que j'oubliai tous mes ennuis. Je remuai la tête sans lui répondre : j'eus tout le mystère irritant d'un sphinx qui se mettrait à sourire. Il crut que je me moquais.

— Ah ! s'écria-t-il, vous raillerez-vous de mes larmes comme de ma colère ?

Les pleurs aussitôt lui jaillirent des yeux. Il se mit à crier :

— Perfide ! Ingrate !

Le sphinx, devant cette grande peine, se sentit devenir une bête comme toutes les autres. J'aurais pleuré avec lui et cependant je riais.

— Nigaud, qui n'a pas vu que c'était là une plaisanterie !

— Quoi ?

— Mais oui...

Son visage se détendit.

— Alors ce n'était pas vrai ? Vous ne me trompiez pas !

— Mais jamais...

— O Floriane !

Je l'ai regardé, je lui ai trouvé une expression de visage nouvelle, sous sa pâleur frémissante. « Tiens, mais c'est qu'il est gentil ! » ai-je pensé. Il me prit la main, une larme tremblait encore à

ses cils ; et il me regardait, il ne savait que me dire. Mais voilà que quelqu'un soudain se met à tousser. Et qui apercevons-nous dans le cadre de la porte ? Martin, l'inévitable Martin. Il nous scrute ; Roland se trouble et lâche ma main. Moi j'ai un battement de cœur comme si on nous avait surpris en faute. Qu'est-ce que nous faisons de mal cependant ?

Enfin, c'est fort ennuyeux, juste au moment où Roland peut-être allait dire la chose qu'il ne m'a jamais dite encore.

Cette nuit, j'ai entendu distinctement des pas dans la maison. Quelqu'un à pieds de bas s'est avancé dans le long couloir où s'ouvre ma chambre. C'était très lent, on aurait compté cent entre chaque pas... Et cela venait de très loin, cela ne finissait pas de toujours avancer un peu plus près.

Ah ! mon Dieu, dans quel état j'étais ! J'ai pensé tout de suite que c'était Martin qui venait pour m'étrangler... Cet homme, avec ses yeux rusés et froids, me fait peur. Il est le mauvais génie de la maison.

Une planche a légèrement craqué : il y eut un long temps de silence. L'homme sans doute a craint une surprise... Moi, j'écoutais, droite dans mon lit, le cœur battant. Je vous assure que c'est une sensation, la pensée qu'on va entendre bouger à la serrure !... J'étais sûre d'avoir fermé ma porte à clef, heureusement. Je n'y manquais jamais le soir, après avoir regardé sous mon lit : je poussais ensuite le verrou.

Le silence à la longue me parut plus terrible que tout le bruit qu'on aurait pu faire...

C'était froid, visqueux, comme toutes les larves montées du fond d'un puits... J'aurais été un peu morte déjà sans mes coups de gong au cœur... Je n'osais faire un mouvement.

Et puis encore une fois on faisait un pas. Je calculai que quelques enjambées me séparaient seulement de l'homme qui arrivait. Plus qu'une porte à passer, la porte d'une chambre inoccupée, et il se trouverait devant la mienne. Il y avait une épouvante sans nom dans l'idée que ma porte était la dernière du couloir et qu'il fallait bien que l'homme fût venu pour cette chose puisqu'il n'aurait pu venir pour une autre, une fois ma porte dépassée.

Appeler Roland ! Mais les murs étaient épais,

il ne m'eût pas entendue... D'ailleurs eussé-je voulu crier, je n'aurais pu tirer un son de ma gorge.

Les pas ne cessaient plus d'avancer. Mon ouïe était devenue si subtile que je les reconnaissais à un peu plus de silence dans le silence. Je voulus dire ma prière, appeler Dieu à mon aide ; mais, dans mon angoisse, je ne trouvai plus même les mots... « Il est là, pensais-je... plus qu'une enjambée... et je l'entendrai mettre la main au bec-de-cane, essayer d'ébranler la porte. »

Alors une terreur folle me prit soudain. Si tout de même j'avais oublié de donner le tour de clef... Les grands dangers font les âmes héroïques... Je tâtonnai après la boîte d'allumettes ; j'allumai ma bougie ; je tournai les yeux vers la porte ; je n'avais pas mis le verrou : c'était la mort !

Je ne sais si Roland aurait eu mon courage. Pieds nus, avançant ma bougie dans l'axe de la serrure afin qu'on vît bien derrière la porte que je veillais, je poussai le verrou de toutes mes forces et criai :

— Pompernickel !

C'était le nom d'un personnage de conte d'enfant qui brusquement, dans la minute effrayante, me remontait du passé. L'effet sans doute fut

terrible, car j'entendis fuir les pas et craquer les escaliers.

Je regagnai mon lit, tremblante de froid : je me blottis sous mes couvertures, ne laissant dépasser que mon oreille...

« Ah ! quelle nuit ! Et à la fin, tout de même je m'endormis comme on entre à l'eau, doucement, pas à pas. J'ai dormi jusqu'à près de midi.

La cloche a sonné, je suis descendue déjeuner. Quand Martin est venu servir, je lui ai demandé s'il n'avait pas entendu du bruit la nuit... Je fixais sur lui les yeux d'un juge qui veut lire dans les consciences. Cet homme, avec une dissimulation inouïe, haussa les épaules et ne détourna pas le regard. Mais Roland tout à coup porta la main à son estomac en gémissant : « Oh ! Oh ! Oh ! »

Il était pâle et agité : il fallut lui donner de la panade comme à un enfant.

Vivre ! Vivre ! Je me regarde vivre... Il se passe quelque chose en moi.

Un chemin, dallé de moellons disjoints, sépare de la rivière qui les alimente, trois petits étangs

entre des bordures de roseaux verts. Des touffes d'eupatoires, d'ormoises, de folles avènes et de tanaïses poussent d'entre les pierres, si hautes qu'on est là perdu dans une petite forêt or et pourpre. C'est sauvage et délicieux.

Je m'assieds sur un bloc, j'ôte mes bas, je laisse fraîcheir mes pieds au courant. Quelquefois j'apporte un livre au hasard ; mais cette tisane émolliente, cette fade malvacée me donne la nausée et malheureusement c'est tout ce qu'on me laisse lire. Alors j'aime mieux fermer les yeux : je me laisse couler à fond dans mes silences intérieurs. Autour de moi, tourne la grande roue de vie. Je ne suis pas triste de songer que je ne suis qu'une petite poussière dans le tourbillon. Je crois, Seigneur, que tout est éphémère et éternel. Il y a une grande douceur à se dire que des forces mènent la vie sans qu'il soit besoin de vouloir ceci ou cela.

De l'autre côté de la chaussée, la rivière coule en large nappe jusqu'au barrage qu'elle franchit d'un grand bouillonnement d'écume. Puis elle n'est plus qu'une eau qui jase et forme de petits rapides le long des galets. Un grand ciel plane par là-dessus dans l'élargissement de la vallée étayant ses coteaux jusqu'à une crête de bois. La solitude

m'enveloppe ; le bruit du barragé quelquefois m'endort.

Tout à l'heure, Roland est passé au moment où j'avais retiré mes bas... Je ne les ai pas remis.

Maman m'a écrit. « Ma chère Floriane, viens tout de suite. J'ai de la place. Je vous attends dans trois jours ». Maman écrit comme son grand-père le général chargeait en tête de ses escadrons. Elle n'a que cela de ce grand-père que je n'ai pas connu. C'est peut-être moi qui ai hérité d'une part du reste.

Il a fallu partir. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus ennuyé que Roland. C'était plutôt de la détresse. Je l'ai entraîné à travers nos colis ; toute la voiture en était pleine. Je l'obligeais sans cesse à compter un... huit... dix. Nous en avions quinze. Je m'amusais follement de ses mines ahuries. Dans mon agitation, il m'était venu deux tics, un qui me faisait loucher de l'œil droit et l'autre qui me remontait le nez.

D'ailleurs c'est moi qui ai dû tout régler, le train, les bagages, les porteurs. J'avais cru Roland très ferré sur la question d'argent : le pauvre garçon n'en connaît pas le premier mot !

Est-ce que la vie serait comme le voyage? Chaque tour de roue déplace les points de vue... Quand je me relirai un jour, je serai bien étonnée d'avoir écrit tant de sottises.

C'était long : avec les changements, cinq heures de train. A chaque changement je lui demandais : « Combien de colis ? » Il se trompait régulièrement de quelques unités. Nous avons eu un succès ! J'avais l'air d'être ramenée de pension par un grand frère.

C'est que c'est vrai ! Nous ne ressemblions pas du tout à un ménage, lui gauche, inquiet, ahuri, tirant sa petite moustache ; moi très sage, mais tout de même un peu étonnée dans mon petit coin. Pendant deux heures nous ne nous sommes rien dit. Des yeux grimpaient par-dessus le journal pour nous étudier. J'ai fini par ôter mon gant pour laisser voir mon anneau.

Et puis au troisième changement, une gaieté m'a prise de nous trouver là tout seuls, lâchés à travers l'aventure d'un départ... C'était la première fois que je me sentais vraiment mariée ! Et nous partions ! Une main secrète ne tirait plus nos ficelles !... Nous étions libres, libres ! Je dois dire que Roland n'avait pas trop l'air de s'en douter. Mais moi qui fuyais l'affreux Corbion avec ses

longs corridors, ses tours à chats-huants, ses spectres noctambules, j'avais le sentiment d'une délivrance... Mon âme n'avait plus son fil à la patte ; le lourd hanneton s'était changé en un papillon léger... Dans ma petite folie, je riais, je disais des bêtises... J'ai dû en faire une en lui prenant la main... Les yeux encore une fois se sont mis à grimper. J'ai senti que j'avais dû commettre là une jolie inconvenance. C'est Roland qui était gêné !

Sur le quai, dans cette petite gare de campagne, Claire et Nancy nous attendaient. Effusions, transports. Le cousin Raymond les accompagnait.

— Tiens, toi, Raymond !

Ça m'a paru tout drôle de tutoyer un cousin, moi qui ai un mari que je ne tutoie pas.

Il a regardé gentiment Nancy en me répondant :

— Mais oui, moi... Oh ! une grande nouvelle que te dira Nancy !

Une nouvelle ! La blancheur de Nancy s'est légèrement teintée de rose : elle m'a dit tranquillement :

— C'est vrai, tu ne sais pas, tu ne pouvais pas savoir... c'est depuis hier seulement...

— Eh bien quoi ? Voyons ?...

— Devine, a dit Raymond en montrant ses

jolies dents sous sa fine moustache en brosse.

Il est plus joli que Roland, c'est sûr : il est même trop joli...

— Vous n'allez pas vous marier, je suppose ?

— C'est ce qui te trompe, s'est écrié Raymond.

Et d'une joie gamine, agitant son canotier :

— C'est qu'elle l'a deviné !

Nancy avait sa même âme tranquille dans ses yeux fleur de chicorée. Elle m'a montré la bague de fiançailles qu'elle avait au doigt.

Il paraît qu'il y a longtemps que cela durait ! Sournoise ! Ah ! les profondeurs qu'il y a dans le bleu des yeux de blonde !

Je l'ai embrassée fort. J'ai embrassé aussi Raymond et je n'étais pas gaie. J'ai eu même, en montant dans le petit omnibus, un soupir à part moi. Je pensais : Au moins il la rendra heureuse, lui !

Et puis, m'adressant au cocher, j'ai dit :

— Attention, Jacques... Il y a quinze colis !

Il n'y en avait plus que quatorze. Roland en avait égaré un en route. Il a eu un air vexé quand je lui ai dit qu'il aurait pu prendre attention. Ça a fait passer un nuage sur le paysage...

Je ne sais pas pourquoi je lui en ai voulu tout à coup d'être mon mari... Après tout, pourquoi ne m'avait-on pas mariée à Raymond ?

Les chevaux allaient bon trot ; la campagne était pleine de moissonneurs. La chevelure rousse de l'été tombait sous les faucilles à flots lourds. Une petite brise, par la portière du fond, nous apportait l'odeur chaude du blé mûr. Raymond, qui venait de conquérir son diplôme d'ingénieur, disait des mots drôles, paradoxaux, bruyants, tout grisés de vie... C'était toi, l'ange de la maison, ma chère Claire, qui paraissais t'en amuser le plus, par pitié peut-être pour les belles fusées qu'il tirait et qui risquaient de se perdre sans effet dans l'air. Roland ne dégelait pas et Nancy déjà me parlait de ses toilettes.

Enfin nous arrivons. La voiture enfile une allée de tilleuls et c'est M. Chartrain qui nous reçoit. Il m'embrasse en papa, il serre la main de Roland : deux grands slougis le suivent comme ses ombres.

Là-dessus on nous mène à nos chambres. Je change de toilette : maman m'avait recommandé d'en apporter un choix varié. Je vais rejoindre ensuite Nancy et Raymond sur la pelouse du tennis... Après une heure, je n'avais pu voir encore maman... Nous avons fait cinq heures de chemin de fer pour lui arriver !

A la fin elle m'envoie sa femme de chambre

pour me dire de monter l'embrasser. Je la trouve devant sa glace ; elle a l'air de se rappeler qu'elle a une fille, me presse dans ses bras, me fait voir les bijoux qu'elle a rapportés de ses derniers voyages. A peine elle se rappelle encore d'où elle revient ; elle embrouille les noms. Sa grande joie a été de ne jamais manquer de chocolat à son déjeuner du matin.

— Mais ce n'est pas tout cela.

Elle a un élan et me demande si je suis heureuse, enfin. Sans y avoir pensé la minute d'avance, par dépit, par amour-propre, par bravade, je lève le plus haut possible les sourcils et je lui dis :

— Oh ! tout à fait !

Je ne me connaissais pas cette effronterie de sincérité..

— Ah ! tant mieux !... Alors si tu veux, comme je pourrais avoir besoin de la seconde chambre, je vous mettrai ensemble dans la plus grande.

Mes joues ont fourmillé.

— Non, pas cela, maman, je t'en prie... Nous ne sommes pas habitués.

J'étais redevenue une toute petite fille prise en état de mensonge. Je ne savais plus que dire. Mon Dieu ! que c'était donc gênant ! Maman, elle, riait

franchement de son joli rire gras, qui lui faisait des fossettes dans les joues.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

J'ai fini par répondre très sérieusement :

— Écoute, maman... Tu sais que Roland a toujours eu des scrupules de conscience...

Je ne m'expliquais pas trop moi-même ce que cela voulait dire.

— Enfin, le principal, c'est que tu sois heureuse... A propos, c'est vrai, j'oubliais de te parler de nos jeunes fiancés... Oui, ma chère, hier... tu comprends quelle émotion pour moi... Il n'y aura plus ensuite que Claire.

— Oh ! Claire n'est pas pressée, je crois.

— Elle ? Non, peut-être ; mais moi...

Elle a sonné pour faire servir le thé sur la terrasse au bord de l'eau. Quand elle est arrivée dans un nuage de tissus légers, elle a eu l'air d'être la moins jeune, seulement, des jeunes filles qui étaient là. Je me suis sentie vieille à côté d'elle.

L'endroit était délicieux. De hauts feuillages ombrent un tertre fleuri qui s'avance par dessus la rivière. Il y a des sièges en paille tressée ; le coutil d'une vaste tente-parasol tamise le soleil. Tout près, l'eau mobile berce une flottille de pé-

rissoires, de gigs, de yoles. On a une sensation d'espace, de départ comme si on était assis à la pointe d'une barque qui lentement descendrait entre de vertes rives paisibles.

Nous étions là toute une ribambelle. On ne finissait pas de nous présenter. Comme j'étais la dernière mariée, on s'occupait beaucoup de moi. Celles qui ne l'étaient pas encore voulaient savoir comment c'était fait, une nouvelle mariée.

Doucement le soir est tombé, une main a tiré par dessus les prairies une housse de soie d'or. Le petit flot des robes s'est écoulé le long des pelouses, du côté de la maison. Moi, j'étais restée un peu en arrière. J'ai sauté dans une des barques; j'ai laissé couler mon bras à l'eau. C'était tiède. J'aurais voulu me laisser couler toute entière.

On m'a appelée : c'était Roland qui sortait soudain de derrière les arbres.

— O Floriane, quel ennui tout ce monde !... Il eût mieux valu ne point quitter Corbion.

Je protestai.

— Tout le monde ici est charmant, vous seul êtes maussade.

— C'est que je m'ennuie ! Personne, du reste, ne prend attention à moi.

— Mais tendez-moi donc la main, m'écriai-je au moment de sauter à terre. Dieu ! que vous êtes peu empressé !

Il s'y prit si mal qu'il faillit tomber à la rivière.

M. Chartrain n'a pas diné avec nous le premier soir. Ce grand voyageur qui a bravé la mort sous toutes les latitudes, ne peut braver la fièvre dans nos climats. Alors il se met au lit et boit de la tisane de sureau, comme tout le monde.

— Tu sais, je ne te garderai que dix jours cette fois... Je dois procéder par séries... Après toi, ce sera ta tante d'Harbois, puis les cousines de Chailles, puis... Chose... Machin...

Maman, au moins, vous met tout de suite à l'aise : on sait qu'on doit manger les bouchées doubles. Et il y a une semaine déjà que nous sommes ici. Raymond est resté jusqu'au samedi : il devait aller rejoindre à Boulogne sa mère qui n'était venue passer ici qu'un jour, celui des fiançailles. C'est curieux, comme l'ancienne amitié nous était revenue dès le premier moment ! Jamais je n'aurais pu dire à Roland toutes les choses que je lui disais. Mais il n'était pas mon mari, lui ! Il y a là une nuance. On a bien ri quand j'ai raconté qu'il

m'avait donné un jour une taloche qui presque aussitôt lui avait été rendue... Ça, par exemple, je n'ai jamais osé le dire.

Le matin, nous faisons une heure de cheval ensemble ; Nancy n'aime pas monter. D'ailleurs, il n'y a que deux chevaux de selle. Comme Raymond est bon cavalier, nous abattons des pans de pays. Il m'a dit qu'il avait surtout été séduit par la nature paisible de Nancy, lui qui aime le bruit, la gaieté, la grande vie. Il m'a fait entendre que des missions l'obligeraient à beaucoup voyager seul : il n'était pas fâché d'avoir à la maison une jeune femme sage qui l'attendrait tranquillement et élèverait avec soin les enfants.

Tout était réfléchi, ordonné, calculé, une vraie opération d'arithmétique (en attendant la preuve...) Quand Raymond aura fini de manger de la brioche aux belles boutiques, il reviendra manger chez lui le pain du ménage. Mais connaît-il Nancy et ses yeux bleus?... Attention ! Les gens d'ici disent des « gouffres » quand il y a un trou dans la rivière, au pied des roches.

Ne pas se regarder dans les yeux, c'est bon pour les amis comme Raymond et moi. On ne

voit que ce qu'on veut voir : les yeux s'effleurent et ne se prennent pas. On ne se voit pas sous la peau...

Or il m'est venu tout à coup l'idée que je ne connaissais pas la couleur des yeux de Roland. Il aurait pu être simplement un ami pour moi sans que rien fût dérangé. J'aurais pris pour mari Raymond et c'est moi qui aurais fait la preuve. Je lui en veux comme d'une infidélité de n'être pas venu le premier. Du reste, pas ça entre nous ; nous avons été deux bons garçons, positivement. Avec un autre j'aurais peut-être donné de petites touches à l'hameçon... Quand ce n'aurait été que pour ennuyer Roland.

Raymond est fat, léger, sceptique et les scrupules ne doivent pas le gêner. Peut-être Roland en a-t-il trop avec moi... C'est à cause de cela que je me sens plus libre avec lui qu'avec Roland... Il a des gestes caressants et hardis que je ne pourrais supporter de celui-ci et qui ne me troublent pas. Quand je descends de cheval, il me reçoit dans ses bras et ça ne tire pas à conséquence : de la part de Roland, ça aurait l'air d'un péché.

Tout avec Raymond se passe en badinages, comme s'il était entendu que rien avec lui ne

doit compter. Voilà, Raymond est un joli monsieur pour dames, au pluriel : il danse aussi bien qu'il monte à cheval, qu'il manœuvre sa périssoire, qu'il renvoie sa balle au tennis. Il est bien en tout et il s'habille comme un ange. Il fait positivement impression dans son tennis blanc sur la pelouse. Ce n'est pas mon pauvre Roland qui connaît ces élégances ! Il s'habille comme les valets de la ferme s'endimanchent...

Pourtant Raymond ne me plaît pas... Le mariage n'y eût rien changé, je crois. N'aurais-je pas la vocation ?

On se croirait ici à une table d'hôte dans une ville de bains : la colonie étrangère est représentée par une Russe, M^{me} Sopoff, séparée de son mari, pas belle, inquiétante ; un ménage allemand, les von Postdam, et leur fils, un géant doux et lourd ; puis un étrange couple, un ancien officier anglais, M. Siddey et sa femme, une Indienne, des yeux de fièvre comme de grands oiseaux malades, avec des paupières qui battent de l'aile... tous deux maigres, desséchés, brûlés, semblant porter ensemble un secret et ne se parlant jamais. Sans compter d'insignifiantes petites jeunes personnes, des amies à Nancy et à Claire,

une ancienne amie à moi aussi, une amie des premiers temps de la pension, Émilie Destambert, joliment pédante depuis.

L'après-midi, à l'heure du tennis, c'est un vol de mouettes qui tourbillonnent sur la pelouse, toutes en jupes blanches et en souliers blancs, les hommes en pantalons et vestons de laine blancs. Tout le monde s'en mêle, même M^{me} Sopoff. Nancy saute comme une grosse poupée. Claire fait des prodiges de grâce et d'adresse, sans avoir l'air d'y penser.

Pour la première fois, ce matin, elle m'a parlé de son idée de se faire religieuse : elle voudrait entrer dans un ordre où il serait permis de soigner les malades. Et elle me souriait :

— Te rappelles-tu ?... Déjà toute petite, quand nos poupées avaient un bobo.

Je t'assure bien qu'aucune, dans ce moment, ne fut aussi jolie que toi, ma chère petite laide : un feu brûlait en tes yeux comme la lampe divine aux ombres pâles du sanctuaire.

Je t'ai prise dans mes bras. J'ai pleuré doucement comme si ton âme déjà nous avait quittés pour accomplir quelque part, loin de nous, son saint ministère... J'ai été sur le point de t'ouvrir la mienne, de te dire le mensonge, l'ironie de ce

bonheur auquel aussi tu croyais... Tu aurais connu ma triste vie ; tu aurais été la petite infirmière de mon cœur malade... Tes charités auraient commencé par moi... Et puis, j'ai eu le courage de tout refouler... Je n'ai pas voulu blesser tes limpides confiances... Et il est arrivé que sans t'avoir rien dit, tu m'as réconfortée tout de même. Tu es de celles qui laissent comme le frisson d'un duvet de plumes, comme la caresse d'un passage de colombes... Je te vois toujours, depuis, en petite sainte, avec un lys aux doigts. comme les statues dans les églises!

Te reverrons-nous longtemps ?

Roland a été au-dessous de tout, comme mari, Je crois bien qu'il était jaloux de Raymond. J'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour cela. Il détournait de moi des regards pâles, tristes, irrités.

Ah ! le sot qui me délaissait pour s'en aller tuer au bois des écureuils et des ramiers avec le jeune ours germanique, le fils épais des Postdam ! Moi j'étais d'une gaité folle, en vraie femme qui cache quelque chose : je portais mon mensonge à la bouche comme un œillet rouge. Mon bonheur a dû paraître insolent.

Et puis voilà qu'une fois, je saute dans une des barques pour être seule... je rame, je rame... j'atteins les pousses folles d'une petite jungle sauvage, je me mets à pleurer comme une urne.

Pendant une heure, je suis restée là étendue dans les herbes, la tête dans les bras, me soulageant de toujours mentir.

Ah ! oui, cette fois j'en avais assez de la fausseté de ma vie, de la fausseté de toutes les vies... Est-ce que tout le monde ne mentait pas autour de moi ? Ce Raymond qui, en épousant Nancy, escomptait à l'avance les facilités qu'elle lui laisserait pour sa vie de joli garçon à aventures, Cette Émilie Destambert avec ses idées sur la moralisation des jeunes filles du peuple et qui relançait le mari de maman dans tous les coins ! Ce gros von Postdam qui jouait le rôle de Jupiter chez les Danaës de la domesticité, tout le monde savait ça... Il n'y avait vraiment qu'une seule âme claire, claire comme son nom, c'était celle de ma petite sainte, agenouillée dans son rêve de sacrifice.

Tout le reste me figurait un étang avec des glissements mystérieux dans la profondeur. M^{me} Soppoff aimait trop embrasser les jeunes filles...

L'Indienne avait l'air d'avoir expérimenté sur son mari et elle-même ces étranges poisons de son pays qui font mourir d'une mort lente et continue. Quant à mon tigre de beau-papa, c'était toujours le même masque d'ennui mortel, ténébreux comme les puits... Visiblement, son âme était restée là-bas en arrière, dans les nostalgies d'un autre monde... Je savais, à présent, pourquoi les grands fauves des ménageries ont aussi ces silences morts de l'œil dans la paupière retombée...

Moi, il me médusait... Je remarquai qu'il exerçait une impression à la fois d'attraction et d'effroi sur les femmes ; même les toutes jeunes filles palpitaient pour lui... Un jour, Raymond parti, il m'a proposé une promenade à cheval... Le soleil était ardent, j'eus soif... Dans la ferme où je bus un verre de lait, on nous montra un molosse qui jamais ne s'était laissé approcher par personne. M. Chartrain descendit de cheval, alla droit sur le chien qui écumait, les yeux en sang... Et, sous la caresse de sa main, le monstre tout à coup s'apaisait, charmé !

Rien ne doit résister à un tel pouvoir. Je lui demandai s'il n'avait pas eu peur.

— Pourquoi ? me dit-il. Il n'y a pas de

bêtes terribles : il n'y a que des cœurs lâches.

Et il riait de son rire sans bruit.

Un homme comme celui-là...

J'ai eu une question...

— Repartirez-vous encore ?

Il me soupesa dans un de ses regards dilatés, à cercles concentriques. Il me dit singulièrement :

— On n'est jamais sûr de se coucher dans le lit où on s'est éveillé.....

Je pensai à l'état d'âme de maman quand un matin elle trouverait le lit chaud encore et le tigre parti... Papa aussi une fois était parti, mais c'était pour le grand voyage d'où on ne revient jamais, et ce ne sont pas les larmes qui l'ont étouffée, maman...

Oh ! des événements !

Roland, à notre rentrée, m'a fait une scène ! Rien n'est sot comme un homme en colère. Il trépignait en arpentant la pièce ; il ne trouvait plus ses mots : il n'en abuse pas coutumièrement.

— Oh ! je sais, je sais tout ! criait-il.

Moi qui ignorais ce qu'il savait, je criais de mon côté.

— Mais quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il a fini par me dire que tout le monde avait remarqué ma familiarité avec Raymond... Ça n'est pas sorti sans peine.

J'ai eu un bon moment.

— Non vrai, mon pauvre ami...

Il a baissé la tête : il s'est senti toisé par mon rire. Il a voulu me prendre les mains.

— Jurez-moi, Floriane...

— Je n'ai rien à jurer, Monsieur, ai-je répliqué en cachant mes mains derrière mon dos. Raymond est mon cousin, et, de plus, gentil garçon... Personne ne danse comme lui et ce n'est pas vous, je suppose, qui l'égalez au tennis.

Roland, au tennis, est une quantité parfaitement négligeable. Il m'a répondu qu'il n'avait pas besoin de savoir danser puisqu'il était mon mari (*sic*). Ce n'était pas mon avis.

— Mais si ! si ! Un mari doit faire tout mieux que les autres qui ne le sont pas.

— Eh bien, fit-il avec un inexprimable dédain, il fallait l'épouser quand il en était encore temps.

Jugeant à ce mot le cas qu'il faisait de moi, je lui ai dit :

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, je demanderai à maman de me reprendre ou j'entrerai au

couvent... Oui, au couvent plutôt que de subir plus longtemps votre tyrannie. J'en ai assez d'être toujours épiée, de lire vos livres de morale, de ne pouvoir faire un pas sans qu'il y ait quelqu'un dans mes jupes !

Je moussais ; mes narines battaient. J'aurais parlé pendant une heure : les mots me partaient comme des bouchons de champagne.

— Ah ! vous savez ! Eh bien, moi aussi, je sais... je sais que vous êtes avare, despote, sournois ! Vous me laissez sans argent et sans toilettes, vous cachez votre argent sous les planchers... Ah ! tenez, vous n'êtes pas un homme !

Ça a été le grand coup : il m'a regardée la bouche tremblante ; il m'a dit avec rancune et fierté :

— J'ai eu un maître d'armes, je sais tirer l'épée !

Je tapotais du bout des doigts sur mes bras croisés. Je soufflais dans mes joues : Fouit ! Fouit ! J'avais l'air de lancer devant moi des pierrettes de cerises. Et tout d'un coup il me sortait d'un recoin de ma mémoire, par ricochet, cette chose un peu vive tout de même à ma bouche et qui, sans doute, à mon insu avait gardé le gros sel d'une réplique de domestique entendue quelque part :

— C'est ça qui me fait une belle jambe !

J'en restai sans doute un peu déshabillée à ses yeux, car je le vis rougir jusque derrière les oreilles. Moi-même, du reste, en me reprenant aux bienséances, parus aussi stupéfaite que lui. Il y a toujours un ange qui passe après les énormités comme s'il fallait donner le temps de purifier l'air en y brûlant un petit cône de sucre des miséricordes divines. Alors on baisse les yeux, on regarde à terre et on attend que le silence ait pris fin. L'ange remonta au ciel et il me dit avec un vrai chagrin :

— Floriane ! nous sommes le jouet des apparences !... Je ne suis pas l'homme que vous croyez... non, je ne suis ni avare, ni despote, ni sournois... Ah ! que ne pouvez-vous lire au fond de ma pensée !... Vous sauriez qu'il y a quelque'un... mais je ne dirai rien, je ne veux rien dire. C'est un péché que de mal parler de son prochain.

Le coucou était allé au bout de sa planchette : il avait fait ses trois petits saluts, il avait crié coucou... Mais au moment où, sans doute, Roland allait me livrer son secret, l'oiseau mystérieux se retira dans sa petite maison de la Forêt noire et la porte me retomba sur le nez. Ah ! mais non,

pas de ça... et je tirais Roland par le pan de son veston.

— Vous direz... vous direz...

— Non, fit-il en serrant les dents.

— Prenez garde... je compterai jusqu'à trois et si au trois vous ne m'avez pas tout dit...

J'aurais été bien embarrassée de savoir moi-même ce que j'aurais fait ; mais ça m'était bien égal. « De l'audace ! de l'audace ! » disait mon aïeul le vieux général (paraît-il).

— Roland, je commence... Un ! me direz-vous?... Deux ! vous ne dites toujours rien?... Attention ! j'ai dit deux... Et maintenant... Ah ! m'écriai-je dans un mouvement sincère, comme vous devez me haïr !... Si, du moins, je savais quelle faute me valut une si noire aversion !

Il fut sur le point de se jeter sur moi : je vis passer le geste dans son œil. Hélas ! je me souvenais trop bien de quelles fureurs il était capable : il me semblait sentir encore la cuisson de sa morsure à ma joue, ce fameux jour de dimanche où je manquai la messe pour avoir été enfermée avec lui dans le réduit. Il fit un pas vers moi.

— N'avancez pas, criai-je en le repoussant avec les mains... Nous pouvons très bien nous quereller à distance.

— Adieu, me dit-il d'un ton dépité, je n'en ai pas la moindre envie.

Il jeta un regard farouche à son ancêtre de fer, détacha son fusil et gagna le chenil.

Nous ne nous comprendrons jamais !

J'ai été très digne, ce soir, à table. Il m'a priée de lui avancer l'huilier ; je le lui ai passé sans rien lui dire. Il avait les yeux bas en me remerciant. Ah ! que nous serions ridicules si moi, du moins, je n'avais pas un peu de raison !

Le repas terminé, comme je voulais remonter, il m'a menée vers le vieux banc, et s'est assis près de moi.

— Ah ! que vous me faites souffrir, Floriane ! m'a-t-il dit. Tout à l'heure à table, je vous ai priée de me passer l'huilier.. Je ne vous le demandais que pour avoir l'occasion d'échanger ensemble quelques paroles. Et vous n'avez rien dit, Floriane. Vos silences me sont terribles : ils pèsent sur moi du poids des roches qui nous entourent.

» Ou, si vous me parlez, c'est pour me contredire. Je ne puis exprimer une idée que vous n'exprimiez l'idée contraire... Ou bien encore vous vous moquez de moi : je suis pour vous un

sujet perpétuel de risée... Que vous ai-je fait, cependant, méchante Floriane ?

— Rien que vous ne m'ayiez fait vous-même. Je suis la plus abandonnée des femmes : jamais on ne nous voit ensemble. Quand je suis à droite, on vous voit à gauche. Qu'ai-je fait pour mériter une telle existence ?

— Rien que je ne puisse vous reprocher à vous-même... Vous êtes toujours par monts et par vaux...

— Vous êtes toujours à la messe ou en chasse.

— Vous arrivez que je m'en vais.

— Vous vous en allez bien quand c'est moi qui arrive.

— Cette maison est pour vous un ennui mortel.

— Dites plutôt « cette geôle ». Je m'y sens captive des sortilèges qui sont dans l'air... Il y a partout ici des espions... On épie mes moindres gestes, pour vous les rapporter sans doute.

— Ne le croyez pas !

— Qui y aurait intérêt, si ce n'est vous ? Même en m'enfermant dans cette chambre, j'ai encore la crainte qu'il n'y ait dans les solives des trous par lesquels on me regarde... Soyez franc, avouez que vous seul...

— Floriane, ne m'obligez pas...

— Je ne puis rien laisser traîner sans qu'on y mette la main... On fouille dans mes tiroirs, dans mes papiers...

— Je vous jure, Floriane.

— Oh ! ne jurez pas... Vous êtes ici le maître.

— Voilà la chose triste : je suis le maître et d'autres commandent à ma place. Non, ne dites rien, Floriane, n'évoquez aucun nom... Silence ! Il y a peut-être quelqu'un derrière cette porte.

A pas doux il va tourner le bec-de-cane, regarde, écoute, puis revient vers moi.

— Personne... Ah ! qu'il est triste de vivre ainsi, si c'est là vivre ! On m'a appris à ne jamais rien penser ni rien vouloir par moi-même : autrefois c'était mon précepteur qui voulait pour moi et aujourd'hui... Vous n'avez pas entendu un bruit ?... Mon âme dort en moi depuis que j'étais enfant : elle ne s'est jamais éveillée. J'ai peur des choses, des êtres et de tout... Je n'ose faire un pas sans craindre de tomber dans le péché... J'ai peur de vous, Floriane.

C'est qu'il parlait très bien à présent ! La petite source avait dégelé et coulait... coulait d'un bruit de sanglots mélodieux. Ce n'était plus du tout le fantasque, morose et dissimulé Roland cadennassé

comme un vieux coffre à parchemins de famille. Un autre Roland opprimé et sensible, me tendait la clef de sa vie... J'eus un frisson d'aise : je n'étais plus hardie du tout. Ma voix a dû trembler quand j'e lui ai dit pour l'encourager :

— Peur de moi, Roland ?

— Oh oui, si peur... Jamais je n'avais connu de jeune fille ; la plus jeune avait bien soixante ans ; elle venait coudre toutes les semaines au château... J'ai perdu mes deux sœurs l'une après l'autre... A peine je me souviens de ma mère : elle est allée les rejoindre comme j'avais six ans. Je sais seulement qu'elle ne finissait pas de pleurer : elle aurait pu me laver au bain avec toutes les larmes qu'elle versait... J'ai grandi : un jour vous êtes venue... J'ai éprouvé que j'avais un cœur à le sentir se fondre d'effroi et d'autre chose quand il m'arrivait de tenir la petite chair de votre main dans la mienne. Mais ma tante de Fonbonne toujours me mettait en garde contre les ruses du démon... Ah ! je ne l'ai que trop bien écoutée !

— Oh ! moi, je ne sais rien : il faut m'apprendre... Qu'est-ce que cela veut bien dire, les ruses du démon ?

— Je ne le sais pas plus que vous, Floriane...

Peut-être c'est... Tenez, un jour que ma tante est venue, elle vous a reproché de porter une guimpe qui laissait voir à nu vos épaules. J'ai eu l'idée que c'était là une des formes que prenait l'Esprit mauvais.

— Comment ! une guimpe !

— Non, ce qu'il y avait dessous, Floriane ! Ma tante toujours me disait qu'un mari plus qu'un autre est sujet à des embûches. « Surtout gardez-vous de trouver Floriane jolie. D'abord elle ne l'est pas, mais le fût-elle, ce serait vers son âme et non vers ses charmes périssables qu'il faudrait porter vos regards. Le reste, mon neveu, n'est que la beauté du diable. Que vos paupières se durcissent à l'égal de la pierre plutôt que d'y être sensibles ! Vous encourriez les peines éternelles ! » Jugez quel effroi pour moi, Floriane ! C'était là justement une beauté que je ne pouvais m'empêcher d'aimer en vous... O pardon si j'ai dit un mot que vous ne puissiez entendre !

— Mais non, allez toujours, Roland.

Mon cœur mollement me pesait comme un fruit mûr. J'aurais voulu que le coucou ne rentrât plus jamais dans sa petite maison noire et et que, par la porte restée ouverte, il criât au-

tant de fois coucou que Roland avait de secrets à m'apprendre.

Roland eut, par dessus l'orient limpide de ses prunelles, l'émoi d'un battement de cils ingénu.

— Alors vous n'êtes pas fâchée ? O Floriane, c'est comme s'il me tombait des coquilles des yeux ! Je vous vois avec d'autres yeux émerveillés et frais. J'étais si malheureux tout à l'heure et voilà que je recommence à vivre. Je n'ai presque plus peur de vous... Oh ! Oh ! encore une fois ce bruit... Quelqu'un est là, je vous assure ! Mais, après tout, n'êtes-vous pas ma femme et ne suis-je pas votre mari ? Qu'ils viennent ! qu'ils viennent !

Martin ne frappe jamais quand il entre : il a poussé la porte et nous a vus, assis l'un près de l'autre sur le banc, les mains enlacées. Celles de Roland tremblaient un peu : il faisait toutefois bonne contenance. Il a regardé le maître fourbe droit dans les yeux et lui a demandé ce qui l'amenait.

— C'est le marchand de bois, de la part de M^{me} la Baronne. Il vient faire marché sur place pour la sapinière du Trieu-au-leu... Faudrait voir à aller jusque-là avec cet homme.

— Oh ! non, pas maintenant.

— C'est qu'il est là qui attend, le marchand, et c'est M^{me} votre parente qui l'envoie pour finir tout de suite l'affaire.

— Un autre jour...

Un chausson aux pommes qui lève dans le four, une boule de pâte qui crève en petites soufflures dans la cendre de bois, ce fut cette laide face de Martin, foudroyé de congestion.

— Comme Monsieur voudra ; mais il vient de loin, le marchand. P't'être qu'il ne repassera pas... Qu'est-ce que dira M^{me} la Baronne ?

Roland, cette fois, tressaillit.

— Ma tante de Fonbonne ! Ah ! Floriane, quel triste sort est le mien ! Je vous perds encore une fois au moment où j'allais vous retrouver... Si j'osais seulement...

— Eh bien ! osons à deux !

Il se couvrit le visage de sa main et partit en disant :

— Non, non, c'est impossible... Ah ! plaignez-moi !

Moi je pensais : « Ah ! faible Roland, me reviendrez-vous un jour pour ne plus repartir ? »

Encore une fois le mauvais sortilège avait opéré : il avait suffi du nom de la terrible femme.

J'écoutai au recul des voûtes résonner ses pas ;

mais au lieu de décroître, voici qu'ils semblaient tout à coup se multiplier en se rapprochant. L'escalier profond eut la sonorité d'une petite foule qui fût accourue.

— Vous ! Roland !

— Oui, Roland... Roland qui veut être libre et brise ses chaînes ! Ah ! Floriane, je me moque bien de ce marchand et de nos bois et de l'argent et de tout !

Il eut les yeux ravis et étonnés d'un enfant à qui soudain il viendrait un cœur de héros.

— Alors, m'écriai-je, ce n'est pas vrai, ce Roland avare qui mettait ses écus en papillotes et en rouleaux !

— Comment l'eussé-je fait ? Je ne sais point compter... Avare ? Ah ! Floriane, ce fut bien pis... je n'ai cessé d'être un pauvre dans cette maison où il y a des coffres pleins d'or. Ma tante, chaque dimanche, me faisait donner une couple d'écus et, avec le surplus, achetait des fermes, des bois, des terres... Corbion aura bientôt son tenant de quinze cents hectares prélevés sur la misère de ses seigneurs... Ce ne sera encore que le tiers de l'ancien domaine au temps où six villages allaient avec le château... Mais qu'est-ce que ça nous fait, n'est-ce pas, Floriane, que mon père en ait

mangé cinq pour son compte, d'une bouchée !

— Pas vrai alors, non plus, ce Roland qui économisait sur la table, sur le train, sur l'avoine des chevaux, sur le capelan, et qui me refusait à moi de petites robes de quatre sous !

— Ah ! Floriane, ma tante seule le voulait ainsi... Si c'est péché que d'avoir trahi ce secret, prions ensemble pour que Dieu nous le pardonne.

Je battais des mains, j'étais heureuse. J'ai eu une belle audace : je lui ai sauté au cou, je l'ai embrassé sur les deux joues en lui disant de tout mon cœur :

— Mon petit mari...

Tout enfant, Roland a eu froid à la petite peau de son cœur. Une maman ne l'a pas réchauffé aux plumes de ses caresses de grand oiseau berceur. Les pierres de Corbion lui ont mis des durillons là où, chez les autres enfants, les baisers d'une mère font naître des roses. Il a eu tout de suite cinquante ans dans l'air vieux de cette affreuse maison où le pas d'un père, vieil homme étrange, faisait se lever une poussière de siècles par les chambres... Je m'imagine le voir tout pâle avec sa tête de petit singe malade penchée sur l'épaule et ses

petites mains à la paume bleue, laissant tomber de pauvres gestes malades comme des pétales de vie blessée. Il a poussé comme l'herbe noire des cimetières à travers des tombes qui se fermaient, se rouvraient comme les portes mêmes de cette demeure des ombres.

Moi, du moins, j'ai eu papa, j'ai eu Claire : je n'ai été orpheline que de maman. Ah ! que je m'en veux d'avoir compris si tardivement ce cœur trop lent à s'animer ! L'horloger chez moi non plus n'avait pas encore passé pour régler le petit mécanisme.

Ah ! Roland ! Il y a maintenant au cœur de mon cœur, quelque chose qui va, qui ira jusqu'à ce que s'arrête pour moi le temps... C'est toujours un miracle quand il nous vient une chose qui avant n'existait pas... Une rose s'ouvre et c'est aussi un miracle... Un cœur s'ouvre comme une rose.

Quelqu'un en moi parle au centre d'un grand silence et je ne reconnais plus l'ancienne Floriane. Une autre s'écoute vivre très loin comme en rêve, c'est bien plus délicieux.

Roland avait avancé le banc jusqu'au bord de

la terrasse. Il m'a prise par la main ; il m'a menée cérémonieusement m'asseoir.

La nuit palpait de clartés molles. Des myriades de petites lampes, balancées par des mains invisibles, éclairaient dans l'espace le chemin par lequel était parti le jour. J'ai pensé au bon Dieu de l'humble ami, là-haut, dans le verger aux ruches... J'ai pensé aussi au Jésus des messes de minuit à la pension... Je me sentais très religieuse... j'aurais fait ma partie dans un chœur des anges. Ah ! comme je comprenais la belle foi de Roland !

Je me tourne vers lui, je vois qu'il pleure. Je veux le consoler, mais tout à coup il m'attire à lui et me serre dans ses bras.

Il soupire mon nom, il me supplie de ne pas le repousser. Alors je me souviens. Ah ! Dieu ! c'est bien ainsi qu'il m'avait pressée contre lui derrière la porte refermée du réduit. Il s'écriait :

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

Et voilà que cette fois encore il appuie sa bouche à ma joue... Je brûle, je suis glacée, et il recommence. Je le laisse faire ; je ne le crains plus. Ni lui ni moi ne pensions aux ruses du démon.

Je crois bien que nous avons fermé les yeux

tous deux pour ne pas nous voir rougir. Comment se fit-il que soudain cette rougeur à laquelle nous voulions échapper nous brûla si fort les paupières que nous les rouvrîmes en même temps? Martin, entré sans bruit dans la chambre, se tenait devant nous, nos deux bougeoirs dans les mains. Il faillit les laisser tomber lorsque, d'un calme parfait, je lui dis :

— Il suffit d'un...

Et je soufflai moi-même le bougeoir destiné à Roland. D'où me venait tant d'aplomb? Je n'avais nulle honte : j'ai dû ressembler à une petite femme qui connaît ses droits... Je jure bien que jamais je n'avais été plus ignorante.

.

Je suis montée à ma chambre : j'ai allumé les bougies de la cheminée : il y en avait deux qui avaient brûlé à moitié, autrefois, et qu'on ne renouvelait pas, par économie... Et puis, comme l'autre fois, j'ai tiré de l'armoire ma robe de mariée, je me suis habillée devant le vieux miroir... Mais que tout avait changé depuis ! Je n'avais plus l'air d'une petite Sainte Vierge après la visitation de l'ange. Un joli fantôme habillé de clair de lune sembla plutôt sur le point de partir pour le bal. Mon

cœur battait étrangement. Je me sentais toute frémissante sous la clarté ranimée de mes satins. Jamais je ne vins à bout de fermer toutes les agrafes, tant mes mains tremblaient.

Un pas soudain glissa dans le couloir... quelqu'un se rapprocha, s'arrêta derrière la porte... Et j'ai reconnu le rôdeur de cette nuit où j'eus si peur que j'en manquai mourir.

— C'était donc toi ! m'écriai-je.

Je n'aurais pu voir la couleur de son visage, car la dernière bougie juste s'éteignit en ce moment.

Ah ! mon cher petit mari enfant, je vois bien des choses qu'autrefois je ne voyais pas. Moi aussi, je t'aimais en croyant te détester... Tu étais bien celui que j'attendais ; mais ma tante de Fonbonne, en soufflant son haleine dessus, avait brouillé ton image au fond du miroir où je te regardais venir. Je ne t'ai reconnu qu'au moment où j'allais te perdre pour jamais. Ce qu'il va falloir nous aimer pour rattraper tous les mois perdus !

Dans un temps où même l'express paraît encore trop lent, nous avons pris la diligence pour nous marier et voici le premier relai : ce sera aussi le dernier. Après tout, cela n'est pas plus mal puis-

qu'on arrive tout de même et que nous avons eu le temps ainsi de faire le tour de nos cœurs. Mais que ce sera amusant de relire ces petits cahiers que j'avais juré de n'écrire que pour moi seule et auxquels c'est toi qui mettras le dernier chapitre !

Ah ! petit printemps gelé de nos cœurs où, au bout de nos branches, grêlaient les giboulées quand les bouquets de l'aubépine se tourmentaient d'y fleurir ! Une fée méchante vous avait touchés du bout de sa baguette : la baguette s'est brisée entre ses mains. Tous les sortilèges sont en fuite : il n'en est resté qu'un qui ne s'en ira pas, qui a ce joli nom qu'autrefois je n'osais dire... l'amour.

Corbion est un délice : Corbion n'a plus l'âge de ses siècles ; il a l'âge de notre amour. A l'espalier de ses pierres fleurissent nos cœurs comme un buisson de roses. C'est la maison enchantée où il a suffi du rire de deux enfants pour chasser les ombres et faire entrer la vie.

Je n'ai plus peur des revenants : le dernier est parti avec Martin... Martin renvoyé à ses moutons, dans la banlieue des loups. Roland a été magnifique, lui que j'accusais d'avarice ! En recon-

naissance de ses longs et loyaux (hem!) services, il l'a doté d'une métairie, et pour ne pas demeurer en reste, M^{me} de Fonbonne lui a baillé une femme... Martin épouse cette parque de Benoîte qui mêla tant de coton à la pauvre soie de mes heures d'alors. Il pourront bien tremper de vinaigre leur fleur d'hyménée!

Nous voilà maîtres de notre vie, enfin! La lourde clef, forgée de nos ennuis, n'est plus sur la porte : nous l'avons échangée contre une jolie clef d'or que nous portons sur notre cœur. Vienne l'y chercher quelqu'un! La main de l'homme de fer qui est dans le hall s'abattra pour l'arrêter... Quelquefois nous allons ensemble le flairer sous son heaume : il nous regarde avec ses trous d'yeux vides et il semble nous dire : « Continuez, je suis là ». Nous sommes les oiseaux du rire et de la vie qui avons changé la geôle en une volière dont il est, lui, tout en bas, le paisible hibou empaillé... On ne sait pas combien c'est inoffensif, un vieux guerrier de fer comme celui-là, quand l'homme en est sorti.

Ah! madame de Fonbonne, nous sommes sans rancune, étant heureux. Soyez bénie pour tout le mal que vous nous avez fait, puisque les épines se sont changées en roses... Vous êtes le

passé qui s'en va et nos fenêtres s'ouvrent sur l'avenir... Vous aviez rêvé un Corbion redevenu l'aire des grands vautours, avec des villages à l'infini s'étendant par la plaine et les monts... Nous nous contenterons de la petite paroisse qu'a élue notre bonheur : il suffit bien au bon Dieu d'une petite église pour être le bon Dieu.

Oh ! c'est un vrai homme à présent, Roland ! Il a écrit à sa tante une de ces lettres... Je n'aurais pas osé en dire autant.

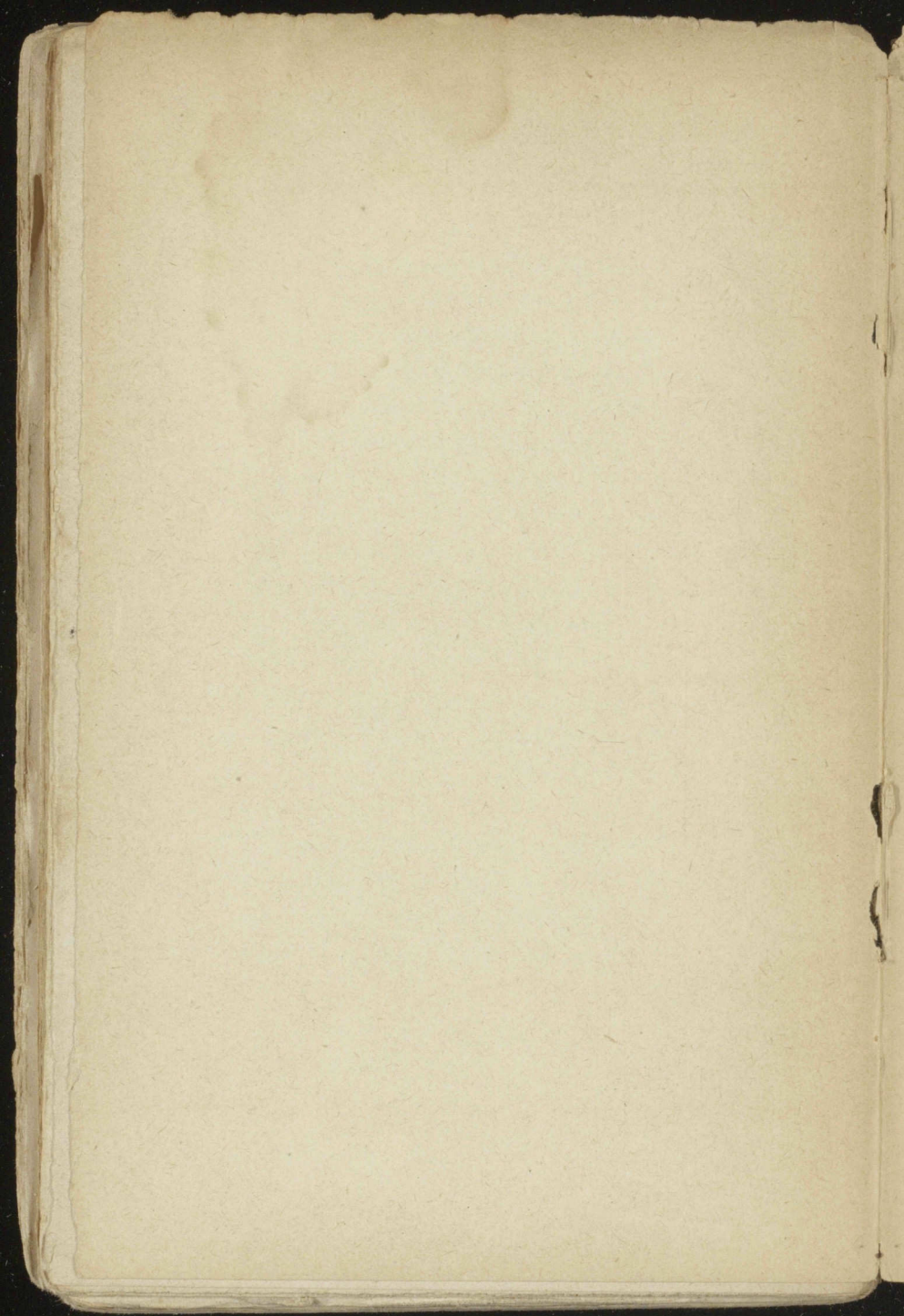
M^{me} de Fonbonne a répondu. Elle a joué le grand jeu des larmes, des plaintes et des regrets. Le pis pour elle, c'est qu'il a bien fallu prendre avis auprès de M^e Robuard, le notaire, sur l'état de notre avoir : cet excellent homme estime qu'il y aurait lieu de lui réclamer des comptes. On n'a pas retrouvé une somme de 200,000 fr. à peu près. Une bagatelle. Roland désire qu'elle les garde... Nous serons sûrs ainsi qu'elle ne reviendra jamais.

Nous sommes décidés à passer ici l'hiver. Tandis que là-haut les abeilles du bon Désiré resteront mortes-jusqu'au premier brin vert, nos

abeilles à nous trouveront bien encore à butiner, aux fleurs de givre de nos vitres, de quoi nous faire une joyeuse lune de miel.

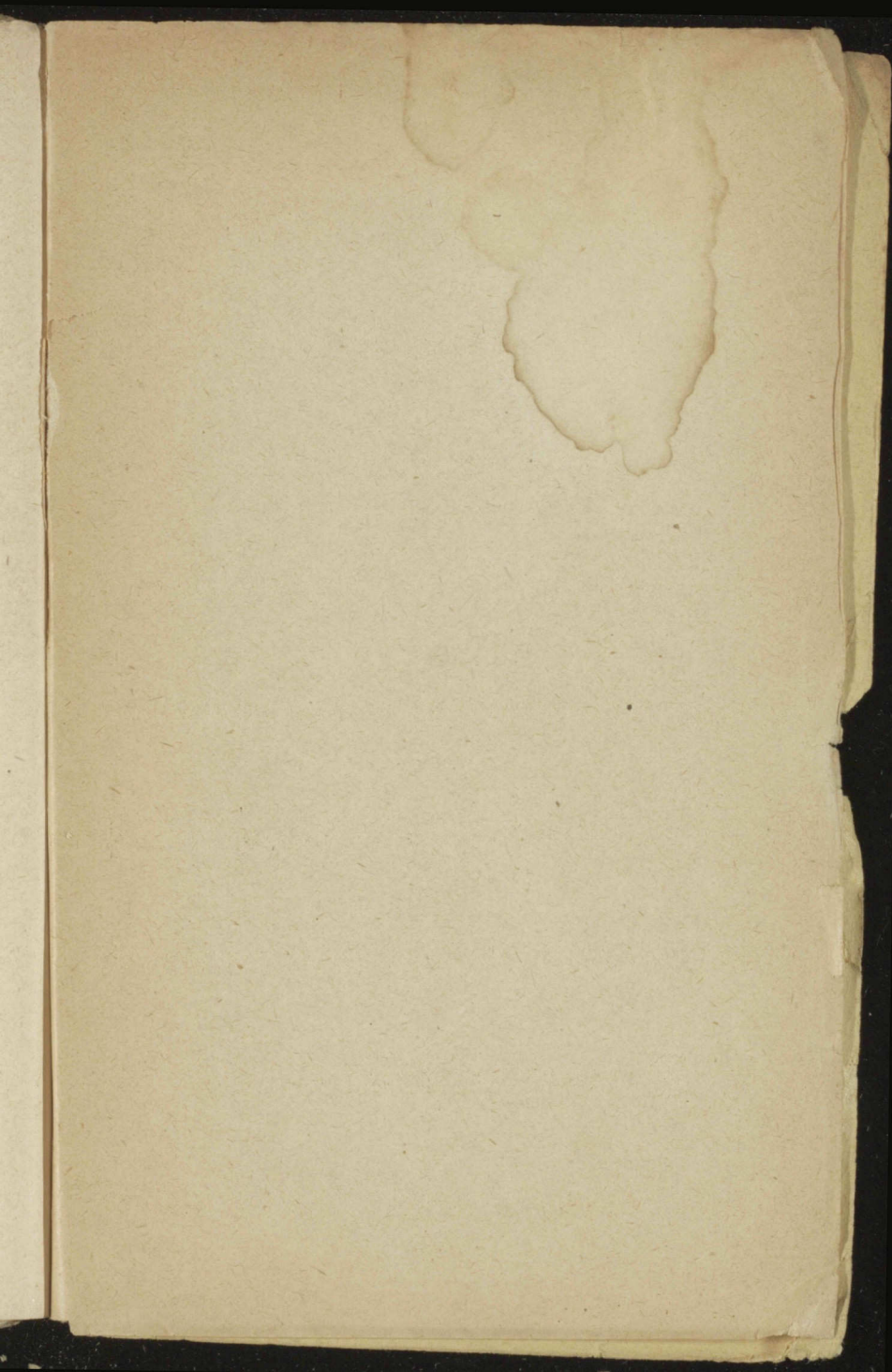
Déjà l'automne s'avance : les arbres flambent comme des torchères : le vent sent la pomme ; il y a des pluies de feuilles comme des larmes de cire ardente. J'apprends à Roland la mythologie : nous courons ensemble les bois roux... Nous sommes un petit ménage de faunes légitimes lâchés à travers l'innocence des matins du monde et qui ensuite vont faire pieusement leurs dévotions à la petite église de M. le curé... Nous nous sentons bien plus près de Dieu qu'autrefois... Quand nous n'allons pas à lui, c'est lui qui vient à nous... Tous les dimanches, comme au temps de la petite enfance de Roland, un prêtre descend dire la messe au château.

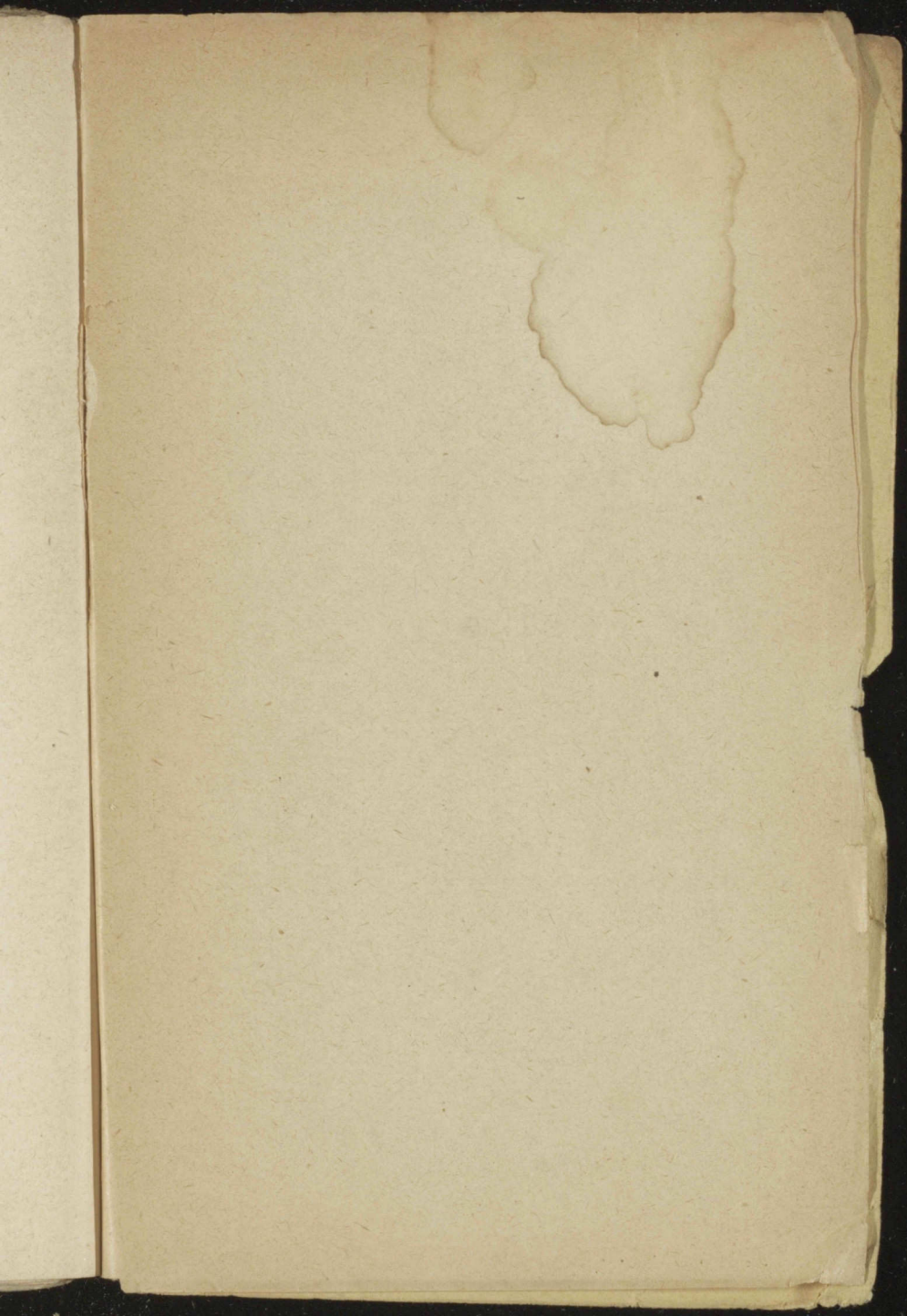
Seigneur ! Seigneur ! je mets à vos pieds mon cœur comblé et reconnaissant... Nous marchions à l'aveuglette dans un désert et voici le jardin fleuri de vos bénédictions... Faites, Seigneur, que nous fondions, sur le roc de Corbion, le foyer qu'invoqua votre saint serviteur...

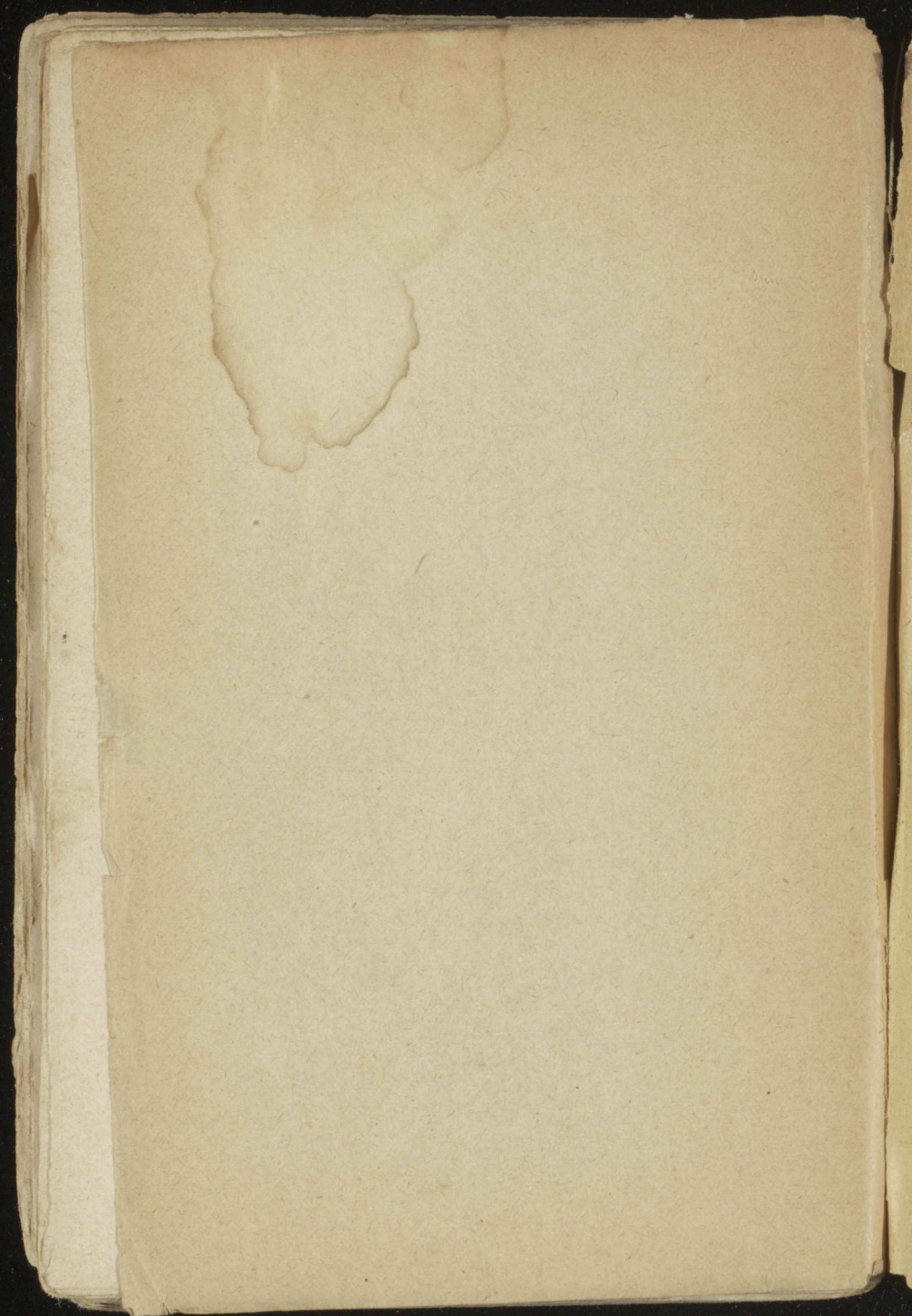


TABLE

LA MAISON QUI DORT	1
AU BEAU PAYS DE FLANDRE.	83
MON MARI	165









Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHEQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Contes de Caliban	EMILE BERGERAT	1 vol.
Les Révélées.	MICHEL CORDAY	1 vol.
Bridge. Traduit de l'anglais par M ^{me} Th. BERTON	COSMO-HAMILTON	1 vol.
Les Confidences de Souricette (Illustre)	ADOLPHE DARVANT	1 vol.
Le Roman de six petites filles.	LUCIE DELARUE-MARDRUS	1 vol.
La « première » Tentation de saint Antoine (1849-1856).	GUSTAVE FLAUBERT	1 vol.
Francine, actrice de drame.	PAUL GINISTY	1 vol.
Trumaille et Pélisson.	EDMOND HARAUCOURT	1 vol.
Nini Godache.	CHARLES-HENRY HIRSCH	1 vol.
Correspondance	VICTOR HUGO & PAUL MEURICE	1 vol.
En Allemagne : Berlin	JULES HURET	1 vol.
Aéropolis. — Illustre	HENRY KISTEMAECKERS	1 vol.
Le Médecin.	CHARLES-ÉDOUARD LÉVY	1 vol.
Le Conte des Marennes et autres lieux	VALENTIN MANDELSTAMM	1 vol.
Le Talion.	VICTOR MARGUERITTE	1 vol.
La 628-E8.	OCTAVE MIRBEAU	1 vol.
Polochon	G. DE PAWLOWSKI	1 vol.
Les Illusions	MICHEL PROVINS	1 vol.
Les Unis	ÉDOUARD ROD	1 vol.
Nitaoukrit	CHARLES SANGLE	1 vol.
Correspondance. — Les Lettres et les Arts.	ÉMILE ZOLA	1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

12654. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.